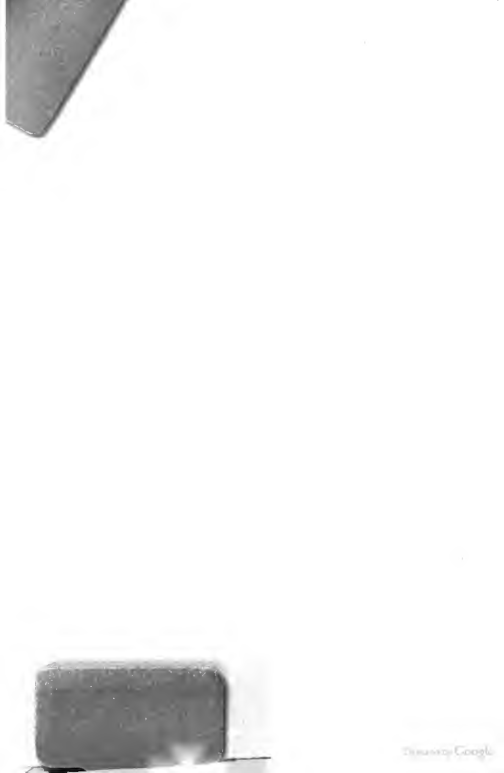




SNARLEY YOW

OU

LE CHIEN DIABLE,

PAR

Le Capitaine Marryat;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET,

TRADUCTEUR DES OEUVRES DE SIR WALTER SCOTT, COOPER, ETC., ETC.

—

2 ½ fell.

TOME II.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—

1837

SNARLEY YOW.

SNARLEY YOW

OU

LE CHIEN DIABLE,

PAR

Le Capitaine Marryat.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET,

TRADUCTEUR DES OEUVRES DE SIR WALTER SCOTT, COOPER, ETC., ETC.

TOME II.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1837

SNARLEY YOW

OU

LE CHIEN DIABLE,

PAR

Le Capitaine Marryat.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET,

TRADUCTEUR DES OEUVRES DE SIR WALTER SCOTT, COOPER, ETC., ETC.

TOME II.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1837

XXIX.

Dès que Moggy fut débarquée à la Pointe avec son cher petit canard de mari, comme elle aimait à l'appeler, elle fit mettre la caisse et le hamac sur une brouette, et les fit transporter dans son logis. Ils en sortirent ensuite pour se rendre chez Nancy Corbett, afin de prendre avec elle les derniers arrangements pour leur admission dans la troupe des contrebandiers. Moggy marchait en avant en faisant de longues enjambées, et Jemmy, avec ses petites jambes, trottait derrière elle, comme un petit bidet plein d'ardeur suivant un cheval de haute taille. C'était surtout à la marche que Jemmy sentait son

infériorité, et le ton de protection compatissante avec lequel Moggy lui disait de temps en temps : — Allons, mon petit canard, avançons, courage ! aurait offensé un mari qui n'aurait pas eu l'excellent caractère de Jemmy.

Ils arrivèrent enfin chez Nancy Corbett, qui, comme on peut bien le supposer, avait changé de demeure, et prenait des précautions pour éviter de rencontrer Vanslyperken. Nancy connaissait Jemmy de vue, car il avait un extérieur trop remarquable pour ne pas être connu d'une femme qui connaissait tout le monde, et elle avait en outre pris d'amples informations sur son caractère. Le trio s'occupa d'affaires sur-le-champ. Jemmy avait promis à sa femme de se joindre aux contrebandiers, et il fut alors décidé qu'ils seraient tous deux régulièrement enrôlés dans la troupe ; Moggy, pour rester dans la caverne avec les femmes, à moins que ses services ne fussent nécessaires ailleurs ; Jemmy, pour servir à bord du lougre. Mais il y avait une condition préalable à remplir, et c'était d'aller signer un serment de fidélité chez le juif Lazare. Nancy ne jugeant pas à propos de s'y rendre avant la nuit, Moggy et son canard restèrent chez elle jusqu'à ce qu'elle arrivât, et elle eut le temps de s'assurer plus que jamais que le mari et la femme seraient une acquisition utile pour la troupe, car Nancy avait du jugement et de la pénétration.

Quand la nuit fut tombée, ils se rendirent tous

trois chez le vieux juif, qui, suivant son usage, leur ouvrit lui-même sa porte avec toute la circonspection convenable. Nancy lui fit part du motif de leur visite, et comme plusieurs des confédérés étaient alors dans la maison, circonstance qui était fort ordinaire, le juif les fit venir pour qu'ils fussent témoins de la prestation de serment. Une demi-douzaine d'hommes robustes et ayant un air d'audace arrivèrent bientôt, et ils saluèrent Nancy d'un signe de tête.

— Qui avons-nous donc ici, vieux père Abraham? demanda un colosse en justaucorps de buffle, et ayant de grosses bottes qui montaient au-dessus de ses genoux, en montrant Jemmy du bout du doigt.

— Un homme brave et fidèle, dit Nancy se chargeant de la réponse.

— Appelez-vous cela un homme?

— Et un homme qui vaut mieux que quiconque a jamais mis ses jambes dans vos bottes, s'écria Moggy courroucée.

— Vraiment! répliqua le colosse; eh bien, cela peut être; mais s'il était une fois dans une de mes bottes, il ne pourrait voir quel chemin il doit suivre. Et il partit d'un éclat de rire qui fut répété par tous ses compagnons.

— Qu'êtes-vous en état de faire, mon petit homme? demanda un autre plus jeune et moins grand que son compagnon, en appuyant une main sur la tête de Jemmy.

Jemmy avait de la patience, mais il y a des bornes à tout; et malgré sa patience, il n'aimait pas que des étrangers se permissent trop de liberté avec lui. Il entoura de ses bras les cuisses du jeune homme, l'enleva de terre, et le jeta par-dessus la table, son corps entraînant les chandeliers avec lui, de sorte qu'on fut dans une obscurité complète.

— Vous voyez ce que je puis faire, dit Jemmy avec sang-froid.

— Bravo, mon petit canard! s'écria Moggy, enchantée de la preuve de vigueur que son mari venait de donner.

Il y eut quelques instants de confusion, mais elle cessa dès qu'on eut rallumé les chandelles.

— Eh bien, mon petit homme! reprit le colosse, piqué du triomphe que Jemmy venait de remporter, vous avez de bons bras, la chose est claire, mais que pouvez-vous faire sans jambes?

— Il est certain que je ne puis fuir comme vous l'avez fait cent fois, répondit Jemmy avec mépris.

— Par le dieu de la guerre! vous me rendrez raison de cette insolence, s'écria le colosse en saisissant Jemmy par le collet et en le secouant rudement; mais au même instant Jemmy lui donna un croc-en-jambes qui le fit tomber sur le dos avec violence.

— Bravo! bravo! s'écrièrent les autres, qui prirent le parti de Jemmy.

Le colosse se releva, et il eut l'air de chercher



quelque arme cachée sous son justaucorps. Nancy Corbett s'avança vers lui. — Oseriez-vous? s'écria-t-elle. Contentez-vous d'avoir reçu ce que vous méritiez, ou sinon... Elle leva son petit doigt, et l'homme au justaucorps se retira sans répliquer derrière ses compagnons.

Le vieux juif n'était pas intervenu dans cette querelle, parce que Nancy y était présente, et qu'il savait qu'elle avait des ordres supérieurs. Il lut alors la formule du serment, que Jemmy et sa femme signèrent sans hésiter, et ils furent déclarés membres de l'association. Dès que cette cérémonie fut terminée, Nancy retourna chez elle avec ses deux protégés. Il fut convenu qu'ils partiraient le lendemain soir pour l'île de Wight, car on avait besoin de Jemmy à bord du lougre pour y remplacer Ramsay comme timonier.

Dans la soirée suivante, ils prirent la barque du vieux pêcheur. La mer était calme, le firmament étincelait d'étoiles, et, la marée les favorisant, ils furent bientôt hors du havre. Après une courte traversée, ils débarquèrent dans l'île de Wight. Ils se mirent alors en marche pour la caverne des contrebandiers; dès qu'ils furent au pied de la plate-forme, Nancy fit le signal d'usage, on descendit l'échelle et ils montèrent. Avant d'entrer dans la caverne, Moggy embrassa son mari, et lui dit : — Vous voilà en sûreté, mon cher Jemmy, et vous n'aurez à craindre ici ni le chat à neuf queues, ni un chien

hargneux, ni un lieutenant qui ne vaut pas même son chien.

Cependant Vanslyperken, le lendemain de son arrivée à Amsterdam, s'était rendu chez le syndic pour voir Ramsay, suivant l'ordre que celui-ci lui en avait donné. Ramsay lui paya les cent guinées qu'il lui avait promises, et le lieutenant en fut si satisfait qu'il se promit de quitter le service, et de vivre tranquillement du produit de son iniquité, quand il aurait amassé assez d'argent. Mais quand un avare croit-il avoir assez d'argent? Jamais. Il en désire toujours davantage, quand même il verrait préparer la corde destinée à son cou. Ramsay lui ordonna de venir prendre ses lettres avant de mettre à la voile, et lui dit d'ouvrir toutes les dépêches du gouvernement, comme il le lui avait vu faire, d'en prendre des copies et de les lui apporter, service pour lequel il lui payerait chaque fois cinquante guinées. Vanslyperken le salua avec un air de basse servilité, et se retira.

— Oui, pensa Ramsay, ce drôle est un vil et méprisable traître. Comme la trahison paraît infâme dans un pareil traître! Mais moi, — moi, je ne suis pas traître. J'ai perdu tous mes biens et j'ai risqué ma vie par suite de ma fidélité pour mon roi légitime, et je le sers contre un usurpateur et un tyran. Sans doute je joue le rôle de traître à l'égard de mon hôte, mais c'est en m'acquittant de mon devoir. Il manquerait quelque chose à une armée,

si elle n'avait pas d'espions, et l'on peut descendre à cette fonction sans se déshonorer ou se dégrader, pour le bien de son pays. — Mais cette charmante fille! ne suis-je pas déjà traître envers elle? Mon imagination ne m'a-t-elle pas déjà présenté des visions d'obtenir son cœur, sa main et sa fortune? N'est-ce pas une trahison que de chercher à gagner son affection en feignant d'être l'ami de son père et attaché à la même cause? — Mais qu'ont de commun les femmes avec la politique? Si elles s'en occupent un instant, elles y attachent si peu d'importance qu'elles changeraient de parti pour une plume ou un ruban. Quand elles aiment véritablement, elles adoptent les opinions politiques de celui à qui elles sont attachées. A présent, elle pense comme son père; mais si je lui inspire de l'attachement, elle pensera comme moi. — Oui, mais sa religion! Eh bien, l'amour est tout pour les femmes; la religion doit y céder comme la politique. — Ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu, dit Ruth dans les Écritures. Elle a de faux principes politiques, je les rectifierai; elle est protestante et me croit protestant, je la ferai rentrer dans le giron de la véritable Église. Sa fortune deviendrait la proie de quelque hérétique; il vaut mieux qu'elle tombe entre les mains d'un homme qui professe la vraie religion et qui soutient la bonne cause. En quoi donc lui ferai-je tort? Au contraire, je lui rendrai service sous tous les points de vue. Et Ramsay quitta sa chambre pour aller

trouver Wilhelmina. Tels étaient les arguments qu'employait le jeune cavalier pour se convaincre que sa conduite était irréprochable. Un homme qui aurait argumenté en sens inverse aurait été également convaincu, comme on l'est toujours quand on fait des raisonnements sans avoir personne pour y répondre.

De son côté, Vanslyperken réfléchissait aussi en sortant de la maison du syndic, et ses réflexions étaient fort agréables. Il avait dans sa poche cent guinées de plus que lorsqu'il y était entré; en très-peu de temps, il avait déjà gagné ainsi trois cents guinées, ce qui, à cette époque, n'était pas peu de chose pour un lieutenant. Il était vrai que Snarley Yow, en aboyant à contre-temps, lui avait fait perdre cinq mille livres, et qu'il avait perdu la belle veuve de Portsmouth; mais il était rentré dans les bonnes grâces de la veuve Vandersloosh, et il était en beau chemin de faire sa fortune, sans courir beaucoup de risques, à ce qu'il lui semblait. Il songeait aussi à sa mère : la vieille femme mourrait bientôt, et alors tout ce qu'elle avait amassé lui appartiendrait. M. Vanslyperken était donc satisfait du présent et du futur. Avec l'héritage de sa mère, sa demi-paye, les guilders de Frau Vandersloosh, et ce qu'il aurait gagné avec le juif et Ramsay, il pourrait certainement mener une vie très-agréable.

Nous avons aussi un mot à dire du caporal Van Spitter. Il avait eu assez d'adresse pour tromper

Vanslyperken , et pour lui persuader qu'il était amoureux fou de Babette. Le lieutenant, qui ne voyait rien dans cet amour qui pût lui nuire, lui permettait d'aller à terre aussi souvent qu'il le désirait pour faire sa cour à la grosse servante. Comme il n'aimait pas à quitter le cutter sans y laisser le caporal pour veiller à la sûreté de Snarley Yow, il n'allait jamais à terre en même temps que lui; ce qui donnait fort à faire à la veuve, qui, tous les matins, feignait d'écouter avec plaisir les protestations d'amour de Vanslyperken, ce dont elle trouvait un dédommagement tous les soirs dans les propos galants de Van Spitter. Sa grosse main était donc baisée et rebaisée du matin au soir; ce qu'elle permettait à l'un par amour, et à l'autre par désir de vengeance.

Laissons maintenant le caporal, et retournons un instant près de Jemmy. Il passa deux jours dans la caverne avant que le lougre arrivât. Pendant ce peu de temps, il gagna l'affection générale, et devint particulièrement le favori de Lilly, qui ne se lassait jamais de l'entendre chanter et jouer du violon; car tout ce qui ressemblait à un amusement était une nouveauté dans la caverne. Le troisième soir, sir Robert Barclay arriva de Cherbourg, et, comme il ne devait rester qu'une heure, Jemmy se rendit à bord sur-le-champ, après avoir fait ses adieux à sa femme, mais sans se séparer de son violon. Il prit de suite le poste de timonier en place de Ramsay ,

et il en remplit les fonctions à la satisfaction générale. Les nouvelles apportées par sir Robert rendaient nécessaire qu'on envoyât sur-le-champ un messager à Portsmouth ; et, comme Nancy s'y était montrée très-souvent depuis quelque temps, et qu'on croyait même qu'elle avait été épiée, on chargea Moggy de cette mission, comme ne pouvant attirer sur elle aucun soupçon. Moggy reçut ses instructions, qui étaient simplement de rester à Portsmouth jusqu'à ce que le juif Lazare lui donnât d'autres ordres. Elle fut enchantée de cet incident, car elle espéra trouver l'occasion, comme elle le disait, de payer ses dettes à ce lâche coquin de Vanslyperken, sans qu'il pût user de représailles contre son mari.

Nous ne nous sommes occupés dans ce chapitre que d'intérêts individuels ; nous reprendrons, dans celui qui va suivre, le fil général de notre histoire.

XXX.

La Jungfrau fut retenue quinze jours à Amsterdam, et Vanslyperken, ayant alors reçu les dépêches des États généraux et celles de Ramsay, mit à la voile pour Portsmouth. En y arrivant, il fit, suivant sa routine ordinaire, sa première visite chez l'amiral, et sa seconde chez le juif, de qui il reçut encore cinquante guinées. Il se rendit ensuite chez sa mère, et il vit qu'elle n'était pas encore morte, comme elle le prédisait constamment.

— Eh bien ! Cornélius, qu'apportez-vous? — Encore de l'or?

— Oui, ma mère, répondit Vanslyperken en lui

remettant un petit sac contenant cent cinquante guinées.

— Je vous bénis, mon fils, je vous bénis, dit la vieille sorcière en levant la main sur la tête du lieutenant. Il ne m'arrive pas souvent de bénir ; j'aime mieux maudire. Ma bénédiction doit valoir quelque chose, quand ce ne serait que parce qu'elle est rare. — Et savez-vous pourquoi je vous bénis, Cornélius? C'est parce que... ha! ha! ha!—c'est parce que vous êtes un meurtrier, un traître, et que vous aimez l'or.

Vanslyperken lui-même ne put s'empêcher de frémir en entendant ce langage.

— Que gagne-t-on à faire le bien en ce monde? d'être méprisé, et de faire rire à ses dépens. J'ai commencé ma vie en folle, mais je la finirai en femme sage, haïssant tout, méprisant tout, excepté l'or. J'ai goûté le plaisir de la vengeance ; — oui, oui. — Le monde ne se divise qu'en deux parties, mon fils, ceux qui trompent et ceux qui sont trompés ; — ceux qui se laissent dominer par la superstition et les prêtres, et ceux qui, comme moi, ne craignent ni Dieu ni diable. — Il faut que nous mourions tous, je le sais ; mais je ne mourrai pas encore ; non, non.

Et Vanslyperken désirait presque avoir la même incrédulité que la vieille décrépite qu'il appelait sa mère, et qui, ayant un pied dans le tombeau, nourrissait de tels sentiments d'impiété.

— Eh bien ! ma mère, vous avez peut-être raison. Je n'ai jamais rien gagné à faire une bonne action.

La question est de savoir s'il en avait jamais fait une.

— Vous êtes mon fils, après tout ; je le vois, Cornélius. Allez et prospérez ; vous avez ma bénédiction. — Gagnez de l'or, — de l'or. Et la vieille sorcière enferma le sac d'or dans sa caisse de bois de chêne.

Vanslyperken lui raconta alors sa dernière tentative contre la vie de Smallbones, et ajouta qu'il croyait que les jours de ce jeune homme étaient protégés par un charme surnaturel.

— Ceux qui sont nés pour être pendus, répondit-elle, ne peuvent mourir autrement ; mais il ne s'ensuit pas qu'ils ne mourront point. Il faut vous venger, mon fils ; il faut qu'il meure. L'eau et le feu ne peuvent lui nuire, dites-vous ? Il reste ce qui vient de la terre et de l'air. Essayez encore : la vengeance est douce, rien n'est plus doux, excepté l'or.

Après deux heures de conversation, la nuit commença à tomber, et Vanslyperken partit pour retourner à bord. Chemin faisant, il méditait sur les principes sublimes de religion et de piété de sa mère, et sur les excellents avis qu'elle lui avait donnés. — Je voudrais pouvoir penser comme elle, se dit-il à lui-même. Comme il faisait ce pieux souhait, une petite

fille très-proprement vêtue lui toucha le bras en lui faisant la révérence, et lui demanda s'il n'était pas le lieutenant Vanslyperken, commandant le cutter du roi?

— Oui, répondit-il.

Et la petite fille lui dit que sa maîtresse désirait lui parler.

— Qui est votre maîtresse, ma petite fille? demanda Vanslyperken avec méfiance.

— C'est la veuve du major Williams, monsieur.

— Ah! une veuve! Eh bien! que me veut-elle? Je ne la connais pas.

— Voici un billet qu'elle m'a chargée de vous remettre, monsieur.

Vanslyperken prit la lettre, s'approcha de la fenêtre d'une boutique où il y avait de la lumière, et lut ce qui suit :

« Monsieur,

« Mistress Malcolm, qui demeurait dans Castle-« Street, m'a envoyé une lettre et un paquet pour « vous. Elle m'a chargé de vous les remettre en mains « propres, attendu que le paquet contient quelque « chose de prix. La personne qui vous remettra « cette lettre vous conduira chez moi.

« Votre obéissante servante,

« Jane Williams. »

— Où demeure votre maîtresse? demanda Vanslyperken, qui s'imaginait déjà que la belle veuve lui envoyait son portrait enrichi de diamants.

— Elle demeure dans une auberge, sur le Hard, monsieur, en attendant que la maison qu'elle vient de louer soit meublée.

— Eh bien ! ma petite, marchez ; je vous suivrai. Votre maîtresse connaissait donc mistress Malcolm?

— Oh! oui, monsieur, elle demeurait porte à porte avec elle dans Castle-Street ; mais le bail de ma maîtresse est fini ; elle a loué une autre maison dans William-Street, mais comme elle l'a fait peindre et meubler, elle a pris, en attendant, le premier étage de l'auberge de la *Gerbe de blé.*

Il vint à l'esprit de M. Vanslyperken qu'il ferait bien de reconnaître cette troisième veuve, avant d'en finir avec Frau Vandersloosh. Il continua à suivre la petite fille, et au bout d'un quart d'heure, ils arrivèrent à l'auberge en question. L'extérieur n'en parut pas prévenant à Vanslyperken, mais il faisait trop obscur pour qu'il pût le voir très-distinctement : dans le fait, ce n'était qu'un misérable cabaret. Il entra dans un corridor étroit servant de vestibule, et sa conductrice l'y laissa, en lui disant qu'elle allait avertir sa maîtresse qu'il était arrivé. Cinq minutes se passèrent sans qu'elle revînt, et le caractère méfiant du lieutenant reprenant le dessus, il commença à croire qu'on l'avait trompé, et il résolut de sortir de cette maison ; mais quand il arriva

à la porte de la rue, il la trouva fermée, et tous les efforts qu'il fit pour l'ouvrir furent inutiles. Il examina tout le corridor, et y découvrit une autre porte; elle était garnie d'un loquet : il le leva, et la porte s'ouvrit. Il entra dans une chambre qui était éclairée; mais le silence y régnait, et il ne pouvait voir s'il s'y trouvait quelqu'un, un grand paravent étant étendu devant la porte. Il en fit le tour, et pendant qu'il entendait qu'on fermait la porte, il reconnut avec horreur Moggy, assise sur une chaise, et entourée d'une vingtaine d'autres femmes. Vanslyperken se mit en retraite vers la porte; plusieurs femmes se placèrent devant lui; il fit un geste pour tirer son coutelas; mais on le prit par les bras, on le désarma, et on le poussa en face de Moggy, son ennemie invétérée.

— Je suis charmée de vous voir, monsieur Vanslyperken, dit Moggy sans se lever. Vous êtes bien bon de venir me faire une visite d'une manière si amicale. Asseyez-vous, je vous prie. Avez-vous quelques nouvelles à nous apprendre?

— Mistress Salisbury! s'écria le lieutenant, plus furieux de ce ton moqueur qu'il ne l'aurait été d'injures grossières, songez que vous avez affaire à un officier du roi, et n'oubliez pas qu'il y a sur terre des constables, des prisons et des verges, aussi bien que des chats à neuf queues à bord d'un navire.

— Je sais tout cela, monsieur Vanslyperken; mais quel rapport cela a-t-il avec votre arrivée ici?

Vous êtes venu de votre plein gré dans cette maison pour y voir quelqu'un, cela est évident; et vous m'y avez trouvée.— Asseyez-vous, et montrez votre politesse à ces dames. — Mesdames, M. Vanslyperken a dessein de vous régaler. Que voulez-vous avoir? Moi, je prendrai ma part d'une bouteille de vin de Porto. — Et vous, mistress Slamkoe?

— Je prendrai de l'eau-de-vie brûlée, mistress Salisbury. J'ai l'estomac faible, cela le remettra.

— Et vous, ma chère?

— Moi, je suis pour du punch. J'en boirais de quoi mettre une barque à flot.

Chacune des femmes dit ce qu'elle désirait, et Vanslyperken résolut de faire un nouvel effort pour leur échapper, car il vit que sa bourse était menacée d'une forte saignée, et il ne se séparait pas aisément de son argent.

— Vous pouvez demander tout ce qu'il vous plaira, dit-il; mais vous payerez tout ce que vous demanderez. Si vous croyez m'escroquer ainsi mon argent, vous vous trompez : je vous ferai fustiger toutes demain matin derrière une charrette.

— Osez-vous insinuer que je ne suis pas une femme respectable? s'écria une virago avançant son poing fermé sous le nez du lieutenant. Ce n'était pas un bouquet pour son odorat; il fit un mouvement soudain en arrière, tomba avec sa chaise au milieu des éclats de rire de toutes les femmes, et se releva plus courroucé que jamais.

— Par tous les diables de l'enfer, vous vous en trouverez mal! s'écria-t-il en saisissant sa chaise, et en la faisant brandir en l'air. Mais on le saisit par derrière, on lui tint les bras, et on le désarma une seconde fois.

— Qu'allons-nous faire à présent, mesdames? dit une des femmes.

— Otons-lui ses habits, répondit une autre, nous les mettrons en gage, nous nous régalerons avec l'argent qu'on nous donnera, et ensuite nous le lâcherons dans la rue.

— C'est une bonne idée! s'écrièrent plusieurs. A l'instant même elles le débarrassèrent de son habit et de sa veste; et il est impossible de dire jusqu'à quel point elles auraient porté leurs déprédations, si Moggy, qui était restée assise sur sa chaise, sans prendre aucune part à ce qui se passait, ne fût intervenue en sa faveur.

— Mesdames, dit-elle, point d'actes de violence, je vous en prie. Songez que M. Vanslyperken est mon ami. Je suis fâchée qu'il ne veuille pas vous régaler; mais s'il s'y refuse, il faut le laisser aller.

— Vous l'entendez! s'écria Vanslyperken. Mistress Salisbury, suis-je libre de m'en aller?

— Très-certainement, monsieur Vanslyperken; je ne m'y oppose nullement. — Laissez-le sortir, mesdames, je vous en prie.

— Sortir! non, sur ma foi! s'écria la virago. Il ne sortira pas sans nous avoir régalées. Pourquoi

est-il venu ici, si ce n'est pour faire ce qui est convenable ?

— J'aurai mon eau-de-vie brûlée avant qu'il parte, dit mistress Slamkoe.

— Et moi mon punch.

Chacune d'elles en dit autant, et Vanslyperken, qui s'aperçut que la neutralité de Moggy n'était qu'une feinte, et qu'on ne se contenterait pas de son habit et de sa veste, demanda la parole.

— Mesdames, dit-il, je ferai tout ce qui sera raisonnable, et si cinq schellings...

— Cinq schellings ! s'écria une des femmes ; fi donc ! — Vous, lieutenant ! — Le dernier matelot serait plus généreux. — Si vous parliez de cinq guinées, ce serait quelque chose.

— Cinq guinées ! Sur mon âme ! je n'ai pas tant d'argent sur moi.

— C'est ce qu'il faut voir. Et insinuant sa main, avec la dextérité d'un adepte, dans un des goussets du pantalon du lieutenant, elle en tira une bourse qu'elle vida sur la table, et il s'y trouva douze guinées.

— A qui donc est cet argent? dit-elle ; ce n'est pas à vous, car vous avez juré que vous n'aviez pas cinq guinées sur vous. Avez-vous volé une bourse, ce soir? Je crois que nous devrions envoyer chercher un constable.

— J'avais oublié que j'avais mis tant d'argent dans ma bourse, dit Vanslyperken. — Eh bien, mes-

dames, eh bien, la paix ! je vous régalerai comme vous le désirerez.

— Voilà qui est parler comme un homme, dit la virago en donnant du plat de la main dans le dos du lieutenant un coup qui lui coupa la respiration.

— Bravo ! s'écria une autre ; voilà ce que j'appelle bien agir. — Embrassons-le toutes, mesdames !

Vanslyperken fut forcé de subir cette épreuve, après quoi on ouvrit la porte avec les précautions convenables, et l'on appela l'hôtesse pour lui donner des ordres.

— Et qui payera tout cela ? demanda celle-ci.

— C'est monsieur qui nous régale.

— Oh ! fort bien. — Vous entendez, monsieur ?

Vanslyperken n'osa dire non. Il sentait qu'il était pris au trébuchet, et tous les yeux étaient fixés sur lui. Il répondit oui en balbutiant, et se jeta sur sa chaise en méditant des projets de vengeance.

— Rendez la bourse à M. Vanslyperken, Suzane, dit Moggy à la jeune femme qui la lui avait prise dans la poche.

La bourse lui fut rendue, et, au bout de quelques minutes, tout ce qu'on avait demandé arriva. L'orgie commença, et tout le monde fut heureux, excepté Vanslyperken, qui, à chaque verre qu'il voyait boire, calculait ce qu'il lui en coûterait.

— Monsieur Vanslyperken, dit la virago, il faut que vous buviez un verre de punch à ma santé.

Le lieutenant serra les lèvres et secoua la tête.

— Si vous refusez de boire, nous aurons une querelle, je vous en avertis.

Mais Vanslyperken calculait que, s'il prenait sa part du régal, il aurait moins de droit à se plaindre, et il refusa obstinément.

— Nous allons voir, dit la virago; j'emploierai une ressource qui ne m'a jamais manqué. A ces mots, elle s'avança vers la cheminée, prit le poker [1], qui était placé dans la grille entre les charbons, et dont le bout était rouge, et, revenant au lieutenant : — A présent, mon bel homme, ajouta-t-elle, il faut baiser cela, ou boire ce verre de punch. — Elle avança le poker à un pouce du nez du lieutenant, tandis que trois à quatre femmes le retenaient sur sa chaise : et sentant une chaleur beaucoup trop forte, il s'écria : — Reculez! reculez! je boirai, puisqu'il le faut. Et il prit avec indignation le verre qui lui était offert.

— Ne maltraitez pas mon ami M. Vanslyperken, dit Moggy. Je proteste contre toute voie de fait.

— Le maltraiter, mistress Salisbury! Je ne fais que lui donner une leçon de politesse.

— Maintenant, il faut que vous goûtiez à mon eau-de-vie brûlée, sans quoi je serai jalouse; et quand je suis jalouse, j'ai toujours recours à un po-

[1] Espèce de barre de fer qui sert à attiser le feu de charbon.

(Note du Traducteur.)

ker rouge. Elle prit l'instrument brûlant, et Vanslyperken avala l'eau-de-vie brûlée.

La même menace l'obligea de boire tour à tour avec chacune de ces femmes, et Moggy lui dit d'un ton grave : — N'avez-vous pas tort, monsieur Vanslyperken, de boire de tant de liqueurs différentes?

L'approvisionnement qu'on avait apporté finit par s'épuiser, et l'on fit venir une seconde ration, au grand mécontentement du lieutenant; mais toute résistance était inutile : il était entre les mains des Philistins. Ce qu'il y avait de pire était que les têtes s'échauffaient, et il ne pouvait dire comment tout cela finirait.

— Une chanson! s'écria une femme, une chanson! Monsieur Vanslyperken, il faut que vous chantiez.

— Je ne chante jamais.

— N'importe; vous chanterez.

— Je ne sais aucune chanson.

— Eh bien! dit la virago, j'en chanterai une, et vous en répéterez chaque vers après moi. Ne refusez pas, ou sinon... et elle lui montra le poker qu'on avait remis entre les charbons. Vanslyperken ne résista plus, et il répéta l'un après l'autre, d'aussi bonne grâce qu'il le put, les sept premiers vers du couplet; mais quand il eut entendu le dernier qui lui fit reconnaître que c'était précisément la chanson qui lui avait inspiré tant de courroux contre Jemmy, il fit une résistance obstinée, et il fallut

que le poker rouge lui effleurât le bout du nez pour le déterminer à répéter :

Vieil amiral, allez au diable !

Toutes les femmes poussèrent des cris de joie et firent de grands éclats de rire, à l'exception de Moggy, qui, se versant un verre de porto, lui dit en le saluant? — A votre santé, monsieur Vanslyperken ! Je dois pourtant dire qu'il était bien dur de vouloir faire battre de verges mon pauvre Jemmy, pour avoir chanté une chanson que vous venez de chanter vous-même.

— Est-il possible qu'il ait voulu faire une pareille chose! s'écria la virago.

— Oui vraiment.

— Eh bien ! aussi sûr que ce poker est dans les charbons, il vous en demandera pardon, mistress Salisbury.—N'êtes-vous pas toutes de cet avis, mesdames?

—Oui, oui ; toutes ! Mistress Slamkoe courut à la cheminée. Vanslyperken fit les plus grands efforts pour éviter cette humiliation ; mais l'arrivée du poker rouge mit fin à sa résistance, et, se mettant à genoux devant Moggy, il lui demanda pardon.

— Je n'exigeais pas cela de vous, monsieur Vanslyperken, dit Moggy ; mais puisque vous le désirez, je vous pardonne. — A présent que nous sommes amis, embrassez-moi.

Et Vanslyperken, entouré alors de furies plutôt que de bacchantes, embrassa Moggy.

— Que faudra-t-il que je fasse encore, diablesses que vous êtes? s'écria-t-il, poussé au désespoir.

— Rien de plus, répondit Moggy. Mesdames, il est temps de nous séparer; vous savez que je me retire toujours de bonne heure. Je vous souhaite à toutes une bonne nuit. — Vous désirez peut-être vous retirer aussi, monsieur Vanslyperken. Je vais faire venir la maîtresse de la maison pour que vous la payiez, puisque vous avez désiré régaler la compagnie.

Elle sonna, l'hôtesse arriva, et tandis que le lieutenant la payait en frémissant de rage, toutes les femmes disparurent excepté Moggy.

Vanslyperken remit dans sa poche sa bourse plus légère. — Voici votre coutelas, lui dit Moggy, qui, pendant toute cette scène, avait eu des manières toutes différentes de celles qui lui étaient ordinaires.

En reprenant son arme, Vanslyperken sentit renaître son courage. Il était armé, il n'avait qu'une femme avec lui, et il voulait se venger. Il sonna, et l'hôtesse reparut.

— Hôtesse, lui dit-il, faites venir ici un constable sur-le-champ. — Obéissez, ou je vous dénoncerai comme complice du vol qui m'a été fait.

— Un constable, monsieur! Vous avez passé la soirée à vous divertir.

— Silence, femme, et faites venir un constable à l'instant.

— N'entendez-vous pas, mistress Wilcox, dit Moggy avec le plus grand calme, que M. Vanslyperken demande un constable? Envoyez-en chercher un.

— Oh! certainement, madame, si vous le désirez. Et l'hôtesse sortit de l'appartement.

— Infâme drôlesse! dit le lieutenant à Moggy; je vous apprendrai à voler et à maltraiter un officier du roi.

— Comment, monsieur Vanslyperken! je n'ai ni dit un mot, ni fait un geste, qui doive vous offenser.

— Fort bien, fort bien. — Vous parlerez différemment devant les magistrats.

— Cela est possible, dit Moggy avec un air d'insouciance. Quant à présent, je vous souhaite le bonsoir, monsieur Vanslyperken.

— Doucement, doucement! s'écria le lieutenant tirant son coutelas, et le faisant brandir sur sa tête; vous ne sortirez pas d'ici avant que le constable soit arrivé. C'est mon tour à présent.

— Votre tour, sot animal! si je voulais sortir, ce poker m'ouvrirait un chemin. Mais cela est inutile; je n'ai besoin que de vous dire un seul mot. Écoutez-moi bien, misérable. — Vous êtes en mon pouvoir. — Vous avez envoyé chercher un constable. — Quand il sera arrivé, c'est moi qui lui donnerai des ordres, et c'est vous qu'il emmènera en prison.

— Moi!

— Oui, vous, écume de la mer. Maintenant je m'en vais, retenez-moi, si vous l'osez. — Écoutez encore; il faut parler bas, car les murs ont des oreilles. — Si vous envoyez le constable à ma poursuite, dites-lui qu'il me trouvera chez le juif Lazare. — Vous me comprenez?

Vanslyperken frémit comme s'il eût entendu un serpent siffler devant lui. Sa main laissa tomber son coutelas, et il resta comme paralysé.

— Puis-je partir, monsieur Vanslyperken, ou attendrai-je le constable? — Le silence est un consentement. Et lui faisant une révérence moqueuse, Moggy sortit de la chambre.

Il resta quelques minutes dans la même posture, enfin il ramassa son coutelas, le remit dans le fourreau, et il allait sortir à son tour, quand le constable entra avec l'hôtesse.

— Vous avez besoin de moi, monsieur?

— J'en avais besoin, bégaya Vanslyperken, mais la drôlesse est partie.

— Il ne faut pas moins m'en payer ma peine, s'il vous plaît, monsieur.

Vanslyperken eut encore à ouvrir sa bourse; mais, pour cette fois, ce fut sans déchirement de cœur, car une seule idée l'occupait : il croyait déjà sentir une corde autour de son cou. Il mit une pièce d'argent dans la main du constable et sortit de l'appartement, l'hôtesse lui faisant une grande révérence, et lui disant qu'elle espérait le revoir à la *Gerbe de blé*.

XXXI.

Nous dirons maintenant ce qui s'était passé à bord du cutter pendant la longue absence du commandant; car il en était parti à trois heures après midi, et il avait donné ordre que sa barque l'attendît à la Pointe au coucher du soleil. Un conseil de guerre avait été tenu sur le gaillard d'avant, et Smallbones et le caporal y avaient joué les principaux rôles. La question dont il s'agissait, était de savoir si l'on ferait ou non encore une tentative pour tuer le chien, et, par une coïncidence singulière, les arguments qu'on y employa furent les mêmes

que ceux dont Vanslyperken et sa mère avaient fait usage en discutant les moyens de se défaire de Smallbones.

— L'eau ne peut lui nuire, cela est clair, dit Smallbones.

— Non, dit le caporal ; ce serait perdre son temps et ses peines.

— Ne peut-on le pendre? demanda Spurey; c'est une mort aussi naturelle pour un chien.

— Oui, dit Le Court.

— Je crains que le chanvre dont on pourrait faire une corde pour pendre cet animal ne soit pas encore semé, dit Coble; si l'eau ne peut lui nuire, rien ne lui nuira. N'avait-on pas coutume autrefois d'envoyer les esprits dans la mer Rouge?

— Oui, dit Le Court.

— Mais ce n'est pas encore un esprit, s'écria Smallbones. Il a de la chair et du sang. Si je puis une fois me débarrasser de son corps, au diable son esprit; je m'en moque.

— Mais son esprit reviendra ici, et nous tourmentera encore de la même manière.

— Un esprit n'est qu'un esprit; il peut rester dans la cabine du soir au matin et du matin au soir, je m'en soucie fort peu. Il y a une grande différence, voyez-vous, entre un chien et l'esprit d'un chien.

— Si le chien n'est pas un vrai chien, dit Spurey, je ne vois pas la différence.

— Mais je la sens, moi, répliqua Smallbones. Ce

maudit chien n'est pas un jour sans me mordre, et l'esprit d'un chien ne mord pas.

— Non, dit Le Court.

— Et je pense, ajouta Smallbones, que si nous le placions quelque part sous terre, il ne pourrait peut-être pas en revenir.

— Ce n'est qu'un peut-être, dit Coble.

— Un peut-être vaut mieux que rien, répliqua Smallbones.

— Oui, dit Le Court.

— Cela dépend des circonstances, dit Spurey ; quelle sorte de déjeuner feriez-vous avec un peut-être ?

— Peut-être un meilleur que celui que je fais tous les jours avec les restes du chien.

— De par le tiaple ! dit Jansen, qui n'avait pas encore pris part à la conversation, Smallpones a raison. Si fous enterrez le chien, le chien ne pourra refenir ; et s'il refient, son esprit seul refiendra, en laissant le corps terrière lui.

— C'est précisément ce que je pense, dit Smallbones.

— Et l'enterrerez-vous vivant? demanda Spurey.

— Vivant ! s'écria le caporal, dix mille diables ! non. Il faut d'abord lui briser le crâne, et l'enterrer ensuite.

— Et qui s'en chargera ?

— Le caporal et moi, répondit Smallbones ; nous sommes d'accord ; n'est-il pas vrai, caporal ?

— Oui, de par Dieu !

— Eh bien, à quoi bon biaiser? s'écria Smallbones; il faut agir sur-le-champ. J'ai juré de le tuer; il n'y a pas assez de place pour lui et pour moi dans le monde.

— Le monde est grand, quoi qu'il en soit, dit Coble en relevant son pantalon; au surplus tout ce que j'ai à dire, c'est que je souhaite que vous réussissiez; mais si vous tuez ce chien, je suis un évêque, voilà tout.

— Et si je n'essaye pas de le tuer, je suis un archevêque, voilà tout. — Allons, caporal à l'ouvrage.

On vit alors un spectacle tout nouveau. — Smallbones marchant en avant de son ancien persécuteur, de son officier supérieur, — un sac au dos, un roseau, une latte, un épouvantail, suivi avec obéissance par le caporal Van Spitter, pesant cent soixante livres, comme un cutter pilote précédant un vaisseau de la compagnie des Indes. Quelle pouvait en être la cause? Cela était dans la nature humaine. Smallbones était en avant parce qu'il était le plus courageux des deux; et le caporal, en marchant à sa suite, prouvait qu'il le reconnaissait tout bas.

— Ce Smallbones, a plus de courage qu'il n'est gros, dit un matelot.

— Je crois qu'il y a aussi en lui quelque chose de surnaturel, dit Spurey.

— Dans tous les cas, il ne craint pas le chien, ajouta un autre.

— Attendons le résultat, dit Coble ; nous verrons. N'est-il pas vrai, Dick ?

— Oui, répondit Le Court.

Pendant ce temps, Smallbones et le caporal étaient en consultation. M. Vanslyperken avait donné ordre à Van Spitter de porter son linge sale chez la blanchisseuse. Comme caporal il n'était pas obligé de le porter lui-même, et le lieutenant ne pourrait trouver mauvais qu'il en eût chargé Smallbones. Quant au chien, il dirait qu'il l'avait emmené avec lui pour en prendre soin. En l'absence de son maître, Snarley Yow suivrait le caporal. Tout fut ainsi arrangé, et quelques minutes après, le caporal, Smallbones, Snarley Yow et un petit paquet de linge sale étaient dans une barque avec deux rameurs. Tout l'équipage les suivit des yeux, faisant autant de vœux pour le succès de leur entreprise, qu'on en fit probablement pour Jason et ses compagnons, quand ils partirent pour la conquête de la Toison d'Or.

Les trois voyageurs arrivèrent à terre, et traversèrent Portsmouth sans se séparer. La blanchisseuse demeurait à quelque distance de la ville. Snarley Yow montrait une gaieté extraordinaire, car il était charmé de trouver, chemin faisant, quelques touffes de chiendent qu'il mangeait par principe de santé. Enfin ils arrivèrent à un endroit où un grand orme

était sur le bord de la route dans une petite prairie entourée de haies et de fossés.

— Voici un local convenable, dit le caporal, d'un ton solennel; mille millions de diables! je voudrais que l'affaire fût faite.

— Comment le tuerons-nous, caporal?

— En lui brisant la tête contre cet arbre.

— Et nous l'enterrerons dans le fossé. — Ici! Snarley Yow, ici, mon bon chien, ici!

Mais Snarley Yow ne se laissa pas enjoler par Smallbones; il craignait une trahison.

— Il ne veut pas venir, caporal; et si je cours après lui, il s'enfuira.

Van Spitter avait triomphé d'un mouvement de frayeur superstitieuse qui l'avait agité; il appela le chien à son tour, et Snarley Yow vint à lui sur-le-champ. Oh! s'il avait pu prévoir les intentions meurtrières du caporal, il serait mort comme César, en s'écriant : *Tu quoque, Brute!* ce qui, en bon anglais, signifie : Et toi aussi, brute!

Van Spitter saisit le chien par la queue, l'enleva de terre, le fit tourner en l'air, lui battit la tête contre l'arbre, et Snarley Yow resta par terre sans mouvement. — Je crois qu'il est mort, dit Smallbones; mais n'importe, caporal, redoublez la dose, afin d'être sûrs de notre coup. Le caporal reprit le chien, dont la tête vint encore une fois en contact violent avec l'orme, et il le jeta sur l'herbe. Ils le considérèrent tous deux quelques instants. Le chien

était étendu sans mouvement, les pattes étalées; ses flancs ne palpitaient point, et l'œil qui lui restait était fermé.

— J'ai dans l'idée qu'il a son affaire, dit Smallbones.

— Oui, oui; qu'il soit chien ou diable, ses pattes ne le ramèneront jamais à bord.

— Il ne s'agit plus que de l'enterrer, dit Smallbones en le tirant par la queue pour le traîner jusqu'au fossé; où pourrions-nous emprunter une bêche?

— Non, non, dit le caporal, cela donnerait des soupçons, et le patron pourrait tout découvrir.

— Après tout, dit Smallbones, il n'est besoin que de couvrir son corps, car pour cette fois il ne ressuscitera pas. S'il en revient, je consens qu'on me donne sur la tête un horion semblable. Il y avait dans le fossé beaucoup d'herbes et de feuilles mouillées, Smallbones en ramassa une grande quantité et en couvrit Snarley Yow à la hauteur d'un pied.

— On ne l'y trouvera pas, dit-il, parce qu'on ne saura où le chercher. Mais je pense, caporal, que nous ferions bien de ne pas risquer plus longtemps qu'on nous voie ici.

— Sans doute, répondit Van Spitter en s'essuyant le front.

Ils portèrent le linge chez la blanchisseuse, retournèrent à bord, et apprirent à tout l'équipage les détails et le succès de leur expédition. Tous

furent convaincus qu'ils ne reverraient plus le chien détesté. Coble seul secoua la tête : — Nous verrons, dit-il ; mais je serai bien surpris, s'il n'est pas à bord demain matin.

Il faut à présent retourner près de Vanslyperken, qui était sorti du cabaret dans un état de consternation. — Comment peut-elle être si bien instruite? pensa-t-il. Ma vie au pouvoir de cette diablesse! Je suis trop avancé pour reculer à présent. Il faudrait quitter le pays, et où aller? Quelle folie j'ai commise! Il songea à l'argent qu'il avait reçu, et il ajouta : — Non, je n'ai pas fait une folie, mais j'ai joué de malheur. Enfin il lui vint à l'esprit qu'il ferait bien d'aller chez le juif et de l'informer de ce qui s'était passé entre lui et Moggy ; car, si tout est découvert, pensa-t-il, ils peuvent croire que c'est moi qui les ai dénoncés, et alors ma vie serait menacée par les deux partis. En arrivant à la maison de Lazare, il frappa doucement à la porte ; personne ne l'ouvrit. Il frappa plus fort, et après qu'il eut attendu encore quelques minutes, elle s'entr'ouvrit, et le juif demanda : — Qui vient ici, à une pareille heure de la nuit?

— C'est moi, — le lieutenant commandant le cutter, — il faut que je vous parle à l'instant.

La porte s'ouvrit, et Vanslyperken entendit dans le vestibule un cliquetis d'armes et le bruit de plusieurs hommes qui marchaient. Dès qu'il fut entré, la porte se referma, et il se trouva dans une obscu-

rité profonde. Quelques instants après, le juif parut, en robe de chambre de laine, une lumière à la main, et il le conduisit dans la chambre où il avait coutume de le recevoir.

— Eh bien, monsieur le lieutenant, qu'y a-t-il donc ?

— Je crois que nous sommes découverts.

— Est-il possible ? — Père Abraham ! — Mais quelle raison avez-vous pour le croire ?

— Une femme m'a dit ce soir qu'elle savait pourquoi je venais dans cette maison, et que j'étais en son pouvoir.

— Quelle femme ?

— Une infernale diablesse qui me hait comme le diable.

— Une diablesse ne haïrait pas le diable.

— Cela est possible ; mais elle me perdra, si elle le peut.

— Quel est son nom ?

— Moggy Salisbury.

— Est-ce là tout ? Eh bien, mon bon ami, vous pouvez aller vous coucher.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'elle s'est moquée de vous, et qu'elle a voulu vous effrayer. Son mari et elle sont de notre bord ; ils ont prêté notre serment. Quand vous serez pendu, eux et moi nous le serons aussi, monsieur Vanslyperken. — Me comprenez-vous à présent ?

— Oui; mais comment pouvez-vous accorder votre confiance à de pareilles gens ?

— A de pareilles gens ? Si vous êtes aussi fidèle qu'eux, monsieur Vanslyperken, c'est tout ce que nous désirons. — Bonsoir, monsieur le lieutenant, allez vous coucher, vous avez éveillé tout le monde dans cette maison. Et le juif reconduisit Vanslyperken jusqu'à sa porte.

— Ainsi donc, pensa Vanslyperken, en se dirigeant vers la Pointe, cette femme et son mari... Damnation ! j'ai grande envie de tout découvrir, quand ce ne serait que pour les faire pendre. Mais en y réfléchissant, il pensa que ce n'était pas la peine de se faire pendre lui-même pour le plaisir de faire pendre les autres. Le nez lui démangeait, il s'en frotta le bout, et en enleva la peau. Cela lui rappela le poker rouge, la contrainte qu'on avait employée pour le faire dépenser son argent, boire, chanter et demander pardon à genoux, et il maudit Moggy d'autant plus cordialement, qu'il n'osait essayer de se venger d'elle.

En arrivant à la Pointe, il chercha sa barque ; mais les rameurs l'avaient attendu jusqu'à minuit, et, voyant qu'il n'arrivait pas, ils avaient supposé qu'il passerait la nuit à Portsmouth, et ils étaient retournés à bord. Tandis qu'il regardait autour de lui pour voir s'il trouverait un batelier, quelque chose de froid lui toucha la main. Il tressaillit, et fut sur le point de crier de frayeur. Il

regarda pourtant : — c'était le nez de Snarley Yow.

— Snarley Yow, mon pauvre chien ! comment es-tu venu à terre ?

Le chien ne pouvait lui répondre ; et tandis que Vanslyperken se demandait comment le caporal Van Spitter avait laissé le chien quitter le cutter, la petite fenêtre d'une chaumière voisine s'ouvrit, et une voix cassée cria : — Désirez-vous aller à bord, monsieur ?

— Oui, répondit Vanslyperken.

— Je viens dans un instant, monsieur, dit le vieux batelier, qui arriva bientôt portant ses deux rames sur son épaule. Il n'est pas facile de trouver une barque à cette heure de la nuit, monsieur, ajouta-t-il ; mais je vous ai entendu parler, car j'avais un tel mal de dents que je n'ai pu fermer l'œil.

Le vieillard détacha la chaîne qui amarrait sa barque au rivage, et, au bout de quelques minutes, le lieutenant monta à bord de son cutter. Mais il n'y trouva personne pour le recevoir ; personne ne faisait le quart.

— Fort bien, pensa-t-il, nous parlerons de cela demain matin. Est-ce Le Court ou Coble ? — Jolie négligence de leur devoir ! — De par le ciel ! j'en ferai rapport à l'amiral.

Il descendit dans sa cabine, suivi de Snarley Yow, et se déshabilla dans l'obscurité, car il ne voulait pas qu'on sût qu'il était de retour. Il était alors trois

heures du matin, et M. Vanslyperken, fatigué par tous les événements qui venaient de se passer, ne tarda pas à s'endormir. Il est aisé d'expliquer le retour de Snarley Yow. Comme il avait le crâne encore plus dur que celui du caporal même, il avait été étourdi et non tué. Au bout d'un certain temps il revint à lui, secoua les feuilles qui le couvraient, se coucha dessus, et fit un long somme qui le rétablit dans son état ordinaire. Quand il s'éveilla, il retourna à la Pointe, et n'y trouvant pas la barque, il resta sur le rivage, attendant quelque occasion pour retourner à bord. On a déjà vu comment elle se présenta.

Mais comme tout le monde dort en ce moment, nous finirons ce chapitre.

XXXII.

Trois heures après s'être endormi, Vanslyperken fut éveillé par le bruit qu'on faisait sur sa tête en lavant et nettoyant le pont. Il entendit qu'on parlait, et sachant que personne ne se doutait qu'il fût à bord, il se leva doucement, et ouvrit sans bruit un des panneaux glissants de la fenêtre au-dessus de sa cabine pour mieux entendre la conversation. Ce fut Bill Spurey qui prononça les premiers mots qui frappèrent ses oreilles.

— Je voudrais bien savoir ce que dira le patron quand il reviendra à bord et qu'il ne retrouvera plus son chien.

— Oh ! oh ! pensa Vanslyperken.

— Je ne suis pas encore convaincu qu'il ne le retrouvera pas, dit Coble.

— Smallbones dit qu'il lui a donné son compte pour cette fois.

— Encore Smallbones ! pensa Vanslyperken ; je le... Oui, quand je devrais être pendu.

— Il en a déjà dit autant, reprit Coble.

— Oui, mais il dit qu'hier il l'a enterré à deux pieds de profondeur.

— Et à quoi sert d'enterrer un animal qui n'est pas une créature humaine ? C'est un diable qui appartient au patron; il est tenu de le servir tant que son maître vivra ; quand celui-ci sera mort, on pourra tuer l'autre, et alors...

— Quoi ?

— Alors ils iront tous les deux dans l'enfer; et le plus tôt sera le mieux.

— Vieux misérable ! murmura Vanslyperken en grinçant les dents.

— Dans tous les cas, continua Coble, il est aussi impossible de tuer Smallbones que de tuer le chien.

— Il a déjà échappé deux fois au patron.

— Ils savent tout, pensa Vanslyperken en pâlissant.

— Je vous gage tout ce que vous voudrez que le patron ne réussira jamais à le tuer. Il a un charme qui lui garantit sa vie, ou je ne suis qu'un goujon.

C'était ce que soupçonnait aussi Vanslyperken, et cette idée le fit frémir de rage.

— Prenez garde à vous, Coble, ou j'emplirai d'eau vos souliers, cria un homme de l'équipage en vidant un seau sur le pont.

— Cela ne serait pas facile, car j'ai des bottes. Mais, quoi qu'il en soit, j'irai un peu plus loin.

Les interlocuteurs s'écartèrent, et Vanslyperken n'entendit plus rien; mais il en avait assez entendu. Il était clair que Smallbones avait de nouveau attenté à la vie de son chien. Après quelques instants de réflexion, le lieutenant sonna.

— De par le ciel ! le patron est à bord ! s'écria Coble.

— Quand diable est-il revenu?

— Ce n'est pas pendant mon quart. — Est-ce pendant le vôtre, Le Court ?

— Non.

— Il faut donc que ce soit pendant celui du caporal, dit Spurey.

— Il n'est pas venu me relever, dit Coble, et j'ai dans l'idée qu'il s'est dispensé de faire son quart.

Le coup de sonnette appelait particulièrement Smallbones et le caporal. Celui-ci se présenta le premier; mais, avant qu'il arrivât, le capitaine avait pris une petite précaution : — Ils croient que mon chien est un être surnaturel, avait-il pensé, je les confirmerai dans cette idée. Il appela Snarley Yow, lui montra son lit, et celui-ci, qui aimait à être couché mollement, ne se fit pas prier pour y sauter. Van-

slyperken lui jeta une couverture sur le corps, et à peine avait-il tiré les rideaux du lit que le caporal Van Spitter parut devant lui.

— Caporal, je suis revenu fort tard dans la nuit; où est mon chien ? amenez-le-moi.

Van Spitter était préparé à soutenir cette attaque ; il secoua la tête, passa la main sur ses cheveux, et prit un air mélancolique. — C'est ma faute, monsieur, dit-il; cependant je l'ai fait dans les meilleures intentions, mais le chien est perdu.

— Perdu! comment cela?

— N'osant le laisser à bord pendant que j'allais chez la blanchisseuse, je l'avais emmené avec moi. Je ne suis resté chez elle que le temps nécessaire pour qu'elle comptât le linge, et quand je voulus partir, le chien avait disparu. Je le cherchai partout inutilement.

—N'aviez-vous pas pris Smallbones avec vous?

—Oui, monsieur, pour porter le paquet de linge.

—Et que faisait-il pendant que vous étiez chez la blanchisseuse ?

— Je crois qu'il se promenait devant la porte.

— Eh bien! caporal, mon chien a été tué, et je sais qui l'a tué.

Le caporal se crut découvert, et il tressaillit. — Tué! répéta-t-il, se croyant obligé de dire quelque chose.

—Oui, caporal, et c'est Smallbones qui l'a tué et enterré. J'ai entendu les hommes de l'équipage le

dire. Il faut qu'il en ait saisi l'occasion pendant que vous comptiez le linge avec la blanchisseuse.

Van Spitter avait eu le temps de réfléchir. Il vit qu'il n'était pas soupçonné ; et comme le lieutenant savait que Smallbones avait déjà voulu tuer le chien, il ne jugea pas à propos de disculper son complice en s'accusant lui-même.

—Ainsi donc le pauvre chien est mort ! s'écria-t-il.

—Oui, dit Vanslyperken ; mais le drôle en sera bien puni, vous pouvez y compter. — Suffit, caporal, vous pouvez vous retirer.

Comme Snarley Yow était resté parfaitement tranquille pendant cette conversation, le lieutenant s'applaudit de sa manœuvre. Cependant le caporal alla informer Smallbones de tout ce qui s'était passé.

—Eh bien! dit Smallbones en faisant craquer ses doigts, qu'il me fasse donner la cale, qu'il me fasse pendre, je suis content : son chien est mort. Soyez bien tranquille, caporal; je sais me taire, et je mourrai sans parler,—s'il faut mourir.

Vanslyperken envoya chercher Smallbones, qui entra hardiment dans la cabine, étant déterminé à tout.

—Ainsi, drôle, vous avez tué mon chien?

—Non, monsieur, je ne l'ai pas tué.

—Les hommes de l'équipage le disent. Je les ai entendus.

— Peu m'importe ce qu'ils disent ; je vous dis, moi, que je ne l'ai pas tué.

—Misérable ! s'écria Vanslyperken se laissant emporter par sa rage, je vous arracherai la vie.

Smallbones, qui avait appris du caporal que le lieutenant était porté à supposer que sa vie était protégée par un charme, répondit à cette menace par un sourire ironique qui fit pâlir le lieutenant, et il ajouta :—Cela ne sera peut-être pas aussi facile que vous le croyez, monsieur.

—Retirez-vous ! s'écria le lieutenant ; mais soyez sûr que vous éprouverez ma vengeance.

Quand Smallbones fut sorti, Vanslyperken fit descendre le chien du lit, fit sa toilette, et monta sur le pont. Après s'être promené quelque temps sur le gaillard d'arrière, il fit venir le caporal, et tint une consultation avec lui sur les moyens à prendre pour s'assurer de ce qu'était devenu Snarley Yow. Il fut convenu que le caporal irait sur-le-champ à terre pour prendre des informations ; mais auparavant, Vanslyperken le chargea de préparer son déjeuner dans sa cabine. Van Spitter entra dans la cabine, suivi de Smallbones, et le premier objet qui frappa ses yeux fut Snarley Yow, couché sur une caisse, et se grattant l'oreille d'une patte, comme s'il ne lui fût rien arrivé.

—Dieu du ciel ! s'écria-t-il ; et s'enfuyant précipitamment, il renversa Smallbones et tomba sur lui avec la lourdeur d'un éléphant. Il se releva, monta sur le pont, renversa encore deux soldats et trois matelots en continuant sa course rapide, et en arri-

vant, tout essoufflé, sur le gaillard d'avant, sa tête frappa contre un des agrès avec une telle force, qu'il tomba étourdi.

Smallbones se remit sur ses jambes, et se tâta les côtes pour voir s'il n'en avait aucune de brisée. — Après avoir porté le poids d'une montagne, pensa-t-il, je suis bien heureux de ne pas avoir été aplati comme une crêpe. Mais pourquoi s'est-il enfui en criant de cette manière? il faut qu'il ait vu le diable ou cet infernal Snarley Yow. Il faut que je voie ce qui en est.

Il avait été renversé à la porte de la cabine, il y entra, et quand il vit le chien, qui était encore dans la même posture, il resta la bouche ouverte.

— Je défie Satan et ses œuvres, dit-il, mais vous êtes un diable, c'est une chose sûre. Je suppose qu'il est inutile de vous tuer de nouveau, puisque vous voilà encore une fois ressuscité. Je crains Dieu, j'honore le roi, j'ai appris à lire la Bible dans une école de charité; et il est bien dur qu'un bon chrétien ait à préparer un déjeuner dont vous mangerez le tiers. Je ne vois pas pourquoi il faut que je serve le diable ou ses diableteaux.

Il réfléchit quelques instants, et ses idées prirent un autre cours. — Mais était-il bien mort? se demanda-il. S'il n'était qu'étourdi, et qu'il soit revenu à lui, le patron, qui est arrivé à bord sans que personne le vît, peut l'avoir ramené avec lui. — Je ne puis croire qu'il soit impossible de le tuer, puis-

qu'on a pu lui crever un œil. Eh bien, je suis un bon chrétien, et je n'y renonce pas encore; mais d'abord, à la première occasion favorable, j'essayerai de lui couper la queue.—Oui, je le ferai, quand je devrais être pendu.

Il prépara le déjeuner, et dès qu'il fut prêt, il monta sur le gaillard d'arrière pour en avertir M. Vanslyperken, qui fut très-surpris de ne pas lui voir un air effrayé et consterné.

—Votre chien est dans la cabine, monsieur; vous voyez bien que je ne l'ai pas tué.

—Le chien dans la cabine! s'écria le lieutenant. Comment diable peut-il y être arrivé?

—Probablement comme vous êtes arrivé à bord, monsieur; sans que personne le vît.

Cependant on avait relevé Van Spitter, et il commençait à reprendre ses sens quand Smallbones arriva sur le gaillard d'avant. On lui demanda sur-le-champ pourquoi le caporal était accouru si précipitamment.

—Pourquoi? répondit Smallbones; parce qu'il a plu à Snarley Yow de revenir à bord bien portant, après avoir été tué et enterré.—Il est en ce moment dans la cabine, voilà tout.

—Voilà tout! s'écria Coble.

—Tout! répéta Le Court.

— N'est-ce donc pas assez? dit Spurey.

— Je fous l'afais pien tit; ce chien n'est pas un chien, dit Jansen.

Le retour de Snarley Yow fit une forte impression sur tout l'équipage. Le caporal jura qu'il n'était pas dans la cabine la première fois qu'il y était entré, et ajouta que le lieutenant lui avait donné ordre d'aller à terre pour prendre des informations sur ce qu'il était devenu. Smallbones vit qu'il serait dans une si faible minorité, qu'il ne voulut rien dire. C'était une hérésie de croire que Snarley Yow n'était pas un des habitants des régions inférieures; et quant à faire de nouvelles tentatives contre sa vie, ce serait une folie complète.

Mais cette dernière tentative de Smallbones contre les jours de Snarley Yow, — car le lieutenant était convaincu qu'il avait cherché à le tuer, quoiqu'il n'y eût pas réussi,—l'enflamma d'une nouvelle haine contre Smallbones, et il résolut de la satisfaire de manière ou d'autre. Il n'avait pas le moindre soupçon contre le caporal. Van Spitter jouait son double rôle à merveille, et il était ancré plus fermement que jamais dans les bonnes grâces de Vanslyperken.

Après une couple de jours, pendant lesquels le lieutenant resta à bord, il résolut de sonder le caporal pour voir s'il voudrait lui-même attenter à la vie de Smallbones, car son désir de le faire périr avait pris une telle force, que, malgré son amour pour l'or, il aurait volontiers fait un sacrifice pour se défaire de lui. En causant avec lui il jeta en avant quelques propositions indirectes; mais le

rusé caporal voulait qu'il s'expliquât en termes bien clairs; il feignit de ne pas comprendre les phrases équivoques du lieutenant, et celui-ci offrit enfin une récompense de dix guinées pour le débarrasser de Smallbones.

— Sur mon âme, monsieur, si cela se pouvait, je le ferais avec plaisir, et sans prendre votre argent; mais cela est impossible.

— Impossible!

— Oui, monsieur, impossible. Je ne vous ai pas tout dit; — non, mille diables! je ne vous ai pas tout dit. Ici le caporal appuya une main sur son front, et garda le silence, à la grande surprise du lieutenant. Le fait était qu'il réfléchissait à ce qu'il lui dirait. Enfin une pensée brillante lui frappa l'esprit. Il lui conta que, tandis qu'il était dans la petite barque sur la Zuiderzée, le spectre de Smallbones lui avait apparu; il lui peignit avec la plus grande force l'horreur dont il avait été saisi en voyant cette apparition, et ajouta que le fantôme lui avait dit que *nul homme ne lui pouvait ôter la vie*. — Sur mon Dieu, continua-t-il, jamais je n'ai été si effrayé de ma vie. Je le vois encore à présent aussi clairement que je vous vois, monsieur. Vingt mille diables! sa voix était comme le tonnerre, et ses yeux lançaient des éclairs. Je tombai sans connaissance. — Non, je ne l'oublierai jamais.

Van Spitter joua si bien son rôle que le lieutenant fut épouvanté. Il lui semblait que la chandelle

ne rendait plus qu'une clarté sombre, et il n'osait faire un mouvement pour la moucher. Il croyait implicitement tout ce qu'il venait d'entendre, car quel intérêt pouvait avoir le caporal à le tromper? N'était-il pas son ami fidèle, son unique ami? — Caporal, lui dit-il, vous prendriez peut-être volontiers un verre de scheedam? Ouvrez le buffet, vous y en trouverez une bouteille.

C'était une attention extraordinaire; mais la vérité est que le lieutenant sentait qu'il avait luimême grand besoin de ce cordial. Van Spitter ouvrit le buffet, y prit la grande bouteille de grès dont il a déjà été question, et un verre, le remplit, et, après avoir fait le salut militaire, le vida tout d'un trait.

— Versez-m'en aussi un verre, caporal, dit Vanslyperken. Le caporal obéit. Le lieutenant prit ensuite la bouteille, et après avoir bu deux autres verres de scheedam coup sur coup, il la passa au caporal, qui en fit autant.

Vanslyperken sentit son courage se ranimer. — Répétez-moi ce que vous a dit le fantôme, dit-il au caporal.

— Que *nul homme ne pouvait lui ôter la vie*, monsieur. J'en ferais serment sur la Bible.

— Damnation! — Mais un moment, —*nul homme!* — Peut-être cela serait-il possible à une femme.

— Oh! c'est tout autre chose, monsieur.

Il but un autre verre de scheedam, et poussa la

bouteille au caporal, qui se servit sans cérémonie. Il était alors aux trois quarts ivre, car il n'était pas habitué à boire une si grande quantité de liqueur spiritueuse.

— Il ne m'échappera pas si je puis l'empêcher! et il but encore pour s'affermir dans cette bonne résolution. Pour cette fois, le caporal prit la bouteille sans attendre que Vanslyperken la lui passât.

— Si j'étais ami de cette infernale coquine, — de cette Moggy Salisbury! s'écria le lieutenant en se versant encore un verre de scheedam, dont il répandait une bonne partie sur la table. Il le but, appuya ses deux coudes sur la table, et pencha la tête sur ses mains.

Le caporal but une couple de verres en attendant que Vanslyperken eût fini les réflexions dont il le croyait occupé; mais, au bout de quelques minutes, il vit la tête du lieutenant tomber sur la table. Le scheedam avait produit son effet, Vanslyperken dormait profondément. Van Spitter le prit dans ses bras et l'étendit sur son lit. Prenant alors possession de la chaise du lieutenant, car il était las d'être resté debout si longtemps, il s'occupa à finir la bouteille. Nous avons dit qu'elle était grande, et nous devons ajouter qu'elle était pleine quand il l'avait prise dans le buffet; cette opération exigea donc quelque temps, et lorsqu'elle fut terminée, le caporal s'endormit à son tour. La chandelle finit aussi, et une obscurité complète régna dans la cabine.

Vers trois heures du matin, Vanslyperken s'éveilla. Son ivresse était à peu près dissipée, mais il avait l'esprit agité par des rêves effrayants qu'il avait faits, et qui avaient tous rapport à Smallbones, et à son apparition surnaturelle au caporal. En s'éveillant, il entendit dans sa cabine un bruit extraordinaire, un bruit semblable à celui d'un tonnerre éloigné, un bruit qui lui parut ne pas appartenir à ce monde. Son imagination échauffée crut reconnaître des mots parmi ce bruit, et il finit par se persuader qu'il entendait distinctement : *Nul homme! — nul homme!* Il cria, appela, et ne reçut d'autre réponse que *nul homme!*

Le bruit qu'il entendait cessa tout à coup; mais ce fut pour faire place à un autre. Tout ce qui se trouvait dans sa cabine fut renversé avec fracas, Snarley Yow se mit à aboyer, et la porte se ferma avec violence. — Que Dieu me pardonne! s'écria Vanslyperken en enfonçant sa tête sous ses couvertures. — Notre père, qui êtes dans les cieux... Que vais-je devenir?

Le caporal arriva avec une lumière, et lui demanda s'il n'avait pas appelé. Il le trouva mouillé de sueur, et tremblant de tous ses membres. Vanslyperken lui dit qu'il avait aussi vu une apparition, et qu'il avait entendu prononcer plusieurs fois les mêmes mots que le caporal lui avait rapportés.

— C'est un rêve que vous avez fait, monsieur, dit Van Spitter.

— Non, — c'est une réalité. — Restez dans la cabine, mon cher caporal.

— Oui, monsieur, oui.

Le caporal ferma les rideaux du lit, et s'assit sur une caisse. Quand il vit que Vanslyperken s'était rendormi, il releva tout ce qui avait été renversé, et remit l'ordre dans la cabine. Il attendit le jour avec patience; et, quand il parut, voyant que le lieutenant dormait encore, il s'en alla en emportant les fragments de la bouteille et des verres que la chute de la table avait cassés.

La crainte est fille du crime. Le bruit dont le lieutenant avait été épouvanté en s'éveillant n'était autre chose que le ronflement sonore du caporal. Les cris qu'il avait poussés avaient éveillé en sursaut Van Spitter. Celui-ci, en se levant précipitamment dans l'obscurité, avait renversé la table et la chaise, et ayant entendu la bouteille et les verres se briser, il ne voulut pas que Vanslyperken sût qu'il était la cause de cet accident, car il savait qu'un verre cassé était un crime à ses yeux. Il sortit donc à la hâte de la cabine, dont la porte s'était fermée avec un bruit que le silence de la nuit avait doublé.

Lorsque Vanslyperken s'éveilla, il sonna. Smallbones arriva, et voyant que tout était rangé dans sa cabine comme à l'ordinaire, le lieutenant n'en fut que plus convaincu qu'il avait eu pendant la nuit une vision surnaturelle. Smallbones lui inspirait

une sorte de terreur, et il le traita avec moins de dureté que de coutume. Il ne persistait pas moins dans ses projets meurtriers, mais il avait résolu de ne pas les exécuter lui-même.

XXXIII.

Nous changerons maintenant la scène pour quelques instants, et nous introduirons nos lecteurs dans une compagnie assemblée dans la meilleure auberge qui se trouvât à cette époque dans la ville de Cherbourg. La salle dans laquelle elle était réunie était grande, mais le plafond en était bas ; les fenêtres en étaient petites et étroites, et elles ne donnaient presque qu'un demi-jour, attendu le voisinage des maisons situées de l'autre côté de la rue. Les croisées étaient garnies de vitraux joints par du plomb, et le centre de chacun de ces petits carreaux était couvert d'une peinture grossière. Une table

étroite s'étendait presque d'un bout de l'appartement à l'autre, et, à chaque extrémité, était une grande cheminée dans laquelle brillait un bon feu de bois. Des bancs bien rembourrés étaient rangés des deux côtés de la table et le long des murs, qui étaient peints en ocre jaune, et qui n'avaient aucun autre ornement.

La compagnie était composée d'une trentaine de personnes, dont une demi-douzaine portaient l'habit ecclésiastique du temps; les autres avaient le costume des cavaliers, qui ne différait guère de celui qui était à la mode en Angleterre, sous le règne des deux Charles, si ce n'est qu'on avait renoncé au manteau pour y substituer la roquelaure. La plupart de ces derniers étaient des jeunes gens ; mais les membres du clergé étaient d'un âge beaucoup plus avancé. Quiconque aurait eu des communications avec l'équipage du lougre contrebandier aurait aisément reconnu plusieurs personnes qui en faisaient partie parmi les jeunes gens bien vêtus, bien élevés, et évidemment de naissance distinguée, qui se trouvaient dans cette salle. Parmi eux, on remarquait sir Robert Barclay, qui était debout près du feu, causant avec deux ecclésiastiques.

— Messieurs, leur dit-il, le digne père Lovel vient d'arriver de Saint-Germain, et comme la communication la plus rapide est indispensable en ce moment, il est autorisé à ouvrir ici, en notre présence, les dépêches que nous apportons, et les amis

de Sa Majeste, réunis en cet endroit, ont carte blanche pour agir comme ils le jugeront convenable.

Le fait était que, depuis quelque temps, le roi Jacques s'était entièrement livré aux exercices de la religion, et que toute communication avec lui souffrait de tels délais, qu'il avait été jugé à propos de ne plus le consulter sur les mesures à prendre. Plusieurs de ses partisans les plus actifs avaient fixé momentanément leur résidence à Cherbourg, et ils n'étaient obligés que de rendre compte à la cour de Saint-Germain des mesures qu'ils avaient cru devoir prendre; arrangement par suite duquel on gagnait au moins une semaine. Parmi les membres de cette assemblée, il se trouvait plusieurs noms bien connus : parmi les ecclésiastiques, Lovel, Collier, Snatt et Cooke; Nusgrave, Friend, Perkins, Herbert, Cunningham, Leslie, etc., parmi les cavaliers.

Quand sir Robert Barclay s'approcha de la table, chacun y prit séance, et le silence s'établit.

— Messieurs, dit sir Robert en mettant sur la table les dépêches que Lovel avait déjà ouvertes, je dois vous informer que nos affaires prennent une apparence très-prospère. Soutenus comme nous le sommes par plusieurs membres du gouvernement anglais, appuyés par un plus grand nombre encore de membres de la chambre des communes, et notre cause comptant ici tant de partisans, nous pouvons raisonnablement nous livrer à l'espoir du succès. Pendant les trois premiers mois de cette année, nous

avons fait bien des choses; mais il faut avouer aussi que l'usurpateur et les hérétiques ont pris toutes les mesures qui étaient en leur pouvoir pour nous écraser et nous anéantir. Par cette dépêche que je tiens en main, nous apprenons que la chambre des communes a passé un bill, portant que toute personne née après le 25 mars prochain et étant papiste, sera incapable d'hériter d'aucuns titres et d'aucuns biens dans le royaume d'Angleterre, dans le pays de Galles, et dans la ville de Berwick-sur-le-Tweed.

Les ecclésiastiques levèrent les yeux, et les cavaliers firent retentir la salle d'un cliquetis d'armes en tirant simultanément à demi leur épée du fourreau et en l'y faisant rentrer.

— Et en outre, messieurs, que tout papiste sera incapable d'acheter aucune terre, aucune maison, ou autre immeuble quelconque, soit en son nom, soit sous celui d'un autre, à titre de fidéicommis.

Il faut ici rappeler à nos lecteurs qu'il n'existait à cette époque ni *Times* ni *Morning-Chronicle* contenant les discussions des deux chambres, qu'on pût mettre sur la table avec le déjeuner; — que les communications étaient fort lentes, faute de poste régulière; — et que par conséquent un événement arrivé deux mois auparavant pouvait être une nouvelle.

— Il paraît donc, messieurs, continua sir Robert, que nous n'avons d'autre chance pour re-

gagner ce qui nous appartient, que l'aide de nos sabres.

— Nous nous en servirons! s'écrièrent les cavaliers d'une voix unanime.

— En Écosse, nos partisans augmentent tous les jours. L'usurpateur a sacrifié les intérêts de tant d'Anglais, que des milliers de sabres sortiront du fourreau dès que nous pourrons soutenir notre cause à l'aide des secours que nous promet la cour de Versailles. — Cette autre dépêche nous annonce que le parlement est en état d'hostilité avec l'usurpateur, et que la fermentation des esprits est si grande, qu'on est presque à la veille d'une rébellion. — Une lettre privée de notre ami Ramsay, qui est à Amsterdam, et en position de nous être très-utile, m'apprend aussi que l'usurpateur a déclaré à ses concitoyens, quoiqu'on l'ignore encore en Angleterre, qu'il retournera à La Haye en juillet. — Telles sont, messieurs, les nouvelles dont j'avais à vous faire part relativement à la perspective qui s'offre à nous dans notre pays. J'ai à y ajouter qu'un traité secret, contraire aux intérêts du roi de France, a été convenu à Londres et à La Haye. Nul événement ne pouvait être plus heureux pour nous, car il ne peut qu'augmenter l'indignation déjà bien connue de Sa Majesté Très-Chrétienne contre un homme qui a usurpé le trône de son beau-père. — Je vous ai fait connaître, messieurs, notre situation actuelle et nos espérances futures, et comme nous sommes

réunis pour nous concerter sur les mesures ultérieures à prendre, je serai charmé de vous entendre à mon tour.

Dès que sir Robert se fut assis, le jésuite Lovel se leva. — Je n'ai pas d'opinion à donner, dit-il, sur les matières qui concernent la guerre; elles sont étrangères à ma profession; mais on sait que le courage et les talents ne suffisent pas pour faire la guerre : il faut encore d'autres moyens pour en assurer le succès. J'ai donc beaucoup de plaisir à vous annoncer que j'ai été informé par nos amis d'Angleterre qu'ils ont réuni deux sommes, l'une de 95,000 livres sterling, l'autre de 29,000; qu'elles sont à notre disposition pour le soutien de la bonne cause, et qu'ils travaillent encore à nous en procurer d'autres. Nous avons reçu de Sa Majesté Très-Chrétienne un mandat de 96,000 francs qui a été payé, et de notre saint-père le pape une somme de 500,000 paolis, faisant ensemble environ 13,000 livres sterling. Nous pouvons fonder de grandes espérances sur l'Irlande, et j'ai reçu des promesses de plusieurs autres côtés pour appuyer la cause qui, avec le secours de Dieu, ne tardera pas, j'espère, à triompher.

Il serait trop long de rapporter les autres discours qui furent prononcés dans cette assemblée. On y fit un grand nombre de propositions dont les unes furent rejetées, les autres adoptées. On fit la liste des partisans déclarés du roi Jacques, et de ceux

qu'on pouvait espérer de gagner. Vers la fin de la séance, on établit le compte général des dépenses qui avaient été faites, et le nom de Vanslyperken n'était pas un de ceux qui y figuraient le moins souvent. Quand ce compte eut été approuvé, l'assemblée se sépara.

Nous avons dit que parmi les personnages qui assistaient à cette conférence, il se trouvait quelques individus qui faisaient partie de l'équipage du lougre contrebandier. C'étaient des jeunes gens d'excellentes familles, jacobites prononcés, et qui ne croyaient pas se dégrader en y servant, mêlés à des matelots ordinaires, pour travailler au succès de leur parti. Le lougre était construit pour dix-huit rames, bordé à clins, et excellent voilier, même avec une cargaison complète. Les rames de l'arrière étaient tenues par les amis de sir Robert, et la caisse aux armes était placée dans les écoutes de poupe ; de sorte que ces jeunes gens, pouvant toujours s'armer en un instant, nulle tentative des contrebandiers pour les trahir ou s'insurger contre eux, s'ils en avaient eu le dessein, n'aurait pu réussir. James Salisbury remplissait les fonctions de timonnier en place de Ramsay, mais nul autre changement n'avait eu lieu. Nous avons cru devoir entrer dans ces détails, parce qu'ils se rattachent à notre histoire, et qu'ils prouvent l'activité du parti jacobite. Environ une heure après la conférence, sir Robert et ses amis avaient repris leur costume de marins, et deux

heures avant la fin du jour, ces jeunes gens qui venaient d'assister à une assemblée dont les discussions avaient roulé sur le destin de royaumes et de têtes couronnées, tenaient la rame à bord du lougre, confondus avec les autres matelots, et faisaient avancer ce bâtiment vers la petite crique de l'île de Wight, dont nous avons fait la description.

XXXIV.

Nous avons laissé Ramsay installé dans la maison du syndic Van Krause, ami intime de son hôte, et n'étant pas peu dans les bonnes grâces de la fille du syndic. Un beau jeune homme, aimable et bien élevé, ne pouvait peut-être trouver une occasion plus favorable pour gagner l'affection de cette jeune personne. Wilhelmina avait été élevée dans le luxe, mais isolée du monde. Elle venait précisément d'atteindre l'âge auquel son père avait résolu de la présenter dans la société; mais, douée d'un caractère romanesque, elle se souciait fort peu de cette présentation formelle. Elle n'avait jamais trouvé dans

aucun des jeunes gens les plus distingués d'Amsterdam, qu'elle connaissait de vue pour la plupart, son père les lui ayant montrés dans leurs promenades, cette forme et cet extérieur dont son imagination avait revêtu son amant futur, et qui s'offrirent tout à coup à ses yeux en la personne d'Édouard Ramsay.

Lorsque son père recevait ses amis, ce qui était assez rare, leur conversation lui inspirait plus de dégoût que d'intérêt, car ils ne parlaient que d'argent, de marchandises et de spéculations, et quelquefois de politique, ce qui n'avait pas plus d'attrait pour elle. Quelle différence dans la conversation du jeune Anglais, qui avait été élevé à la cour, et qui avait beaucoup voyagé ! Il était plein d'esprit et de gaieté; tout ce qu'il disait était amusant et nouveau pour elle; et avant qu'elle fût avec lui sur un pied d'intimité, elle lui avait déjà donné son cœur sans le savoir. Les occupations du syndic et l'attention qu'il donnait à son commerce, faisaient que les occasions d'être ensemble se multipliaient, un attrait mutuel les entraînait l'un vers l'autre, et il en résulta qu'avant que dix jours se fussent écoulés, ils étaient inséparables.

Ou le syndic ne vit pas le danger auquel sa fille était exposée, ou, aussi charmé de Ramsay que sa fille, il voulait laisser couler l'eau.

Ramsay avait d'abord cherché à plaire à Wilhelmina, plutôt peut-être pour se distraire que dans un

dessein bien formé. Mais il reconnut bientôt qu'elle avait trop d'attraits pour qu'il pût continuer à agir ainsi, s'il n'avait pas des intentions sérieuses. Après avoir passé une semaine dans cette maison, il interrogea son cœur, et fut convaincu qu'il devait éviter la compagnie de Wilhelmina, ce qui était impossible s'il restait chez son père. Ayant bien pesé ce point, il calcula aussi la possibilité qu'on découvrît qui il était véritablement, et se demanda s'il était convenable qu'il continuât à avoir des attentions pour la fille d'un homme qu'il trompait, et dont les opinions politiques étaient opposées aux siennes. Mais il ne put en venir à aucune détermination. L'intérêt de la cause qu'il soutenait lui défendait de quitter cette maison; y rester sans que son cœur cédât à l'amour paraissait impossible. Tout bien réfléchi, il résolut de laisser les événements suivre leur cours. Cependant, quinze jours se passèrent après le départ du cutter d'Amsterdam, il ne revenait pas, et Ramsay attendait des nouvelles avec impatience.

Un jour, après le déjeuner, mynheer Van Krause était descendu dans ses magasins, et Ramsay et Wilhelmina étaient assis sur un sofa avec l'air d'aisance et d'intimité d'anciennes connaissances.

— Ainsi donc, Wilhelmina, dit Ramsay en lui prenant la main et en jouant avec ses jolis doigts, vous avez réellement bonne opinion de Guillaume de Nassau?

— Ne pensez-vous pas de même, Ramsay ? lui demanda-t-elle avec surprise.

— Quelque charmé que je puisse être qu'il soit assis sur le trône d'Angleterre, je doute qu'on puisse le justifier d'avoir usurpé le trône de son malheureux beau-père. Que penseriez-vous si vous étiez mariée et que votre mari s'emparât de tous les biens de votre père et le réduisît à la mendicité?

— Je n'ai jamais entendu placer sous ce point de vue la conduite du roi Guillaume. Je conviens que son mariage avec la fille du roi Jacques a dû lui inspirer des scrupules ; mais, quand il s'agit du bonheur d'une nation, un homme dans la situation où se trouvait Guillaume ne doit-il pas y faire céder toute autre considération?

— Et comment prouveriez-vous qu'il y allait du bonheur de l'Angleterre ?

— Ne s'agissait-il pas du maintien de la religion protestante? Le roi Jacques n'est-il pas catholique?

— J'en conviens, et par conséquent il ne devait pas régner sur une nation protestante. Mais si vous vous imaginez que le bonheur d'une nation dépend de sa religion, je crois que vous vous trompez. On a fait servir la religion de prétexte pour détruire le bonheur d'une nation, quand on n'a pu en trouver un meilleur. Mais, soyez-en bien sûre, Wilhelmina, les querelles de religion n'agitent pas un peuple quand on le laisse en repos et qu'on ne nuit pas à ses intérêts. Si le roi Jacques ne s'était compromis

à d'autres égards, il aurait pu adorer son créateur sous telle forme de culte qu'il aurait voulu. L'état actuel de l'Angleterre prouve qu'un roi protestant n'était pas tout ce qu'il fallait pour établir la tranquillité dans ce pays; il y a déjà quelques années que Guillaume en tient le sceptre, et pourtant ses nouveaux sujets sont en ce moment presque en état de rébellion.

— Par suite des manœuvres des Jacobites, qui sèment la dissension partout.

— Je conviens qu'ils ne restent pas les bras croisés; mais remarquez les querelles qui règnent entre Guillaume et la chambre des communes, qui représente le peuple anglais; qu'ont de commun avec cela les jacobites et la religion? Croyez-moi, Wilhelmina, quoique dans votre pays, il y ait peu de personnes qui ne se réjouissent d'avoir vu appeler Guillaume au trône d'Angleterre, il s'en trouve beaucoup dans le mien, — et ce sont les plus sages, — qui en sont aussi fâchés.

— Et pourquoi cela, Ramsay?

— Parce que les hommes se gouvernent par l'intérêt. Une alliance avec l'Angleterre est un grand avantage pour la Hollande, surtout sous le rapport du commerce, et voilà pourquoi Guillaume y compte tant de partisans; mais l'intérêt de l'Angleterre est de ne pas se laisser entraîner dans des querelles et des guerres continentales, ce qui est inévitable, à présent qu'elle a un roi qui a des possessions sur le

continent. La postérité reconnaîtra que l'Angleterre aura payé bien cher le plaisir d'avoir un roi protestant.

— En vérité, Ramsay, à vous entendre parler comme vous le faites, on ne vous supposerait pas aussi chaud partisan du gouvernement que je crois que vous l'êtes.

— Ma conduite publique, comme appartenant à un parti, ne m'empêche pas d'avoir mes opinions privées. Je suis et je serai toujours fermement attaché à mon parti; mais, connaissant le monde et les ressorts secrets qui font mouvoir les hommes comme je le fais, vous ne devez pas être surprise que je vous parle si franchement, Wilhelmina. Notre conversation a d'abord roulé, je crois, sur le caractère de Guillaume; eh bien, je vous avouerai que, sous le rapport moral, j'aimerais beaucoup mieux être Jacques détrôné, exilé et catholique, que Guillaume, fils dénaturé, portant la couronne et protestant.

— Vous me direz bientôt que vous aimeriez autant être catholique que protestant!

— Si j'avais été élevé dans une autre foi que celle que je professe, il est très-probable que j'aurais continué à vivre dans la croyance de mes ancêtres. — Dites-moi, Wilhelmina, ne préféreriez-vous pas un catholique honnête et vertueux à un protestant corrompu et méprisable?

— Bien certainement; mais, à mérite égal, je préférerais le protestant.

— Cela est tout naturel, mais vous ne connaissez

encore qu'un côté de la question, et si je vous parle si franchement, c'est pour vous faire profiter de l'expérience que j'ai acquise dans le monde. Je suis fidèle à mon parti, et, comme homme, il faut que j'appartienne à un parti, sans quoi je ne suis plus rien. Mais si j'étais assez libre pour pouvoir prendre une opinion ou y renoncer, sans perdre ma réputation, — comme peut le faire une femme, par exemple, j'ai si peu d'esprit de parti, je trouve le bien et le mal, le juste et l'injuste, si exactement partagé d'un côté et de l'autre, que, pour plaire à une femme que j'aimerais, j'abandonnerais mon opinion pour prendre la sienne, si elle refusait d'embrasser celle que je professe.

— Et vous croyez qu'une femme pourrait agir ainsi? Ce n'est pas faire un grand compliment à mon sexe, Ramsay; c'est dire non-seulement que nous sommes sans poids et sans influence, mais que nous n'avons ni caractère, ni stabilité.

— Point du tout; je veux seulement dire que les femmes en général n'entrent pas dans l'arène de la politique. Elles adoptent les opinions de ceux avec qui elles vivent sans beaucoup les examiner; et si elles en changent ensuite, ce n'est point une honte pour elles. D'ailleurs, il existe un sentiment qui a tant de pouvoir sur les femmes, qu'il triomphe de tous les autres, et en détruit l'influence.

— Et ce sentiment est?...

— L'amour, Wilhelmina. Si une femme a été éle-

vée par ses parents dans certaines opinions politiques, et qu'elle épouse un homme qui en professe d'autres, elle adoptera celles de son mari, si elle l'aime véritablement.

— Je n'en suis pas bien sûre, Ramsay.

— Je suis sûr qu'elle doit le faire. En faisant choix d'un mari, elle le prend pour guide et pour conseiller. En l'épousant, elle fait serment de l'aimer, de l'honorer et de lui obéir. Or, si elle refuse de céder à son jugement dans des sujets qui sont particulièrement de la compétence de l'homme, elle lui donne une pauvre preuve d'affection et de déférence.

— Réellement, Ramsay, vous placez les choses sous un point de vue si nouveau pour moi, que je ne sais comment vous répondre, quoique je ne sois pas convaincue.

Nous avons rapporté cette conversation entre Wilhelmina et Ramsay pour faire voir quelle influence il avait déjà obtenue sur cette jeune personne ingénue, mais intelligente, et de quelle manière il la préparait à l'aveu qu'il avait résolu de lui faire en quelque occasion favorable; car, quoique Ramsay continuât à tromper le père sans beaucoup de scrupule, il n'aurait pas voulu épouser la fille sans lui avoir fait connaître positivement qui il était. Ramsay mettait souvent sur le tapis, comme par hasard, de semblables sujets de conversation, et longtemps avant de lui parler clairement d'amour, il l'avait

préparée à entendre une déclaration; il espérait même qu'elle ne recevrait pas un choc bien sérieux, quand il lui apprendrait qu'il était jacobite et catholique. Le fait est qu'il était devenu tellement épris de la séduisante Wilhelmina qu'il avait résolu de l'épouser, en dépit de tous les obstacles. Si même il avait fallu, pour y réussir, qu'il renonçât à son parti, nous n'oserions dire qu'il n'y eût pas consenti.

Après la conversation dont nous avons rendu compte, ils passèrent dans le salon de musique, et, tandis que Ramsay écoutait avec délices la voix mélodieuse de Wilhelmina, sa jouissance fut interrompue par le vieux Koops, qui vint l'informer que le commandant du cutter l'attendait dans sa chambre. Ramsay se hâta d'aller l'y trouver.

Vanslyperken avait reçu ordre de partir pour Amsterdam quelques jours après l'effroi que lui avait causé le ronflement du caporal. D'après les ordres de Ramsay, il avait ouvert les dépêches du gouvernement et en avait fait des copies. Il lui apportait aussi des lettres que le vieux juif lui avait remises pour lui.

— Vous êtes sûr que ces copies sont exactes? dit Ramsay après les avoir lues.

— Parfaitement sûr.

— Et vous avez eu soin de recacheter les lettres de manière à ce qu'on ne puisse avoir aucun soupçon qu'elles aient été ouvertes?

— Ma vie n'en dépend-elle pas, monsieur Ramsay?

— Sans doute, et de votre obéissance à nos ordres. — Voici votre argent; ne manquez pas de m'avertir quand vous remettrez à la voile.

Vanslyperken mit en poche ses cinquante guinées, et se retira. Mynheer Van Krause le vit sortir de sa maison, et se hâta de monter dans la chambre de son hôte, dans l'espoir d'apprendre de lui quelques nouvelles. Ramsay l'informa d'une partie du contenu des dépêches officielles, et le syndic, le quittant ensuite, laissa à son premier commis le soin de compter et de marquer les balles de marchandises qu'on débarquait en ce moment, et partit pour aller se décharger du poids des secrets qu'il venait d'apprendre.

— Mais comment avez-vous appris ces nouvelles, mynheer Van Krause? lui demanda un de ses amis particuliers, qui était membre du conseil du gouvernement; les dépêches n'ont pas encore été ouvertes; nous attendons mynheer Van Wejen. La dernière fois que nous avons reçu des dépêches, vous en connaissiez aussi le contenu avant nous. Il faut que vous ayez des amis puissants à la cour d'Angleterre, mynheer.

Van Krause fit un signe de tête, sourit avec un air mystérieux, et quitta son ami pour aller épancher son cœur dans le sein de quelque autre. Mais cet ami particulier de mynheer Van Krause était aussi son ennemi secret. Le syndic, depuis quelque temps, avait été informé de choses qu'on sup-

posait ne devoir être connues que des personnes qui jouissaient de toute la confiance du gouvernement. Mynheer Van Krause, malgré la place élevée qu'il occupait, n'était pas de ce nombre, et on ne lui confiait que ce qu'il était impossible de lui cacher, parce qu'on savait qu'on ne pouvait compter sur sa discrétion. Il était donc probable que celui qui l'instruisait si bien avait quelques intentions secrètes et peut-être perfides. Ainsi raisonna le prétendu ami du syndic. Il fit part de ces observations aux autres membres du conseil; et, d'après son avis, il fut décidé qu'on en ferait mention dans les premières dépêches qu'on enverrait en Angleterre. — Mynheer Van Krause ne fut pas le premier que sa langue eût mis dans l'embarras.

Dès que Vanslyperken eut remis ses dépêches à Ramsay, il se rendit chez la veuve Vandersloosh, qui lui fit en apparence le meilleur accueil; elle le laissa prendre sa place ordinaire sur son sofa, lui fit servir de sa meilleure bière, et lui permit même de lui baiser la main. Babette demanda des nouvelles du caporal, le lieutenant la plaisanta; Babette rougit et baissa les yeux; la veuve aida elle-même à la manœuvre, et dit que ce serait un couple bien assorti. Enfin, Vanslyperken retourna à bord, accorda au caporal la permission d'aller à terre, et celui-ci fut bientôt installé à la place que le lieutenant venait de quitter.

Dans quel monde traître et perfide nous vivons!

XXXV.

Oui, nous vivons dans un monde traître et perfide, et nous ne pouvons nous empêcher de faire observer ici que cette histoire est une peinture fidèle de la vie humaine. Smallbones trompe son maître. — La veuve trompe M. Vanslyperken, et Babette en fait autant. — Le caporal trompe son officier supérieur, et il est imité en cela par tout l'équipage de *la Jungfrau*. — Ramsay trompe son hôte et sa maîtresse. — Tous les jacobites en masse trompent le gouvernement et complotent contre lui. — Et quant au lieutenant, il trompe tout le monde, et comme on le verra bientôt, il finira par se tromper

lui-même. Le seul personnage honnête de notre histoire, c'est, — comme c'est souvent l'usage dans le monde, — celui qui est le plus détesté, — Snarley Yow. Il n'y a pas en lui un atome de perfidie ni de trahison, et c'est pourquoi il a le droit de donner son nom à cet ouvrage. Après Snarley Yow, le personnage le plus honnête est Wilhelmina, car toutes les autres femmes sont des trompeuses fieffées, à l'exception de la petite Lilly, qui est encore trop jeune pour tromper. Nos lecteurs voudront donc bien désormais considérer Snarley Yow et Wilhelmina comme le héros et l'héroïne de notre histoire, qui offrira une singularité curieuse, c'est que le dénoûment en aura lieu, non-seulement sans que le héros et l'héroïne soient unis, mais même sans qu'ils se soient jamais vus.

Le sofa sur lequel nous avons laissé le caporal assis près de la veuve était heureusement soutenu par des pieds d'une grande force, sans quoi il n'aurait pu résister au poids de deux amants semblables. Leurs yeux brillaient d'amour et de bière ; leurs côtes se touchaient, car ils remplissaient tout l'espace du sofa sans pouvoir laisser un demi-pouce de séparation entre eux ; leurs mains se tenaient, quand elles ne tenaient pas leurs verres; il ne manquait qu'une chose à leur bonheur, et cette chose tenait, non à un fil, comme on le dit, mais à une corde : — la corde qui devait pendre M. Vanslyperken; car la veuve avait fait serment qu'elle ne se

marierait qu'après l'avoir vu figurer sur le gibet.

— Il n'est pas entré dans la maison en face, les deux dernières fois qu'il est venu ici, dit la veuve. C'est une chose sûre, car Babette et moi nous étions aux aguets. Il s'y passait de quoi le faire pendre.. Il faut qu'il porte ses lettres ailleurs, mais je le découvrirai. Oui, monsieur Vanslyperken, nous verrons qui est le plus adroit, de vous ou de la veuve Vandersloosh.

— Oui, oui ! dit le caporal.

— L'avant-dernière fois il a amené un passager qu'il appelait un messager du roi. Or, je suis sûre que ce n'était pas un messager du roi, à moins que ce n'en fût un du roi Jacques ; car, voyez-vous, caporal Van Spitter, est-il probable que le roi Guillaume ait employé un Anglais, comme vous dites qu'il l'était, pour messager, quand il était possible, pour amour ou pour argent, de trouver un Hollandais? Non, non. Mais le tout est de savoir où il va. La première fois que vous reviendrez, je le ferai guetter, je le ferai suivre jusqu'à l'antre de la trahison. — Oui, monsieur Vanslyperken, oui; nous verrons qui l'emportera, de vous ou de la veuve Vandersloosh.

— Oui, oui ! dit le caporal.

— J'ai réfléchi à tout ce que vous m'avez dit sur les infâmes tentatives qu'il a faites pour tuer ce pauvre Smallbones. Mais il faut qu'il soit aussi bête que scélérat pour avoir cru toutes les balivernes que

vous lui avez contées, et s'être imaginé qu'il y a en lui quelque chose de surnaturel. Smallbones n'est qu'un homme comme un autre, tout décharné qu'il est.

— Oui, oui! dit encore Van Spitter.

— Et maintenant, caporal, je vous dirai autre chose; c'est qu'il faut que vous et tout l'équipage de *la Jungfrau*, vous soyez d'aussi grands sots que le lieutenant pour croire tous les bruits absurdes qu'on fait courir sur son chien. — *Ce* chien n'est qu'un chien.

C'était mettre à une forte épreuve la politesse du caporal. Nier ce que disait la veuve, c'était risquer de lui déplaire; et comme il était ferme dans l'opinion contraire, il ne savait que dire. Cependant, la veuve le regardait en face; elle semblait attendre une réponse, et il dit enfin : — Oui, oui; — *un* chien n'est qu'un chien.

La veuve fut satisfaite, car elle ne vit pas la distinction qu'il faisait.

— Eh bien, caporal, continua-t-elle, comme un homme est un homme, et qu'un chien est un chien, je prouverai à ce coquin de traître qu'une femme est une femme, et je l'aurai en mon pouvoir. Je le traiterai mieux que jamais; je l'amènerai à me confier tous ses secrets; et quand il m'aura dit que nul homme ne peut nuire à Smallbones, je lui dirai qu'une femme le peut; dans tous les cas, je lui ferai une proposition qu'il sera trop content d'accepter;

et alors j'aurai un moyen de plus pour le faire pendre. — Oui, oui, monsieur Vanslyperken, essayez de vous défendre contre l'adresse d'une femme, si vous le pouvez.

— Oui, oui! répéta le caporal.

— Et maintenant je vais vous dire ce que je ferai, caporal. Je le préparerai moi-même; le lieutenant le fera griller pour son déjeuner, mais il le laissera pour Smallbones; Smallbones, au lieu de le manger, le mettra dans sa poche, et le donnera ensuite au chien, non à bord, car on pourrait découvrir qu'il le lui a donné, mais à terre, ici, dans ma cour. Ainsi le lieutenant tuera lui-même son chien en voulant tuer un homme. — Vous m'entendez!

— Oui, j'entends ce que vous dites; mais je ne sais pas ce que vous devez préparer.

— Un hareng saur, à coup sûr.

— Mais comment un hareng saur tuera-t-il un homme ou un chien?

— Comme vous êtes stupide, caporal! — J'y mettrai de l'arsenic.

— C'est ce que vous ne m'aviez pas dit.

— Non. Eh bien! c'est un oubli. — Vous comprenez tout, à présent?

— Oui; mais si Smallbones ne meurt pas, que pensera le patron?

— Ce qu'il pensera! que Smallbones peut manger du poison comme une soupe aux pois, sans se faire de mal. Il croira que ni homme ni femme ne peu-

vent lui nuire ; il aura peur de lui, et il n'osera plus attenter à ses jours.

— Fort bien, dit le caporal, dont l'esprit bouché comprit enfin tout le projet de la veuve.

Ce projet fut exécuté avant que le cutter mît à la voile. La veuve traîtresse reçut Vanslyperken mieux que jamais, lui donna de fausses espérances, dit du mal de Smallbones, reconnut qu'elle avait été injuste envers Snarley Yow, et dit qu'elle serait charmée de revoir ce pauvre chien. Le lieutenant fut ivre de joie, et peu à peu elle tira de lui tous ses secrets, excepté celui de sa trahison, même ce que lui avait dit le caporal de l'apparition de Smallbones sur le Zuyderzée.

— Eh bien ! lieutenant, dit la veuve, si nul homme ne peut lui nuire, ce n'est pas une raison pour qu'une femme ne le puisse pas. Il n'y a rien que je ne fisse par amour pour vous, et je préparerai quelque chose qui vous débarrassera de lui. Elle lui dit alors qu'elle mettrait de l'arsenic dans un hareng saur qu'elle lui donnerait ; qu'il l'emporterait à bord ; qu'il ordonnerait à Smallbones de le faire griller pour son déjeuner ; mais qu'il feindrait d'être indisposé, et qu'il le laisserait emporter par Smallbones, qui ne manquerait pas de s'en régaler.

— Excellent ! dit Vanslyperken, qui sentait que ce projet, non-seulement le déferait de Smallbones, mais placerait la veuve en son pouvoir. Que vous êtes bonne et aimable ! comment pourrai-je jamais

être assez reconnaissant ! Et il empoigna de sa main décharnée les gros doigts de la veuve, pour les couvrir de baisers.

Qui aurait pu croire que ces deux personnages fussent animés d'une haine mortelle l'un contre l'autre? On pourrait s'imaginer que cette scène se passait dans l'atmosphère d'une cour brillante, et non dans une *Lust-Huys* d'Amsterdam. Le soir même, avant son départ, la veuve présenta au lieutenant le fatal hareng, qu'il reçut avec les mêmes marques de respect et de reconnaissance qu'on aurait remarquées jadis dans un preux chevalier à qu la dame de ses pensées aurait présenté un bijou contenant quelque charme.

Le bijou ici était un hareng saur ; — un penny d'arsenic.

Le lendemain matin, Vanslyperken ne manqua pas d'ordonner le hareng pour son déjeuner ; mais il eut grand soin de ne pas y toucher. Smallbones avait été informé du complot par le caporal, et quand il vint pour desservir, il demanda à son maître s'il garderait le hareng pour le lendemain. Le lieutenant lui répondit de l'air le plus gracieux qu'il pouvait le manger s'il en avait envie. Une heure après, Vanslyperken se fit conduire à terre, et pour la première fois depuis longtemps, il prit Snarley Yow avec lui. Il ordonna aussi à Smallbones de l'accompagner pour porter un sac de biscuit à la veuve. C'était elle qui lui avait donné ce conseil,

en lui disant que, par ce moyen, si l'on venait à reconnaître que Smallbones avait été empoisonné, on pourrait supposer qu'il avait pris quelque chose à terre. Smallbones, de même que son maître, s'était bien gardé de manger le hareng, et il l'avait mis dans sa poche pour en faire présent à Snarley Yow. Quand ils furent dans la barque, Vanslyperken crut sentir le hareng, ce qui le convainquit que Smallbones avait mangé celui qui lui avait été destiné, mais pour en être encore plus sûr, il s'écria : — Comme, diable ! vous sentez le hareng !

— Cela vient de ce que j'ai mangé celui que vous avez laissé, monsieur, répondit Smallbones en riant.

— Vous rirez d'une autre manière dans une heure, pensa le lieutenant.

Vanslyperken, le chien et le sac de biscuit reçurent le meilleur accueil.

— L'a-t-il mangé? demanda la veuve.

— Oui, répondit le lieutenant avec un clin d'œil; videz ce sac, et je le renverrai à bord.

— Pas encore, pas encore, dit Frau Vandersloosh; laissez-le se promener une demi-heure, la dose en opérera mieux. — Et ce pauvre chien! que je suis charmée de le revoir ! Mais il doit avoir besoin de manger un peu d'herbe, étant toujours à bord; lâchez-le dans la cour, elle en est pleine.

Le lieutenant docile ouvrit la porte de derrière, et Snarley Yow, qui semblait ne pas avoir oublié le

combat qu'il avait eu à soutenir contre la veuve et Babette, et qui lui avait coûté un œil, ne parut pas fâché de les quitter. Vanslyperken le suivit dans la cour pour voir si la porte qui conduisait dans la rue était fermée, et s'en étant assuré, à ce qu'il crut, il rentra dans la maison, et ferma la porte d'entrée dans la cour.

— Babette, cria la veuve, ayez soin de ne pas ouvrir la porte de derrière, de peur que le chien de M. Vanslyperken ne s'en aille.

Smallbones qui, suivant l'usage, était resté dans le vestibule, près de la porte, attendit encore un instant ; puis, entrant dans la cour, il jeta le hareng à Snarley Yow. Le chien le flaira, et l'emportant dans sa gueule, alla s'étendre au soleil pour le manger à son aise. Smallbones, qui craignait que Vanslyperken ne le surprît sur le fait, s'était retiré dès qu'il avait vu le chien saisir le hareng. Il rentra dans la maison, ferma la porte de la cour, et trouvant Babette dans le vestibule, il lui fit un signe d'intelligence en souriant. Babette monta dans la chambre où était sa maîtresse, et lui apprit par un clin d'œil que l'affaire était faite. La veuve ordonna à Babette de vider le sac et de le rendre à Smallbones pour qu'il pût retourner à bord, ordre qui fut répété par Vanslyperken. Avant de retourner à la barque, Smallbones entr'ouvrit la porte de la cour. Il y vit Snarley Yow, mais pas un vestige de hareng. Il l'a avalé, pensa-t-il en faisant une gri-

mace de satisfaction; et jetant le sac vide sur son épaule, il rejoignit la barque. Dès qu'il fut arrivé à bord, il apprit la nouvelle à tout l'équipage, et chacun en fut enchanté; excepté le vieux Coble, qui secoua la tête en disant que c'était un hareng saur et un penny d'arsenic jetés par-dessus le bord.

Suivant les ordres du lieutenant, la barque revint dans l'après-midi pour le prendre, et il retourna sur son cutter s'attendant à trouver Smallbones fort mal. Il fut surpris que ses rameurs ne lui en parlassent pas, et il leur demanda s'il n'y avait rien de nouveau à bord. Il reçut une réponse négative, et ne jugea pas prudent de leur faire une question plus directe. Quand il fut sur le pont avec Snarley Yow, les yeux de tout l'équipage se fixèrent sur le chien pour voir s'il donnait des signes d'une mort prochaine; mais il était aussi disposé à gronder et à mordre que de coutume, et chacun secoua la tête.

Vanslyperken fit venir Smallbones, et le considéra avec attention. — Vous n'avez pas bonne mine, lui dit-il; êtes-vous malade ?

— J'ai eu ce matin un mouvement de colique d'estomac, monsieur, répondit Smallbones; mais c'était peu de chose, et cela est passé.

M. Vanslyperken attendit toute la journée que Smallbones mourût; l'équipage attendit toute la journée que Snarley Yow mourût; ils ne moururent ni l'un ni l'autre. Vanslyperken en conclut qu'un charme surnaturel protégeait la vie de Smallbones,

et l'équipage fut confirmé dans l'idée que Snarley Yow était un diable.

Ce qui fit que Snarley Yow ne mourut pas, fut tout simplement qu'il n'avait pas mangé le hareng. La porte de la cour donnant sur la rue, et que M. Vanslyperken avait cru voir fermée, était entr'ouverte; à l'instant où Snarley Yow allait commencer son repas, un chien d'une taille du double de la sienne y entra, se jeta sur lui, s'empara de sa proie et n'en fit qu'une bouchée; il fut cruellement puni de ce vol, car on le trouva mort le lendemain matin dans la rue.

La veuve Vandersloosh apprit du lieutenant et du caporal que Smallbones et Snarley Yow continuaient à se bien porter. Elle ne fut pas surprise d'apprendre que Smallbones ne fût pas empoisonné, et elle eut soin de dire comme le lieutenant qu'il était inutile de chercher davantage à lui ôter la vie; mais elle ne put concevoir comment le chien avait pu avaler impunément pour un penny d'arsenic, et elle finit par adopter l'opinion du caporal, qu'il était impossible de faire périr Snarley Yow.

XXXVI.

Vanslyperken, ayant reçu les dépêches des États-généraux, alla chez mynheer Van Krause, reçut les lettres de Ramsay, et mit de nouveau à la voile pour l'Angleterre.

Il n'est pas hors de propos de faire remarquer à nos lecteurs que cette histoire a commencé en janvier 1699, et que tous les événements importants que nous avons rapportés se sont passés entre cette époque et le mois de mai qui est maintenant arrivé. Nous pensons que le mérite particulier de cet ouvrage est l'unité remarquable de temps et de lieu qui s'y trouve ; car nous avons dessein de le termi-

ner longtemps avant qu'une année se soit écoulée, et la scène se passe entre le canal Britannique et le Texel. Lisez les romans de Scott, de Bulwer, de James, de Grattan, et voyez comme ils courent de pays en pays. Comme les Scythes le disaient à Alexandre, leur bras droit s'étend sur l'orient, le gauche sur l'occident, et le monde peut à peine les contenir. Et combien d'années contiennent leurs pages, tandis que neuf mois nous suffiront pour mettre au jour notre enfant? On doit donc convenir que, pour l'unité de temps et de lieu, notre roman historique n'a pas son semblable.

Nous avons dit que mai était arrivé, — non avec ses caprices et sa mauvaise humeur, mais embelli de tous ses sourires. Le temps était chaud et la mer tranquille. Les matelots du cutter étaient en gilets sans manches, et ils avaient quitté leurs bottes de pêcheurs pour prendre des souliers. Pendant toute la traversée, M. Vanslyperken se montra rarement sur le pont. Il était toujours enfermé dans sa cabine, et il en avait couvert la fenêtre d'un morceau de canevas afin que personne ne pût voir de quoi il était occupé. Que pouvait-il y faire? Snarley Yow seul le savait, et Snarley Yow ne pouvait, ou ne voulait pas le dire.

Dès que le cutter eut jeté l'ancre, Vanslyperken alla remettre ses doubles dépêches à l'amiral et au vieux juif; il prit ensuite la grande rue, et entra dans la boutique d'un joaillier. Que pouvait-il y

avoir à faire? Allait-il y acheter un collier ou des boucles d'oreilles pour la veuve Vandersloosh? Non, il était bien loin d'avoir cette intention. Quoi qu'il en soit, M. Vanslyperken y resta assez longtemps, et on le vit en sortir. Mais qui le vit? Moggy, qui l'avait vu entrer, et qui désirait savoir pourquoi. Cependant elle ne dit rien, mais elle remarqua la boutique avec soin avant de s'en aller.

Le lendemain matin, le lieutenant alla encore à terre pour mettre sous la garde de sa mère l'or qu'il avait reçu tant de Ramsay que du juif. Il lui raconta tout ce qui s'était passé, et lui dit que Smallbones avait avalé pour un penny d'arsenic, sans autre inconvénient qu'une légère colique, et qu'il était maintenant bien convaincu que rien ne pouvait lui ôter la vie.

— Rien! s'écria la vieille; quelle bêtise! — S'il avait été entre mes mains, toutes vieilles et toutes tremblantes qu'elles sont, il ne vivrait plus à présent. — Non, non; personne ne m'échappe quand je suis déterminée. — Nous parlerons de cela, Cornélius, mais pas à présent. Allez-vous-en, je suis dans mes humeurs noires, et vous-même vous n'êtes pas en sûreté près de moi.

Vanslyperken connaissait sa mère, et après un tel discours, il n'eut aucune envie de rester plus longtemps chez elle. Il lui fit donc ses adieux et alla reprendre sa barque. Comme il se rendait à son cutter, une autre barque, qui semblait en venir, passa

devant la sienne. Il y reconnut Moggy Salisbury. Elle lui fit un signe de main avec un sourire moqueur.

L'impudente coquine! pensa Vanslyperken; mais il n'osa pas dire un mot. Il retourna la tête et pâlit de rage : il ne se doutait pourtant guère de la nouvelle cause de haine qu'elle venait de lui donner.

Moggy avait passé trois heures à bord du cutter, et elle avait causé et ri avec tout l'équipage, après avoir eu une longue conférence particulière avec le caporal et Smallbones. Nos lecteurs connaissent l'animosité de Moggy contre Vanslyperken, et elle se moqua de l'idée que Snarley Yow fût autre chose qu'un chien hargneux qui avait eu le bonheur d'échapper à toutes les tentatives qui avaient été faites jusqu'alors contre sa vie. Pendant ce temps, le bloc à découper la viande avait été placé sur le gaillard d'avant, et le caporal coupait du bœuf qui était arrivé le matin, pour en faire la distribution à l'équipage. Le chien était près du bloc, à côté de Van Spitter, et ramassait les morceaux de viande qui tombaient.

— J'ai juré de couper la queue de ce maudit chien, dit Smallbones, et si tout le monde veut me garder le secret, en voici une bonne occasion. On lui a déjà crevé un œil; eh bien, s'il n'est pas possible de le tuer tout d'un coup, il faut s'en débarrasser pièce à pièce. —Donnez-moi le couperet, caporal.

— Bravo, Smallbones, bravo ! — N'ayez pas peur, — personne n'en dira mot.

— Non, non, dit Moggy ; de manière ou d'autre, le lieutenant pourrait l'apprendre ; il ferait donner la cale à Smallbones, et il aurait le bon droit pour lui. — C'est moi qui ferai le coup, et je permets à tout le monde de le lui dire quand il sera de retour. Je n'ai pas peur de lui, et il le sait bien ! — Prêtez-moi votre couperet, caporal.

— Oui, oui ! cria tout l'équipage, laissez faire Moggy !

Le caporal tourna le chien de manière à ce que sa queue fût placée sur le bloc, et il lui donna de petits morceaux de viande pour qu'il se tînt dans la même position.

— Êtes-vous prête, Moggy ? demanda Smallbones.

— Poussez le chien un peu plus vers le bloc, caporal ; je ne veux pas lui laisser un pouce de queue, si je le puis.

Moggy leva le couperet, qui tomba sur la queue du chien à un demi-pouce de l'endroit où elle se joignait à son corps. Le tronçon de queue resta sur le bloc, et le chien s'enfuit en hurlant vers le gaillard d'arrière et descendit dans la cabine.

— Eh bien, dit Moggy en jetant le couperet sur le pont, je crois à présent que j'ai bien payé votre lieutenant pour avoir voulu faire battre de verges mon Jemmy, — mon petit canard de mari.

— Il faut croire ce qu'on voit, dit Coble ; mais je

n'aurais jamais pensé qu'il fût possible de couper la queue de ce chien.

— Ce ne peut être un diable à présent, dit Bill Spurey ; il n'y a pas de diable sans queue.

— Non, dit Le Court, qui avait gardé le silence jusqu'alors.

— Moggy, dit Coble, vous ferez peut-être aussi bien de ne pas attendre le retour du patron.

— Et pourquoi? Il me craint plus que je ne le crains. Mais, quoi qu'il en soit, il est temps que je m'en aille.— N'oubliez pas de lui dire que c'est moi qui ai tout fait. — Je le défie.

Moggy fit ses adieux à tout l'équipage, descendit dans sa barque, et en retournant à terre, rencontra celle du lieutenant, comme nous l'avons déjà dit.

— Et que faire à présent? dit le caporal en regardant la queue galeuse qui était encore sur le bloc.

—Que faire? répéta Smallbones ; il faut que vous lui fassiez votre rapport dès qu'il sera arrivé ; que vous ayez l'air aussi courroucé que lui, et que vous envoyiez Moggy à tous les diables.

L'avis était bon ; tout l'équipage l'approuva et le caporal résolut de le suivre.

Cependant le chien, en s'enfuyant dans la cabine, avait laissé derrière lui une trace de sang. Le Court s'en aperçut, et s'écria : — Des fauberts!

On prit des fauberts, et l'on nettoya le pont et l'escalier de l'écoutille jusqu'à la porte de la cabine,

A peine cette opération était-elle finie que Vanslyperken arriva.

— Cette femme, — Moggy Salisbury, — est-elle venue à bord?

— Oui, répondit Le Court.

— N'avais-je pas donné des ordres positifs pour qu'on ne l'y reçût pas?

— Non.

— Eh bien! je défends à présent qu'on l'y reçoive jamais.

— Trop tard, dit Le Court en se retirant vers l'avant.

— Trop tard! — Que veut-il dire? demanda Vanslyperken à Coble.

— Je n'en sais rien, monsieur; elle est venue chercher quelques effets appartenant à son mari, qui étaient restés à bord.

— Que signifie tout cela, caporal? demanda le lieutenant en se tournant vers Van Spitter, qui était à deux pas, le corps droit, le visage allongé, la physionomie lugubre, la main droite touchant son chapeau, et sa main gauche tenant la queue du chien.

— Monsieur, répondit le caporal en conservant son attitude respectueuse, voici la queue.

— La queue! Quelle queue? demanda Vanslyperken en jetant les yeux sur l'objet que tenait le caporal.

— La queue de votre chien, monsieur, que cette chienne de femme, cette Moggy, a coupée.

Vanslyperken resta la bouche ouverte; il en croyait à peine ses yeux, et pourtant il ne pouvait méconnaître la queue galeuse de son chien. La consternation le rendit muet quelques instants; puis, proférant un jurement épouvantable, il descendit précipitamment dans sa cabine.

Que n'éprouva-t-il pas quand il vit Snarley Yow couché dans un coin, écourté, et ayant derrière lui une petite mare de sang!

— Mon chien! mon pauvre chien! s'écria-t-il. Mais son chagrin se changea bientôt en rage, il appela toutes les malédictions du ciel sur la tête de Moggy, et frappa du pied de fureur. Snarley Yow leva la tête vers son maître, et ce regard touchant tira des larmes des yeux du lieutenant. — Mon pauvre chien! répéta-t-il; — d'abord un œil, — ensuite ta queue; — que faudra-t-il encore à tes persécuteurs? — Qu'ils soient maudits! que je le sois moi-même si je ne me venge! — Smallbones a trempé dans ce complot; c'est sur lui que tombera ma vengeance.

Vanslyperken sonna, et le caporal entra, la queue du chien encore à la main.

— Mettez-la sur cette table, caporal, dit Vanslyperken, et dites-moi comment cela est arrivé.

Le caporal lui dit que Moggy était venue pendant qu'il coupait du bœuf pour distribuer les rations, et que, profitant d'un moment où il avait le dos tourné, elle s'était emparée du couperet, et avait

coupé la queue du chien, qui était à côté, ramassant les morceaux qui tombaient.

— Smallbones était-il près du bloc?

— Oui, monsieur.

— Et qui tenait le chien, pendant que cette infernale coquine lui coupait la queue? quelqu'un a dû le tenir.

— Oui sans doute, monsieur ; mais j'avais le dos tourné, et je n'ai pu le voir. — Mais — je m'en doute.

— Et moi j'en suis sûr, — c'était lui; mais je m'en vengerai. — Prenez un faubert, caporal, et essuyez ce sang. — Croyez-vous que le pauvre animal en reviendra?

— Oh! oui, monsieur; il y a bien des chiens à qui on coupe la queue.

— Mais pas de si près. — Que faire pour arrêter le sang?

— Quand je dis à cette chienne de femme qu'elle serait cause que le chien mourrait d'effusion de sang, elle me répondit qu'il était facile de l'arrêter par le moyen d'un poker rouge, et que vous saviez comment on pouvait s'en servir.

— Je voudrais qu'elle eût un poker rouge dans le corps! s'écria Vanslyperken avec un redoublement de rage. — Mais allez chercher un faubert, caporal, et envoyez-moi Smallbones.

Le caporal sortit, et Smallbones arriva.

— Avez-vous besoin de moi, monsieur?



— Oui, monsieur. Le caporal vient de m'apprendre que vous teniez mon chien pendant que cette femme lui coupait la queue.

— Si c'est le caporal qui dit cela, s'écria Smallbones, il fait un mensonge qui est aussi gros que lui, voilà tout. Cet homme a toujours été mon ennemi mortel, et quant au chien, toutes les fois qu'il lui arrive malheur, c'est toujours à moi qu'on s'en prend. Je voudrais bien savoir pourquoi je lui aurais coupé la queue : je ne suis pas encore assez affamé pour la manger.

L'idée de manger la queue de son chien augmenta la fureur de Vanslyperken, et jetant sur Smallbones un regard qui respirait la vengeance, il lui ordonna de sortir de la cabine.

— Jetterai-je cela par-dessus le bord, monsieur? demanda Smallbones prenant la queue du chien qui était sur la table.

— N'y touchez pas, monsieur! s'écria le lieutenant.

Smallbones se retira, le visage rayonnant de joie, mais il avait le dos tourné à M. Vanslyperken.

Le caporal revint avec un faubert et un seau d'eau. Il nettoya le plancher de la cabine, examina la blessure du chien, et dit au lieutenant que l'effusion de sang s'était arrêtée. Vanslyperken le congédia, il n'avait plus besoin de lui, et il désirait être seul. Il resta quelque temps plongé dans une rêverie mélancolique, les yeux fixés sur la queue de son

chien, — cette queue qu'il ne verrait plus remuer pour l'accueillir, quand il reviendrait à bord. Enfin il la mit dans sa poche, monta sur le pont, fit préparer sa barque, et se rendit à terre.

XXXVII.

M. Vanslyperken débarqua à la Pointe, ayant toujours la queue de Snarley Yow dans sa poche. Il marchait à grands pas vers l'endroit nommé Half-way-Houses, où était située la maison dans laquelle sa mère occupait une chambre, car ce n'était que d'elle qu'il pouvait attendre du soulagement dans sa désolation. Que c'était Moggy qui avait porté le coup fatal et cruel, c'était un fait qui n'admettait aucun doute; que Smallbones eût tenu le chien pendant l'opération, ce n'était qu'une conjecture; mais cette conjecture, appuyée sur les insinuations du caporal, et sur la détermination du lieutenant

de trouver Smallbones coupable, prenait toute la force d'une preuve positive. Comme Vanslyperken sentait, non-seulement que sa vengeance ne pouvait atteindre Moggy, mais que, pour des raisons que nos lecteurs connaissent, il n'oserait la faire tomber sur elle, quand même il le pourrait, Smallbones était nécessairement la victime qu'il devait sacrifier à sa fureur, et il satisferait en même temps la haine qu'il lui avait vouée depuis si longtemps. Mais comment se défaire d'un homme qu'il n'avait pu ni noyer, ni tuer d'un coup de feu tiré à la tête, presque à bout portant, ni empoisonner avec de l'arsenic? Il était évident que la vision du caporal n'était pas un rêve, et que nul homme ne pouvait nuire à Smallbones; mais il n'était pas aussi clair que nulle femme ne pût lui ôter la vie; car, quoiqu'une femme eût préparé le poison, c'était des mains d'un homme qu'il l'avait reçu. Vanslyperken n'avait pas oublié que sa mère, dans la dernière entrevue qu'il avait eue avec elle, lui avait dit que si Smallbones eût été entre ses mains, il ne lui aurait pas échappé; et il désirait obtenir l'aide de cette femme respectable pour exécuter ses projets.

— Eh bien, Cornélius, est-ce de l'or que vous m'apportez? lui demanda la vieille femme en le voyant entrer.

— Non, ma mère. — J'apporte pourtant quelque chose, et je viens vous demander votre assistance.

— Et qu'est-ce que vous apportez, si ce n'est pas de l'or?

— Ceci, répondit Vanslyperken en mettant sur la table la queue de Snarley Yow.

— Et qu'est-ce que c'est? demanda sa mère en l'examinant.

— Êtes-vous aveugle, vieille femme? s'écria le lieutenant avec colère ; ne voyez-vous pas que c'est la queue de mon pauvre chien?

— Et osez-vous venir ici, monsieur Cornélius! s'écria la vieille femme avec fureur, et pour m'appeler vieille femme et aveugle, et pour apporter sur ma table la queue galeuse d'un chien? —Tenez, monsieur, voilà ce que j'en fais, ajouta-t-elle en la jetant par la fenêtre qui était ouverte; et à présent vous pouvez prendre le même chemin. — M'entendez-vous, monsieur? Sortez d'ici à l'instant! — Vieille femme! aveugle! je ne suis pas encore morte; non, non!

En dépit de son indignation, Vanslyperken avait couru à la fenêtre pour suivre des yeux le vol de la queue; il la vit tomber sur un tas d'immondices et de feuilles de choux accumulées près du mur de l'autre côté de la rue, et convaincu qu'il retrouverait son trésor quand il sortirait de la maison, il se retourna vers sa mère pour tâcher de l'apaiser.

— Je vous demande pardon, ma chère mère, lui dit-il, sentant que ce n'était pas tant qu'elle serait dans cet accès de mauvaise humeur qu'il en

obtiendrait ce qu'il désirait; j'étais si courroucé, si hors de moi, que je ne savais ce que je disais.

— Vieille femme aveugle! — En vérité!

— Pardon, ma mère, pardon!

— Et tout cela pour la queue d'un chien! — On a bien fait de la lui couper; il y aura d'autant moins de gale sur le corps d'un chien hargneux.

C'était toucher au vif la plaie de Vanslyperken: mais il songea à l'objet qu'il avait en vue, et il retint son indignation.

— J'ai eu tort, ma mère, très-grand tort; mais que puis-je faire de plus que de vous en demander pardon? — Je venais ici pour vous demander votre avis et votre assistance.

— Et quels avis, quelle assistance pouvez-vous attendre d'une vieille femme aveugle? — Quels avis et quelle assistance mérite un fils si impertinent?

Il fallut quelque temps pour calmer la vieille femme, mais Vanslyperken y réussit enfin. Il lui raconta alors tout ce qui s'était passé, lui dit qu'il était déterminé à faire périr Smallbones, et que, comme nul homme ne pouvait lui nuire, il venait lui demander son assistance.

— C'est-à-dire, vous venez me demander de vous débarrasser de lui — de l'envoyer dans l'autre monde, s'il y en a un; — de l'assassiner, en un mot! — Parlez, Cornélius, n'est-ce pas ce que vous désirez?

— Précisément, ma mère ; je connais votre fermeté, votre courage, votre...

— Oui, oui, je comprends tout cela ; mais il y a des choses qu'on fait et que j'ai faites, mais qu'on ne fait que d'après une forte impulsion. — Le meurtre en est une ; mais on ne peut avoir que deux motifs pour commettre un meurtre, — l'or ou la vengeance. On ne se porte point à de pareilles extrémités, uniquement parce qu'un fils poltron vient vous dire : Ma mère, faites cela pour moi, s'il vous plaît ! — Me comprenez-vous, Cornélius ? — J'ai déjà assez de sang sur les mains, — et de bon sang ; — elles n'ont jamais été souillées du vil sang d'un jeune homme élevé par charité, et elles ne le seront jamais sans...

— Sans quoi, ma mère ?

— Sans de bonnes raisons. Ne vous ai-je pas déjà dit qu'il n'y en a que deux qui puissent décider à commettre un meurtre, — l'or et la vengeance ? Je n'ai pas à me venger de votre Smallbones ; il ne m'a offensée ni contrariée en rien. Si vous pensez que la queue d'un chien exige une victime humaine, fort bien, chargez-vous du sacrifice, c'est votre affaire.

— Mais je l'ai essayé, ma mère ; — je l'ai essayé trois fois, — de trois différentes manières, — toujours inutilement ; il faut la main d'une femme.

— Eh bien, Cornélius, trouvez une femme qui veuille s'en charger ; mais il faudra la payer. —

Un meurtre ne se fait que moyennant un bon prix. Vous vous adressez à moi, — à la bonne heure; — mais il me faut de l'or, — beaucoup d'or.

Vanslyperken réfléchit un instant avant de lui répondre. La vieille femme était déjà dépositaire de tout son argent; elle avait un pied dans le tombeau. — Pourquoi lui demandait-elle de l'or, quand il n'en avait pas qui ne fût entre ses mains? C'était un trait de folie. — Vanslyperken avait raison. L'avarice n'est pas autre chose.

— Voulez-vous dire, ma mère, que vous voulez recevoir de l'or de moi?

— Et de qui donc?

— Eh bien, ma mère, tout mon or est entre vos mains; prenez-en autant qu'il vous plaira.

— Il me faut tout ce qui est dans ce coffre, Cornélius.

— Tout, ma mère!

— Oui, tout, et ce n'est pas trop. Quel prix peut être trop cher quand il s'agit de payer le sang? — D'ailleurs, Cornélius, vous retrouverez tout quand je serai morte. — Mais je ne mourrai pas encore; non, non.

— Eh bien, ma mère, prenez tout, puisqu'il le faut. Que l'or que vous avez entre les mains soit à vous ou à moi, je ne vois pas que cela fasse une grande différence.

— Et pourquoi donc ne pas y consentir sur-le-champ? Pourquoi hésiter à donner à votre pauvre

vieille mère ce qui peut être de nouveau à vous, avant la prochaine chute des feuilles? — Vous me demandez quelle différence cela fait; je vais vous le dire. Cet or est sous ma garde, mais il n'est pas *à moi*, il est *à vous*. Il y a un charme dans ces mots *à moi*. Vous ne pouvez vous imaginer combien de fois j'ai désiré que cet or m'appartînt. Alors je le compterais du matin au soir, et j'y veillerais avec plus de soin qu'une mère n'en prend de son premier-né. — Parlez donc, tout cet or est-il *à moi?*

Vanslyperken garda le silence un instant, il sentait aussi la magie de ces mots *à moi;* et quoique cette renonciation à ce qui lui appartenait ne dût être que temporaire, elle lui inspirait une forte répugnance. Cependant la soif de vengeance l'emporta sur l'avarice, et il lui répondit d'un ton solennel: — Tout cet or est à vous, ma mère, pourvu que vous fassiez ce que je désire.

La vieille se livra à un transport de joie si violent, que le tremblement de ses membres en fut redoublé. — Envoyez-le-moi, mon fils, s'écria-t-elle; je ne puis aller le chercher; mais qu'il vienne seulement ici, Cornélius, et son affaire est faite.

Le marché ayant été conclu, la mère et le fils eurent une consultation, et il fut convenu qu'on laisserait vivre Smallbones jusqu'à la veille du jour où le cutter mettrait à la voile, afin qu'on supposât qu'il avait déserté. Cet arrangement fait, Vanslyper-

9.

ken partit à la hâte, car il lui tardait de se remettre en possession du tronçon de queue que sa mère avait jeté par la fenêtre avec tant de mépris.

XXXVIII.

M. Vanslyperken, en entrant dans la rue, marcha droit au tas de feuilles de choux sur lequel il avait vu tomber l'objet de ses désirs ; mais il ne fut pas le premier à y arriver. Une truie s'était déjà mise en possession du local, et elle paraissait fort affairée à fouiller dans les immondices. Quoique Vanslyperken fût venu à terre sans avoir même un bâton à la main, une truie ne l'effrayait pas, et il s'avança hardiment pour la chasser, pensant que cet animal, n'étant pas exactement carnivore, aurait donné la préférence aux feuilles de choux et qu'il retrouverait la queue *in statu quo*. Mais la truie n'aimait pas à

être interrompue; elle avait des inclinations belliqueuses, et peut-être un goût carnivore, car en ce moment elle remuait avec son groin le bout de queue que Vanslyperken venait lui disputer, et tournant la tête vers lui d'un air irascible, elle se mit à grogner d'un ton menaçant. Le lieutenant, qui avait reculé de consternation en voyant la truie occupée du même objet que lui, pensa que l'affaire serait plus sérieuse qu'il ne se l'était imaginé, et ramassant des pierres, il les lui jeta pour la faire fuir. Ce genre d'attaque lui réussit sous un rapport; la truie battit en retraite; mais avec armes et bagage, c'est-à-dire en emportant le tronçon de queue.

Vanslyperken la poursuivit quelques instants sans pouvoir l'atteindre; mais un allié sur lequel il ne comptait pas vint à son aide. Un grand bouledogue, envieux sans doute du bon morceau que portait la truie, tomba sur elle tout à coup. Elle laissa tomber sa proie, le chien s'en empara, et se couchant au soleil à quelques pas, il se mit à examiner son butin.

— Un chien ne mangera pas la queue d'un autre chien, pensa Vanslyperken. Il s'approcha peu à peu du bouledogue. — Ici, mon bon chien! — Oh! le beau chien! dit-il en frappant de la main sur son genou. Mais le bouledogue, insensible à la flatterie, se leva les yeux en feu, montra deux rangées de dents formidables, et tandis que le lieutenant faisait volte-face, il s'élança sur lui, lui arracha un pan de sa redingote et le derrière de son pantalon, et sans pousser

plus loin sa victoire, il alla se coucher sur ce trophée à côté de la queue de Snarley Yow.

Cette querelle entre Vanslyperken, la truie et le chien avait été remarquée par quelques individus demeurant dans cette rue, qui n'était habitée que par la populace. Plusieurs sortirent de leurs maisons pour voir ce dont il s'agissait, et l'un d'eux, le maître du bouledogue, s'avançant vers le lieutenant, qui était à quelques pas, ne sachant trop ce qu'il devait faire, lui dit :—Eh bien, mon homme, quelle querelle avez-vous avec mon chien?

Mon homme! Le nom d'homme semblait un opprobre à Vanslyperken, tandis que nous pensons que c'était lui qui était un opprobre pour le nom d'homme.

—Il m'a pris ce qui m'appartient, répondit Vanslyperken.

— Eh bien, reprenez ce qui vous appartient, dit le maître du chien ramassant le pan de la redingote du lieutenant et le lui jetant.

—Ce n'est pas tout.—Il tient encore sous ses pattes la queue de mon chien.

—La queue de votre chien! — Que voulez-vous dire? Est-ce ce morceau de charogne galeuse que vous voulez dire?

Et le maître du chien, ramassant le tronçon de la queue de Snarley Yow, le montra à la foule qui s'était rassemblée.

—Oui, rendez-le-moi, dit Vanslyperken s'appro-

chant de lui, et tendant le bras pour le recevoir.

—Et qu'en voulez-vous faire? demanda le maître du chien en le regardant avec un air de méfiance.

— Il en veut faire de la soupe, dit un goguenard; il n'a pas le moyen d'acheter une queue de bœuf.

— Qui peut être ce drôle? dit le premier en examinant Vanslyperken, dont le nez pointu, le menton en galoche, les yeux de furet et tout l'extérieur n'avaient assurément rien de prévenant. Personne ne l'avait certainement cru un officier du roi; et malheureusement pour lui, on le prit pour autre chose.

— Que vouliez-vous faire de ceci? lui demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Cela ne vous regarde pas.

—Sur ma foi! s'écria une femme, c'est ce chenapan que je vois entrer si souvent dans la maison où demeure cette vieille sorcière qui ne fait que prononcer des malédictions du matin au soir.

— C'est ce que je pensais, reprit l'homme qui tenait encore en main la queue de Snarley Yow. Or, je vous le demande à tous, quel besoin peut-il avoir de ce bout de queue galeuse, et pourquoi se serait-il exposé à se faire déchirer par un chien pour la ravoir, si ce n'était pour l'employer à quelque maléfice?

— Il n'y a rien de plus sûr, dit un autre.

— C'est un sorcier! cria-t-on dans la foule; — emparons-nous de lui; — lions-lui les pouces; — donnons-lui ce qu'il mérite.

On ne faisait plus alors la chasse aux sorciers comme du temps de Jacques Ier; mais on croyait encore à leur existence; et quand la populace soupçonnait quelqu'un d'en être un, elle lui faisait mauvais parti. Ce fut ce qui arriva à Vanslyperken. On tomba sur lui; il voulut résister; tous ses vêtements furent déchirés dans cette lutte inégale; on s'empara de lui; il fut battu et couvert de boue; et comme, heureusement pour lui, il n'y avait pas d'abreuvoir dans le voisinage, on le traîna sous la pompe de la paroisse, et on lui administra une douche qui dura une demi-heure. La populace, le voyant alors épuisé, crut en avoir fait assez, et se dissipa.

Au bout de quelques minutes, Vanslyperken se releva et se traîna, non sans peine, jusque chez sa mère, mouillé de la tête aux pieds, sans chapeau, et n'ayant d'autres vêtements que sa chemise et des pantalons en lambeaux. En entrant dans sa chambre, il tomba sur une chaise, presque sans connaissance, au grand étonnement de la vieille. Elle avait du gin dans son buffet, et elle lui en fit boire un verre, ce qui le ranima. Au bout d'un quart d'heure, il fut en état de lui raconter son aventure, mais il n'en obtint ni compassion ni consolation. — Ils vous ont traité comme vous le méritiez, fou que vous êtes ! s'écria-t-elle; je suppose que vous serez cause qu'ils voudront m'en faire autant. — Mais ils ne me mettront pas si aisément sous la pompe. — Je ne suis

pas lâche comme vous, et j'ai un couteau bien affilé.

Vanslyperken avait du linge et des habits chez sa mère. Il fit une nouvelle toilette, et retourna ensuite à son bord, fort mortifié des événements de cette journée. Cependant, les arrangements qu'il avait pris avec sa mère étaient un baume pour ses blessures, et il regardait Smallbones comme déjà mort. Dès qu'il fut de retour sur son cutter, il se hâta de descendre dans sa cabine pour s'assurer de l'état de Snarley Yow, qu'il trouva aussi bien qu'on pouvait l'espérer, et léchant de temps en temps le demi-pouce de queue qui lui restait.

— Mon pauvre chien ! s'écria-t-il, combien tu as souffert, et combien j'ai eu à souffrir pour toi ! Cependant, le souvenir de ses infortunes ne fit qu'augmenter son affection pour l'animal qui en était la cause. Pourquoi cela ? Tout ce que nous pouvons répondre à cette question, c'est qu'il en a toujours été et qu'il en sera toujours de même. — Cela est dans la nature humaine.

XXXIX.

Nous avons dit, dans un des chapitres précédents, que Moggy Salisbury avait vu Vanslyperken entrer dans la boutique d'un joaillier, y rester quelque temps et en sortir. Elle était curieuse de savoir quel motif avait pu le conduire dans une boutique qui n'était pas du genre de celles qu'il fréquentait.

Le lendemain, elle y entra sous prétexte de voir quelques boucles d'oreilles, et elle essaya d'entrer en conversation avec le joaillier. Mais celui-ci, jugeant, d'après la mise de Moggy, qu'elle n'achèterait rien, ne lui fit que des réponses très-laconiques. Déjouée dans ses projets, elle résolut d'atten-

dre que Nancy vînt à Portsmouth, car Nancy pouvait prendre le ton et le costume d'une belle dame, et il était probable qu'elle aurait plus de succès. Mais quoique Moggy n'eût pu pénétrer ce mystère, ce n'est pas une raison pour que le lecteur n'en soit pas informé.

En montrant à Vanslyperken la manière d'ouvrir les dépêches du gouvernement, et de les recacheter avec les cachets qu'il lui avait remis, Ramsay n'avait pas songé qu'il lui indiquait aussi les moyens d'ouvrir les siennes et de découvrir ses secrets aussi bien que ceux du gouvernement. Vanslyperken, qui détestait Ramsay à cause de sa conduite méprisante et impérieuse, et qui l'aurait vu bien volontiers figurer sur un gibet ainsi que tout son parti, pensa qu'il ferait bien d'avoir deux cordes à son arc, et calcula que s'il pouvait ouvrir ses missives, et connaître les secrets des conspirateurs, cette connaissance pourrait lui être utile, et peut-être sauver son cou du nœud coulant. Il avait donc, pendant ses deux dernières traversées, pris avec le plus grand soin des impressions en cire molle des sceaux apposés tant aux lettres écrites par Ramsay qu'à celles qui lui étaient adressées. C'était pour ordonner des cachets exactement semblables qu'il était entré chez un joaillier. Celui-ci ne vit dans cette demande peu ordinaire qu'une occasion de se faire bien payer; et, sans faire aucune question, il demanda un très-haut prix pour ce travail. Le lieutenant, qui savait

qu'à quelque prix que ce fût ce serait un bon marché pour lui, ne marchanda point, et la semaine suivante les cachets lui furent remis.

La blessure de la queue du chien — ou du moins du peu qui en restait — était alors presque guérie.

Neuf jours après son arrivée à Portsmouth, Vanslyperken fut mandé chez l'amiral, et reçut ordre de se tenir prêt à mettre à la voile le lendemain au point du jour. Il alla de suite chez le juif pour l'en avertir, et se rendit de là chez sa mère pour la prévenir que Smallbones serait chez elle un peu avant la nuit.

Vanslyperken avait tout arrangé dans sa tête. Il conduirait Smallbones chez sa mère, et l'y laisserait sous quelque prétexte. Pendant qu'elle commettrait le meurtre, il irait prendre les lettres du juif, retournerait ensuite à bord, et lèverait l'ancre au premier rayon de l'aurore. Si donc le meurtre était découvert, sa mère seule en serait responsable, et si elle était pendue, il s'en inquiétait fort peu. Il y a beaucoup de vérité dans le proverbe que « la bonne mère fait le bon fils. »

Quand le lieutenant avertit Smallbones qu'il l'emmènerait à terre dans la soirée, celui-ci, qui n'avait pas oublié la dernière promenade qu'il avait faite avec son maître, craignit que Vanslyperken n'eût encore quelque mauvais dessein, et lui dit qu'il espérait que ce n'était pas pour aller dans la campagne.

— Non, non, répondit le lieutenant; c'est pour

porter du biscuit à une pauvre femme qui est dans le besoin. — Je n'ai pas plus envie que vous de rencontrer encore des voleurs, Smallbones.

Cette réponse ne fit qu'augmenter les craintes de Smallbones, et, en sortant de la cabine, il alla consulter le caporal.

Van Spitter pensa aussi que Vanslyperken avait quelque projet sinistre, et il offrit à Smallbones de lui donner un pistolet. Smallbones, qui ne connaissait pas le maniement des armes à feu, préféra une baïonnette. Le caporal lui en ayant donné une, il la cacha entre sa veste et sa chemise, et descendit dans la barque dès qu'il en reçut l'ordre.

La nuit venait de tomber, quand ils entrèrent dans la chambre de la vieille. — Bonne femme, dit Vanslyperken, voici le biscuit que je vous ai promis.

— Vous êtes bien bon, monsieur, et je vous remercie, répondit sa mère. Ce n'est pas tous les jours qu'on trouve à présent des âmes si charitables, et l'hiver a été bien dur pour les pauvres gens. — Mettez le sac par terre, mon bon jeune homme, continua la vieille hypocrite en s'adressant à Smallbones.

— Smallbones, dit Vanslyperken, videz ce sac, et rangez les biscuits dans le buffet de cette bonne femme. J'ai une visite à faire à deux pas d'ici, et je viendrai vous reprendre. Et sans attendre une réponse, il partit.

Smallbones n'avait aucune inquiétude en se trou-



vant seul avec une femme décrépite, et dont les mains tremblaient. Il ne pouvait en rien craindre, et il commença réellement à croire que son maître avait été capable d'un acte de charité.

— Asseyez-vous, mon garçon, et approchez-vous du feu, dit la vieille; car elle avait allumé tout exprès un bon feu. Asseyez-vous, et je verrai si je puis vous trouver quelque chose; je crois avoir un reste de rhum dans mon buffet. Je vous remercie de la peine que vous avez prise de porter ce sac depuis la Pointe jusqu'ici.

Le son de la voix de la vieille avait totalement changé, le ton en avait de la douceur, et faisait voir ce qu'elle avait pu faire quand elle était jeune et belle. Smallbones n'avait pas le moindre soupçon. Il était assis près du feu, tandis que la vieille ouvrait son buffet, qui était derrière lui, et elle lui apporta une tasse à café presque pleine de rhum.

Smallbones le goûta, le trouva excellent, et se mit à boire par petites gorgées, n'étant pas pressé d'en voir la fin. Pendant ce temps la vieille était retournée au buffet, et en tirant un gros maillet, elle le leva des deux mains, et le fit tomber de toutes ses forces sur la tête de Smallbones. Il tomba comme un bœuf assommé par un boucher, roula deux fois sur lui-même, et resta sans mouvement.

La vieille tenait encore le maillet, prête à frapper un second coup, s'il le fallait, et peut-être même l'aurait-elle fait dans tous les cas, si elle l'eût pu.

Mais Smallbones avait roulé sous le lit, et ses jambes seules passaient en dehors.

— Ma besogne est faite, dit-elle, et tout l'or est *à moi.*

Un petit ruisseau de sang coulait de dessous le lit, et arrivait jusqu'au milieu de la chambre. — Si je pouvais lui donner un second coup, dit-elle, l'affaire serait encore plus sûre. Elle essaya de le tirer de dessous le lit par les jambes, mais elle ne put y réussir, cet effort était au-dessus de ses forces. — Bon, bon, dit-elle, cela est inutile, il n'en reviendra jamais.

Elle se trompait; Smallbones avait été étourdi, mais non tué. Le maillet avait heureusement glissé, et n'avait fait que lui couper la peau du crâne sur une longueur de trois pouces. A l'instant où elle prononçait ces derniers mots, il recouvrait l'usage de ses sens, mais il ne les entendit que confusément, et comme dans un rêve.

— Oui, oui, répéta la vieille, après une pause de quelques minutes, tout l'or est *à moi.*

Pour cette fois, Smallbones entendit cette phrase distinctement, et il se rappela où il était, et tout ce qui s'était passé. Il allait se lever quand il entendit ouvrir la porte.

— Est-ce fait? demanda Vanslyperken en entrant.

— Fait? — oui, oui, et bien fait. — Ne me parlez jamais d'une vie garantie par un charme. — Mes coups sont sûrs. — Voyez!

Vanslyperken frémit involontairement, en voyant le sang qui coulait sur le plancher.

— C'est vous qui l'avez fait, ma mère, s'écria-t-il ; souvenez-vous que ce n'est pas moi !

— Oui, c'est moi qui l'ai fait, et c'est vous qui m'avez payée pour le faire. — Tout l'or est à moi à présent.

— Mais êtes-vous bien sûre qu'il soit mort ?

— Si j'en suis sûre ? — je n'ai jamais manqué mon coup.

Vanslyperken baissa la tête jusqu'à terre pour regarder sous le lit. Smallbones, qui avait tout entendu, se garda bien de faire le moindre mouvement, car il sentait que sa vie en dépendait, et le lieutenant fut convaincu qu'il n'existait plus.

— A présent, ma mère, dit-il, il faut que je retourne à bord. — Mais qu'allez-vous faire de ce corps ?

— Oui, retournez à bord, lâche que vous êtes, et ne vous inquiétez pas du reste ! Qui vient jamais ici ?

Vanslyperken partit. La vieille ferma sa porte à double tour, et s'assit devant le feu sur la chaise que Smallbones avait occupée. Il se sentait dans un état de faiblesse causée par la perte du sang ; mais il avait toutes ses facultés, le courage ne lui manquait pas, et, sachant qu'il n'avait plus qu'une vieille femme pour antagoniste, il pensa qu'il aurait encore assez de forces pour se défendre contre elle ; il tira

donc la baïonnette qu'il avait cachée sous sa veste, et résolut de s'en servir, si la nécessité l'y forçait.

— Oui, oui, l'or est à moi, disait la vieille pendant ce temps ; je l'ai gagné, — bien gagné. — Encore un meurtre ! — Eh bien ! ce n'en est qu'un de plus, après tout. — Mais voyons, que ferai-je de ce corps ? — Je le brûlerai morceau par morceau.

En prononçant ces mots elle tourna la tête du côté du lit, et elle s'aperçut que les jambes de Smallbones avaient changé de position. — Oh ! oh ! s'écria-t-elle, il n'est pas tout à fait mort ; il faut que je l'achève. Elle se leva pour ramasser le maillet, qui était par terre de l'autre côté de la cheminée, et Smallbones sentit que c'était le moment d'agir. Il sortit de dessous le lit ; mais avant qu'il eût eu le temps de se relever, la vieille arriva le maillet levé, et lui en porta un coup qu'il para du bras gauche, tandis que sa main droite serrait la baïonnette. Avec une promptitude et une force qu'on n'aurait pu lui supposer à son âge, elle se précipita sur lui, roula avec lui sur le plancher, en lui serrant le cou des deux mains, dont les ongles lui pénétraient dans la chair. Smallbones, privé de respiration et prêt d'étouffer, avait les bras libres, et il lui enfonça la baïonnette dans la gorge, la pointe en bas. La vieille se sentit blessée sans lâcher prise, mais, au bout de quelques secondes, la lame de la baïonnette lui entra tout entière dans le corps, ses doigts se relâchèrent, et elle expira à l'instant même. Smallbones

voulut se relever, mais cette lutte avait tellement épuisé le reste de ses forces, qu'il tomba sans connaissance à côté d'elle.

Quand il revint à lui, il vit que la lumière allait s'éteindre et qu'il se trouverait dans les ténèbres. Il se traîna jusqu'au buffet, qu'il ouvrit. Il y trouva d'abord la bouteille de rhum; elle en contenait encore environ un verre : il le but, et ce breuvage le ranima. Il continua ensuite ses recherches, et, apercevant enfin une petite chandelle, il l'alluma, et la substitua à celle qui finissait. Il chercha ensuite de l'eau, se lava le visage et la tête, qu'il entoura de son mouchoir. Il prit une serviette, essuya avec soin toutes les traces de son sang, la brûla, et couvrit le plancher de nouveau sable, qu'il trouva dans un pot de terre. Sa dernière tâche fut plus difficile, dans l'état de faiblesse où il était encore; il releva le corps de la vieille, la mit sur son lit, et la couvrit de ses couvertures après avoir retiré la baïonnette. Pas une goutte de sang ne coula de la blessure; l'hémorrhagie avait été intérieure. Il lui couvrit la figure, mit le chandelier sous la grille de la cheminée pour que la lumière pût brûler sans danger, sortit de la chambre en emportant le maillet teint de sang, ferma la porte à double tour à l'extérieur, glissa la clef par-dessous; et ayant remis la baïonnette sous sa veste, il gagna la rue à la hâte sans rencontrer personne, ni sur l'escalier, ni dans le vestibule.

Toutes ces précautions prouvent qu'il avait autant

de prudence que de courage. Il ne jugeait pas à propos que la scène fatale qui venait de se passer entre cette vieille et lui pût être connue ; satisfait d'avoir sauvé sa vie, il ne se souciait pas d'être impliqué dans un cas de meurtre, et il désirait se concerter avec ses compagnons sur ce qu'il devait faire. Il avait pourtant déjà formé un projet, et c'était, sans en appeler aux autorités, ressource au moins fort douteuse, de retourner à bord et d'effrayer Vanslyperken, en lui faisant croire qu'il avait vu son esprit, ou en le confirmant dans l'idée que sa vie était à l'abri de toute tentative d'assassinat. Mais, avant de prendre sa détermination, il y avait une personne qu'il voulait consulter, Moggy Salisbury, qui lui avait donné son adresse la dernière fois qu'elle avait été sur le cutter. Il se rendit donc chez elle, et il l'y trouva : il pouvait être alors neuf heures du soir.

Moggy fut très-surprise de voir entrer Smallbones dans l'état où il se trouvait. Il lui conta son histoire en peu de mots, et elle commença par aller chercher un chirurgien, à qui elle fit croire qu'il avait reçu cette blessure dans une querelle. Après l'avoir pansée, le chirurgien dit qu'il reviendrait le lendemain. Mais Smallbones lui ayant dit qu'il fallait qu'il rejoignît son navire pendant la nuit, attendu qu'il devait mettre à la voile le lendemain, l'esculape lui donna les instructions nécessaires pour le traitement de sa blessure, lui recommanda le repos et la tran-

quillité, et se retira après avoir reçu le payement de ses soins.

Après son départ, une consultation eut lieu : Smallbones exprima sa résolution d'aller à bord. Il ne craignait pas Vanslyperken, car il serait soutenu par tout l'équipage, et il était sûr de l'effrayer au point de lui faire perdre l'esprit. Moggy fut du même avis, mais elle lui conseilla de ne pas se montrer au lieutenant le lendemain matin, mais d'attendre un jour ou deux, ce qui ajouterait encore à son effroi. Elle lui dit de se coucher sur son lit pour prendre quelques heures de repos ; pendant ce temps, elle se rendrait à bord du cutter, et prendrait tous les arrangements nécessaires avec le caporal et l'équipage.

Quand elle y arriva, Vanslyperken était de retour depuis environ deux heures. Il était dans sa cabine, et sa lumière n'était pas encore éteinte. Le caporal se promenait sur le pont, attendant Smallbones avec impatience et inquiétude, et il fut alarmé en reconnaissant Moggy. Elle lui raconta, ainsi qu'à Le Court et à Coble, tout ce qui s'était passé, et leur fit part du projet qu'avait conçu Smallbones. Ils l'approuvèrent, et dirent qu'il pouvait venir à bord sans aucune crainte, car si le lieutenant entreprenait la moindre chose contre ce pauvre garçon, tout l'équipage se révolterait, et on le jetterait lui-même par-dessus le bord. Tout étant arrangé, Moggy allait descendre sur la barque qui l'avait amenée, quand

Vanslyperken, qui avait cherché à étourdir les remords de sa conscience en buvant du schiedam, monta sur le pont pour se rafraîchir la tête.

— Qui est cette femme? demanda-t-il en y arrivant.

— Cette femme est Moggy Salisbury, répondit Moggy en avançant vers lui, tandis que le caporal se retirait vers l'avant, sans avoir été vu.

— N'ai-je pas donné des ordres positifs pour que cette femme ne fût pas reçue à bord? — Où est M. Le Court?

— Ici, répondit Le Court.

— Pourquoi lui avez-vous permis de monter à bord?

— J'y ai monté sans permission. — J'apporte un message.

— Un message! — Pour qui?

— Pour vous.

— Pour moi! — De la part de qui?

— Je vais vous le dire, répondit Moggy en s'approchant de lui; et lui parlant à l'oreille : — C'est de la part du juif Lazare. — Vous en ferai-je part, ou voulez-vous que je m'adresse à Dick Le Court?

— Chut! — silence! — pas un mot! — Descendez dans ma cabine, ma bonne Moggy, et je vous écouterai.

— Volontiers, monsieur Vanslyperken; mais songez que je suis une honnête femme, une femme vertueuse, et...

— Ne craignez rien, bonne Moggy ; je n'ai jamais insulté personne, — pas même un enfant.

— Je crois que vous ne l'oseriez, répondit-elle en le suivant.

— Il y a là de l'*abracadabra,* dit Coble à Le Court en les voyant descendre ; elle en fait tout ce qu'elle veut.

— Oui.

— Y comprenez-vous quelque chose?

— Non.

Dès qu'ils furent dans la cabine, Moggy vit la bouteille de schiedam sur la table. — Ah! ah! monsieur Vanslyperken, dit-elle, il paraît que vous voulez encore me régaler cette nuit, et boire de nouveau à ma santé ?

— Oui, Moggy, oui sans doute. — Vous savez que nous sommes amis à présent !

— Eh bien, emplissez deux verres, et ensuite je vous dirai quel est mon message.

Tout cela n'était que pour gagner du temps, afin de préparer son message supposé ; et quand ils eurent vidé leurs verres, elle lui dit : — Je suis chargée de vous dire qu'un homme vêtu en matelot se présentera à vous à Amsterdam pour avoir un passage sur votre bord.

— Eh bien?

— Et que vous devez le recevoir sans lui faire aucune question, sinon...

— Sinon, quoi?

— Sinon, vous serez pendu, et voilà tout.

Et à ces mots, Moggy sortit de la cabine.

— Je serai pendu! répéta Vanslyperken. Eh bien, dans tous les cas, je ne le serai pas seul, c'est une consolation. — Au diable la carogne!

Il se versa un verre de schiedam, qui, joint à ceux qu'il avait déjà bus, acheva de lui déranger le cerveau. Il se jeta sur son lit tout habillé, et les derniers mots qu'il prononça furent : — Au surplus, Smallbones est mort! — Oui, il est bien mort pour cette fois.

Moggy fit ses adieux à ses amis, et retourna à terre. Elle trouva Smallbones endormi, et elle ne l'éveilla qu'à trois heures du matin. Elle le conduisit jusqu'à la Pointe, où il prit une barque pour se rendre à bord de *la Jungfrau*. Le caporal avait eu soin de préparer le hamac de Smallbones, et, comme son aventure était déjà connue, il se coucha en arrivant.

Pendant ce temps, Vanslyperken était plongé dans un sommeil qui ressemblait à la stupeur, et ce ne fut pas sans peine que le caporal put l'éveiller au point du jour, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, pour faire lever l'ancre. Il lui fit rapport que Smallbones n'était pas revenu à bord.

— Je suppose que le drôle a déserté, répondit Vanslyperken ; je m'y attendais. Au surplus, ce n'est pas une grande perte; c'était un fainéant, un menteur; il n'était bon à rien. Il se leva, et sa toilette

ne fut pas longue, puisqu'il ne s'était pas déshabillé en se couchant. Il monta sur le pont, et une demi-heure après, le cutter était à la voile.

XL.

Pendant deux jours, le cutter se dirigea vers le Texel avec un vent léger, et M. Vanslyperken resta constamment enfermé dans sa cabine. Son imagination lui retraçait sans cesse la scène qu'il avait vue dans la chambre de sa mère ; — Smallbones étendu mort sous le lit, — son sang formant un ruisseau sur le plancher, — la physionomie infernale de sa mère, et sa main tenant encore le fatal maillet. Mais il avait près de lui un objet qui imposait silence à ses remords en faisant renaître son courroux, et quand il jetait les yeux sur le demi-pouce de queue qui restait à Snarley Yow, il se félicitait d'avoir satisfait sa vengeance.

Une double tâche l'occupa pendant ce voyage, car il avait à transcrire, non-seulement les dépêches du gouvernement pour les États-généraux, mais les lettres que le juif lui avait remises pour Ramsay, et qu'il recacheta très-adroitement avec ces cachets qu'il avait fait faire. Mais dès que la nuit venait, son esprit était agité, et il n'osait se coucher avant de s'être fortifié par quelques verres de schiedam. Il ne faisait que des rêves effrayants; mais sa frayeur devait encore s'accroître.

Le troisième matin, le caporal Van Spitter entra dans la cabine, d'un air effrayé, et lui dit que l'équipage était en mutinerie.

— En mutinerie! Qu'y a-t-il donc?

— On a vu la nuit dernière Smallbones près du beaupré, le crâne brisé, et le visage tout couvert de sang.

— On a vu quoi? Qui l'a vu?

— Rien n'est plus vrai, monsieur ; je l'ai vu moi-même près du couronnement, et il avait la tête fendue depuis ici jusque-là. Tout le monde dit qu'il faut qu'il ait été assassiné.

— Dans tous les cas, ce n'est pas moi qui l'ai assassiné, caporal, dit Vanslyperken, pâle et tremblant.

— C'est ce que Smallbones a dit à Dick Le Court.

— Quoi ! il lui a parlé? s'écria Vanslyperken en s'appuyant sur le bras du caporal.

— Oui, monsieur; il lui a dit que vous ne l'aviez

pas assassiné vous-même, mais que vous l'aviez conduit chez une vieille femme à qui vous aviez donné de l'or pour le tuer, et qui lui a brisé le crâne d'un grand coup de maillet.

Il serait impossible de peindre la consternation dont Vanslyperken fut frappé en entendant ces mots. Il était impossible qu'il n'y eût pas eu une apparition surnaturelle. Ses genoux tremblaient sous lui, et il pouvait à peine se soutenir.

— O mon Dieu, mon Dieu, caporal, je suis un grand pécheur ! s'écria-t-il enfin sans savoir ce qu'il disait. Donnez-moi de l'eau, caporal. Van Spitter lui en versa un verre, et Vanslyperken lui fit signe de se retirer. Quand il fut parti, il essaya de prier, mais il ne put proférer que des blasphèmes.

— C'est un mensonge, s'écria-t-il enfin, un infâme mensonge! On a effrayé le caporal. — Mais non; il faut que Smallbones ait réellement apparu, leur ait véritablement parlé ; sans cela, comment le caporal pourrait-il savoir ce qu'il vient de me dire? Il se versa un verre de schiedam.— Eh bien, ajouta-t-il après l'avoir bu, ce n'est pas moi qui l'ai tué, après tout. Mais il avait beau chercher à pallier son crime, il passa toute la journée dans sa cabine, tourmenté de crainte et d'inquiétude.

Le temps était fort chaud, car on était au commencement de juillet, et dans la soirée il monta sur le pont, et se promena avec agitation sur son gaillard d'arrière. Le soleil s'était couché, mais il faisait

clair de lune. Tout l'équipage était sur le gaillard d'avant, et formait différents groupes qui s'entretenaient à voix basse. Le lieutenant avait souvent les yeux tournés de ce côté, car il n'avait pas oublié le rapport que lui avait fait le caporal, que son équipage était en mutinerie.

Tout à coup, un cri général partit du gaillard d'avant, et tous ceux qui s'y trouvaient coururent de toutes leurs forces vers l'arrière. Vanslyperken crut que l'insurrection se déclarait, et qu'ils venaient pour lui faire un mauvais parti; mais non, les plus agiles passèrent à côté de lui, sans lui parler, sans le regarder, et en poussant des exclamations d'horreur.

— Qu'y a-t-il donc? qu'y a-t-il? demanda Vanslyperken effrayé.

— O Dieu, ayez pitié de nous! s'écria Bill Spurey, passant près de lui sans s'arrêter.

— Que le ciel nous prenne en miséricorde! dit un autre.

— *Mein Gott!* cria Jansen; foir une chose semplaple! Il courait tête baissée, et rencontrant Vanslyperken sur son passage, il le renversa et tomba avec lui.

— Eh bien, eh bien, le meurtre se découvrira! dit Coble en s'arrêtant près du lieutenant qui se relevait.

— Quoi? — que dites-vous? demanda Vanslyperken respirant à peine.

— Voyez, monsieur, regardez, répondit Coble, lui montrant Smallbones debout au bout du gaillard d'avant, la tête nue et couverte de sang ainsi que sa figure, et tenant en main le fatal maillet.

Vanslyperken vit le spectre avancer à pas lents vers le gaillard d'arrière; il voulut s'enfuir, mais ses jambes lui refusèrent leur service, il se jeta à genoux en poussant un cri de désespoir, et tomba ensuite la face contre terre.

Le plan de la pantomime avait été arrangé entre Smallbones, Moggy, Van Spitter et quelques autres, et il fut parfaitement exécuté. Tous les hommes de l'équipage avaient prêté un serment solennel de secret, et il n'y en avait pas un qui ne fût bien décidé à le garder.

Smallbones disparut dès que Vanslyperken fut tombé.

On le laissa quelque temps dans cette situation pour voir s'il dirait quelque chose; mais comme il continuait à garder le silence, on le releva, et l'on vit qu'il avait perdu connaissance. On le mit au lit; il fut agité toute la nuit de violentes convulsions, et ce ne fut que vers le matin qu'il tomba dans un sommeil qu'on n'aurait pu appeler repos. Vers onze heures du matin, il s'éveilla, et vit son *fidèle* caporal debout près de son lit.

—N'ai-je pas été bien mal, caporal? lui demanda Vanslyperken en se soulevant sur un coude.

— Oui, monsieur, oui.

— Il est arrivé quelque chose, je crois; mais je ne m'en souviens pas.

—Le spectre de Smallbones s'est montré une seconde fois, monsieur.

— Cela est donc vrai? s'écria Vanslyperken en retombant sur son oreiller.

Le premier dessein des conspirateurs avait été que Smallbones fît une seconde apparition à minuit dans la cabine du lieutenant; mais l'effet produit par la première avait été assez sérieux pour dispenser d'une autre, et l'on y renonça. Il n'y avait aucune difficulté à ce que Smallbones restât quelque temps caché sur le cutter. Il ne quittait pas le premier pont; Vanslyperken n'y descendait jamais, et s'il y avait été, Smallbones n'aurait eu qu'à se placer près des écubiers, où il fait toujours obscur, pour être sûr de ne pas être aperçu. Ils firent donc ce que le tribunal de l'inquisition faisait autrefois; ils laissèrent celui qu'ils avaient torturé se guérir, pour le soumettre ensuite à de nouvelles tortures.

Ce ne fut que le quatrième jour que *la Jungfrau* entra dans le port d'Amsterdam. Vanslyperken avait toujours gardé le lit jusqu'alors; mais il se leva, malgré son état de faiblesse, pour porter ses dépêches pour le gouvernement; et il se rendit ensuite chez le syndic pour remettre à Ramsay les lettres qu'il avait reçues du juif.

Les espions de la veuve Vandersloosh lui avaient appris l'arrivée du cutter avant qu'il eût jeté l'ancre,

et, comme elle l'avait résolu, elle fit partir Babette pour l'épicier. Babette eut soin de ne pas se laisser apercevoir par M. Vanslyperken, et, enveloppée d'une grande cape, elle le suivit à quelque distance, et le vit entrer d'abord dans la maison de ville, et ensuite chez le syndic Van Krause. Elle attendit qu'il en sortît pour voir s'il n'irait pas encore ailleurs, et enfin elle vit qu'il entrait dans la rue où demeurait la veuve. Alors elle doubla le pas et s'approcha de lui.

—Est-ce vous, mynheer Vanslyperken? ma maîtresse a appris votre arrivée, et elle vous attend depuis une demi-heure.

— J'ai fait toute la hâte possible, Babette, mais j'ai été obligé de porter d'abord mes dépêches.

— Je croyais que vous les portiez toujours à la maison de ville.

— Sans doute, et j'en sors à l'instant.

C'en fut assez pour Babette. Elle vit qu'il voulait garder le secret sur sa visite chez le syndic, et elle était trop circonspecte pour lui dire qu'elle l'avait vu y entrer.

— Vous êtes changé, mynheer! Qu'avez-vous donc? Ma maîtresse sera effrayée de vous voir ainsi.

—J'ai été malade, Babette.

—Il faut réellement que je coure à la maison pour en instruire ma maîtresse, car elle éprouverait un choc trop violent en vous voyant, si elle n'était prévenue.

Babette n'eut pas de peine à devancer Vanslyperken, qui était trop faible pour marcher vite, et elle dit à sa maîtresse où le lieutenant avait été.

— Chez le syndic ! dit la veuve ; chez mynheer Van Krause ! on dit que c'est un des plus chauds partisans du roi, je n'y comprends rien. Mais à qui peut-on se fier par le temps qui court ? — Babette, il faut tâcher de vous informer si le prétendu messager du roi, qu'il a amené il y a quelque temps, loge dans cette maison. Cela doit être, sans quoi, qu'irait y faire Vanslyperken ? Si cela est, il faut qu'il se trame quelque trahison, et je la découvrirai, ou je ne m'appelle pas Vandersloosh.

Le lieutenant arriva, et fut reçu, suivant l'usage, avec une cordialité perfide ; mais il n'y était resté qu'environ une heure, quand Coble, dépêché par Le Court, vint l'avertir qu'une frégate anglaise arrivait avec le pavillon arboré au grand mât, ce qui annonçait que le roi Guillaume était à bord.

Cette nouvelle obligea Vanslyperken à retourner sur son bord à la hâte, car il fallait qu'il fît tirer un salut, et qu'il passât à bord de la frégate, pour rendre ses devoirs à Sa Majesté.

La frégate n'était plus qu'à un mille quand le lieutenant monta sur son cutter. Il fit tous ses préparatifs, et dès que les batteries eurent tiré le salut, *la Jungfrau* en fit autant. M. Vanslyperken, en grand uniforme, fit mettre sa barque en mer, et se fit conduire à bord de la frégate.

Il fut reçu sur le gaillard d'arrière par le capitaine de la frégate, qui le présenta au roi Guillaume. Ce prince avait à ses côtés le duc de Portland, lord Albemarle, et plusieurs autres courtisans, dont quelques-uns ne lui étaient pas tout à fait aussi fidèles que les deux que nous venons de nommer.

Quand Vanslyperken se trouva en présence de Sa Majesté, il fut saisi d'un tremblement presque égal à celui qu'il avait éprouvé quand il avait vu le spectre supposé de Smallbones; car, en fléchissant le genou devant le roi, sa conscience lui dit qu'il était coupable de trahison envers lui. Cette agitation fut attribuée au manque d'habitude de se trouver en présence de son souverain, et au respect dont il était pénétré. Tandis qu'il se retirait, le front couvert d'une sueur froide, Albemarle dit au roi : — Ce digne lieutenant montrerait sans doute plus de courage s'il était en présence des ennemis de Votre Majesté.

— Je l'espère, dit le roi en souriant; je pense comme vous, Keppel.

Mais ni le roi, ni lord Albemarle ne connaissaient Vanslyperken, comme le lecteur en conviendra.

XLI.

M. Vanslyperken reçut ordre de conduire Sa Majesté dans sa barque, lorsque Guillaume se rendit à terre, ce qui eut lieu un quart d'heure après qu'on eut jeté l'ancre, au milieu de nouvelles salves d'artillerie.

Le roi fut reçu sur le rivage par les autorités de la ville, qui n'eurent qu'un instant pour lui rendre leurs devoirs, car il monta sur-le-champ dans sa voiture qui l'attendait pour le conduire à La Haye dans son palais, au grand soulagement de Vanslyperken, qui se trouvait mal à l'aise en présence de Sa Majesté. A la tête du corps municipal, se trou-

vait, en vertu de sa place, le syndic mynheer Van Krause, qui s'attendait à recevoir de son souverain, suivant l'usage, un sourire gracieux et un signe de tête amical; mais, à sa grande mortification, Guillaume lui rendit son salut d'un air grave, sinon sévère, et passa son chemin sans lui donner aucune marque d'attention. Il ne fut pas moins surpris de voir tous les courtisans, qui avaient coutume de causer avec lui, détourner la tête en passant devant lui, pour se dispenser de le saluer. Mynheer Van Krause en pouvait à peine croire le témoignage de ses sens : lui qui avait toujours été si gracieusement accueilli, qui était regardé comme le plus ferme et le plus loyal partisan de Guillaume, se voir dédaigné et méprisé de cette manière sans aucune cause! Au lieu de suivre Sa Majesté jusqu'à sa voiture avec les autres autorités, il s'arrêta comme pétrifié, et quand la voiture partit, pouvant à peine répondre à quelques questions qui lui furent faites, il retourna chez lui, toutes ses idées en confusion. Il monta dans la chambre de Ramsay, qui était occupé à lire les lettres qu'il venait de recevoir.

— Eh bien, mynheer Van Krause, lui dit Ramsay, qui savait qu'il était allé recevoir le roi à son arrivée, le roi a-t-il l'air de se bien porter ?

Mynheer Van Krause se jeta sur une chaise et poussa un profond soupir.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Ramsay, qui, d'après les copies des dépêches que lui avait remises

Vanslyperken, savait qu'on avait conçu des soupçons contre son hôte.

— Traiter ainsi un de ses partisans les plus dévoués ! s'écria le syndic ; et il lui fit le détail de tout ce qui venait de se passer.

— C'est ce qu'il faut attendre des rois, mynheer.

— Mais il faut qu'ils en aient quelque raison.

— Sans doute ; — une bonne ou une mauvaise.

— Il faut qu'on m'ait calomnié près de Sa Majesté.

— Cela est possible ; mais il peut y avoir d'autres causes. Les rois sont méfiants, et un sujet peut devenir trop riche et trop puissant. D'ailleurs, Guillaume a quelques favoris qui ne sont pas riches, et qui ne seraient pas fâchés de profiter de la confiscation de vos biens.

— Mais, mon cher mynheer Ramsay...

— Vous devez songer aussi que les jacobites conspirent sans cesse contre Guillaume ; une conspiration découverte est suivie d'une autre ; et, en pareil cas, il est naturel de se livrer aisément au soupçon.

— Mais Sa Majesté le roi Guillaume sait que je...

— Tout attaché que je suis à mon souverain, mynheer Van Krause, je ne crois pas qu'on doive compter sur le roi Guillaume plus que sur le roi Jacques. Les rois ne sont que des rois. Ils payent les plus grands services par un sourire, et le moindre soupçon par le gibet. Je crois comme vous que quelqu'un doit vous avoir desservi ; mais quand le

soupçon est une fois entré dans le cœur d'un roi, il n'en sort plus. C'est comme si l'on sapait une des digues de votre pays : l'eau s'insinue d'abord peu à peu, et finit par causer une inondation.

— Mais je demanderai une audience et une explication à Sa Majesté.

— Une explication! — Cette demande sera regardée comme une preuve que vous vous sentez coupable. Non, non; comme votre sincère ami, je vous conseille de rester en repos, et de prendre les mesures que le cas exige. La manière dont vous avez été traité en public annonce à quoi vous devez vous préparer. — Pouvez-vous attendre qu'un roi se rétracte publiquement?

— Je n'exige pas de mon souverain une rétractation publique, mynheer Ramsay.

— Mais si, après vous avoir témoigné publiquement son indignation, il vous accorde un sourire en public, c'est se rétracter, et reconnaître qu'il a eu tort.

— Dieu du ciel! En ce cas, je suis perdu. — Le croyez-vous réellement, mynheer Ramsay?

— Je ne dis pas que vous soyez perdu. Vous n'avez perdu jusqu'à présent que les bonnes grâces de votre souverain, et vous pouvez vous en passer.

— M'en passer! Ne suis-je pas syndic de la ville d'Amsterdam, et puis-je espérer de conserver cette place importante, si je n'ai plus les bonnes grâces de Sa Majesté?

— Je ne le crois pas, mais qu'y faire? Vous êtes attaqué dans l'obscurité; vous ne savez pas de quoi l'on vous accuse, et par conséquent vous ne pouvez ni répondre, ni vous disculper.

— Mais quelle accusation peut-on intenter contre moi ?

— Il ne peut y en avoir qu'une seule contre un homme ayant votre fortune, et occupant votre place : — celle de favoriser le parti des mécontents.

— Des mécontents! Moi qui suis et qui ai toujours été si complétement dévoué à la cause du roi.

— Cela ne pourra vous servir. Les mécontents sont toujours ceux qui affectent le plus de dévouement; et un homme soupçonné de mécontentement peut l'être bientôt de haute trahison.

— Mais que faut-il donc que je fasse, mon cher mynheer Ramsay? Donnez-moi votre avis, je vous en prie.

— Il est possible que vous vous soyez trompé dans vos conjectures.

— Non, non. Le roi m'a regardé de mauvais œil et avec humeur, j'en suis sûr. — Je vois encore sa physionomie.

— Il faut peu de chose pour donner de l'humeur à un roi. — Un cor au pied lui faisait peut-être mal, — ou il avait une légère attaque de colique, — ou le voyage l'avait fatigué.

— Non; je l'ai vu sourire très-gracieusement à

plusieurs autres, et notamment à Engelback, mon ami particulier.

Or, c'était cet *ami particulier* qui avait conçu des soupçons contre Van Krause, qui les avait communiqués, et qui les avait fait partager.

— Vraiment? dit Ramsay; eh bien, soyez sûr que c'est cet homme qui vous a desservi.

— Quoi, Engelback, mon ami intime!

— Je suis tenté de le croire. — J'espère que vous ne lui avez rien dit des secrets importants dont je vous ai fait part de temps en temps; car si vous l'avez fait, il suffit qu'on sache que vous en étiez instruit pour que vous deveniez suspect.

— Pour que je devienne suspect! je n'y comprends réellement rien. — Comment la connaissance que je puis avoir de ce qui se passe parmi les amis et les conseillers du roi peut-elle me rendre suspect?

— Parce que le roi a autour de lui certains conseillers dont il se méfie, qu'il ne garde que par politique et par crainte. Quand le secret des délibérations de son conseil est trahi, il doit naturellement les en soupçonner, et il doit également supposer que ceux à qui ils les communiquent sont aussi ses ennemis secrets.

— Mais, d'après cela, mynheer Ramsay, vous devez être vous-même un des ennemis de Sa Majesté.

— Cela ne s'ensuit pas. Je puis obtenir ces secrets d'amis qui me connaissent assez bien pour compter

sur ma discrétion et ma loyauté. Dans le fait, je n'en ai jamais dit un seul mot à qui que ce soit, si ce n'est à vous, parce que je me croyais sûr que le sentiment de votre devoir envers le roi vous empêcherait de les divulguer.—J'espère encore que vous n'en avez pas fait confidence à cet homme?

— Je... non, sans doute... pas absolument... mais... je crains de lui avoir laissé entrevoir que j'en étais instruit.

— En ce cas, la chose est claire, et je ne suis plus surpris que le roi vous ait montré du mécontentement. Engelback, vous voyant instruit de choses que vous deviez ignorer, a cru de son devoir d'en faire un rapport au gouvernement, et voilà ce qui vous a rendu suspect.

— Dieu du ciel! je voudrais que vous ne m'eussiez jamais appris vos secrets, mynheer Ramsay. — Ainsi donc j'ai commis un acte de trahison sans le savoir.

— Du moins vous en avez encouru le soupçon. — C'est grand dommage que vous n'ayez pas gardé le secret, mais c'est un mal qui ne peut se réparer, et il faut que vous preniez de promptes mesures.

— Et que faut-il que je fasse, mon cher ami?

— Vous attendre à ce qui peut arriver de pire, et vous y préparer. — Vous êtes riche, et cette circonstance, bien loin d'être en votre faveur, ne fera qu'accélérer l'explosion, qui aura lieu plus tôt ou plus tard. — Faites passer sur-le-champ toute la

partie disponible de votre fortune dans quelque endroit où elle sera en sûreté ; changez vos marchandises pour de l'or, afin d'être prêt à profiter de la première occasion pour prendre la fuite, s'il est nécessaire. — Faites tout cela avec calme et tranquillité ; agissez comme si rien ne fût arrivé, et remplissez, comme par le passé, vos fonctions de syndic. Ce peut être une fausse alarme, quoique je n'ose m'en flatter. Dans tous les cas, vous serez averti, car on vous ôtera votre place de syndic avant de prendre des mesures plus sévères. Quant à moi, je suis votre hôte, et, quel que puisse être votre sort, je ne puis manquer de le partager aussi. Si l'on vous met en prison, on m'y enverra de même. Vous pouvez donc disposer de moi en toutes choses, et soyez bien sûr que je ne vous abandonnerai pas.

— Mon cher mynheer Ramsay, vous êtes un ami véritable, et je suivrai votre avis. — Et telle est la récompense de ma loyauté ! Le Psalmiste a bien raison de dire : Ne placez pas votre confiance dans les princes. — Mais il n'y a pas de temps à perdre. Il faut que j'écrive à Hambourg et à Francfort par le courrier d'aujourd'hui.

Tandis que mynheer Van Krause est occupé à écrire des lettres, qui étaient d'une grande importance pour la conservation d'une partie considérable de sa fortune, nous informerons nos lecteurs de ce qui s'était passé dans sa maison depuis quelque temps. Comme on peut le supposer, Ramsay avait

gagné le cœur de Wilhelmina ; il lui avait déclaré son amour, et en avait reçu l'aveu d'une affection égale à la sienne ; il avait même acquis tant d'influence sur elle, qu'elle avait consenti à cacher à son père leur attachement mutuel, et il lui en avait donné pour motif qu'il devait attendre certain événement qui ne pouvait tarder, avant de se croire le droit de demander au syndic la main de sa fille.

Le fait est que Ramsay était sérieusement épris de Wilhelmina, et qu'il l'aurait épousée quand même elle n'aurait pas eu six pence. Mais, en même temps, il connaissait trop bien les avantages de la fortune pour ne pas les apprécier, et il n'aurait pas voulu être cause que Wilhelmina fût obligée de vivre dans un état de médiocrité auquel elle n'avait été nullement habituée. La seule difficulté qu'il vît à ce mariage était qu'il avait embrassé la cause politique contraire à celle que soutenait mynheer Van Krause ; car il regardait la différence de religion comme devant être peu de chose dans l'esprit du syndic en comparaison de celle des opinions politiques. Il avait déjà sevré Wilhelmina des sentiments dont l'avaient nourrie à cet égard les conversations de son père et de ses amis, sans l'avoir encore informée qu'il appartenait au parti opposé. Son projet avait été, dès que ses services ne seraient plus nécessaires à Amsterdam, de demander à Van Krause la main de sa fille, en le laissant dans l'erreur sur ses opi-

nions politiques; d'emmener Wilhelmina à la cour de Saint-Germain dès qu'il l'aurait épousée, et de laisser au temps et aux événements le soin d'apprendre la vérité au syndic. Mais l'indiscrétion de celui-ci l'avait rendu suspect au roi Guillaume, et, devenu une fois l'objet des soupçons de ce prince, sa disgrâce et peut-être sa ruine devaient en être le résultat. Ramsay avait appris cette circonstance dans les dernières dépêches dont Vanslyperken lui avait remis copie, et il en calculait les conséquences probables quand mynheer Van Krause était entré dans sa chambre.

Il est très-vrai que Ramsay, dans la conversation qu'il avait eue avec lui, avait parlé en diplomate ; mais tout ce qu'il lui avait dit n'en était pas moins conforme aux véritables intérêts de Van Krause, comme la suite le prouvera. Il faut pourtant rappeler au lecteur que Ramsay n'était pas instruit de la double trahison que commettait Vanslyperken en ouvrant non-seulement les dépêches du gouvernement, mais toutes les lettres adressées à Ramsay ou écrites par lui.

— Pourquoi donc n'êtes-vous pas descendu plus tôt ce matin, mon cher Édouard? lui demanda Wilhelmina, quand il entra dans le salon de musique environ une heure après la conversation que nous venons de rapporter.

Ramsay lui fit le détail de ce qui s'était passé dans la matinée, et il y ajouta des remarques pro-

pres à lui inspirer du ressentiment contre le roi Guillaume, et à lui faire envisager son père comme un homme injustement persécuté. Il lui fit part de l'avis qu'il lui avait donné, et l'invita à employer tous ses moyens de persuasion pour le déterminer à le suivre.

L'indignation de Wilhelmina s'enflamma, et quand elle vit son père, elle ne manqua pas de lui parler de la conduite du roi en termes peu mesurés, et de le presser de quitter un pays où il avait été si indignement traité. Mynheer Van Krause y était tout disposé. Son orgueil avait été cruellement blessé, et l'on peut dire qu'un des plus fermes partisans du roi protestant venait de lui être enlevé par un concours de circonstances aussi singulières qu'inattendues.

Pendant ce temps, le caporal avait été à terre, comme d'usage, et il avait informé la veuve de la dernière tentative faite par Vanslyperken pour faire périr Smallbones, et de la vengeance que l'équipage en avait tirée.

Babette avait aussi joué son rôle. Elle avait découvert que Ramsay logeait chez le syndic, et qu'il était le passager que Vanslyperken avait amené à Amsterdam à bord de son cutter.

La veuve, qui avait alors presque arrangé tous ses plans, redoubla ses fausses démonstrations d'attachement pour Vanslyperken, — anathématisa le défunt supposé, Smallbones, versa des larmes sur le

demi-pouce de queue de Snarley Yow, et demanda au lieutenant quand il se proposait de quitter pour toujours son vilain cutter.

XLII.

La Jungfrau ne resta que deux jours dans le port d'Amsterdam. Le troisième matin, la frégate fit un signal pour que Vanslyperken se préparât à lever l'ancre; il y répondit sur-le-champ, et ayant donné ses ordres à Le Court, il se hâta d'aller chez le syndic pour informer Ramsay de son départ, et lui dire qu'étant obligé de retourner à bord sur-le-champ, il faudrait qu'il lui envoyât ses lettres. Ramsay en vit la nécessité, et y consentit. En arrivant sur son cutter, le lieutenant apprit qu'il lui avait été fait un signal pour se rendre à bord de la frégate. Il mit bien vite son uniforme et s'y fit conduire. Le capi-

taine de la frégate lui remit des dépêches et lui ordonna de mettre à la voile à l'instant même. Vanslyperken, sous les yeux de son officier supérieur, ne pouvait différer d'obéir, et cependant il craignait de partir sans avoir reçu les lettres de Ramsay. Il fit déployer sa grande voile, tira un coup de canon comme signal de départ, regardant toujours avec inquiétude si la barque que Ramsay devait lui envoyer arrivait. Elle ne paraissait pas, et il fut obligé de lever l'ancre. Il attendit encore quelques minutes, et enfin il vit une petite barque venir du rivage; mais au même instant une chaloupe se détacha de la frégate. Heureusement la barque envoyée par Ramsay arriva la première, et Vanslyperken eut le temps de porter les lettres dans sa cabine. Comme il remontait sur le pont, la chaloupe arriva.

— Le capitaine désire savoir, monsieur, pourquoi vous tardez si longtemps à exécuter vos ordres, dit le second lieutenant de la frégate.

— J'attendais seulement cette barque, monsieur, répondit Vanslyperken.

— Et qui vous envoyait cette barque, monsieur?

— Le syndic d'Amsterdam, mynheer Van Krause, dit Vanslyperken ne sachant qu'elle autre réponse faire, et croyant que le nom du syndic suffirait.

— Et qu'avait à vous envoyer le syndic, monsieur, pour occasionner ce délai?

— Une couple de lettres pour l'Angleterre, monsieur.

— Fort bien, monsieur; je vous souhaite un bon voyage.

L'officier descendit dans sa chaloupe, et Vanslyperken mit à la voile.

Le second lieutenant fit rapport à son capitaine de la cause qui avait retardé le départ du cutter; le capitaine, qui savait que le syndic était suspect, en fit rapport aux autorités, et cette circonstance augmenta encore les soupçons contre le malheureux Van Krause.

Mais il faut à présent que nous suivions *la Jungfrau* dans sa course. Smallbones était encore caché à bord; sa blessure était presque guérie, et il avait été convenu qu'il ferait encore une apparition pour effrayer Vanslyperken, quand on serait en mer, et qu'en arrivant à Portsmouth, il déserterait. C'était le seul parti qu'il pût prendre, car Vanslyperken ne pouvait manquer de découvrir que sa mère avait été assassinée, et, s'il en accusait Smallbones, comment celui-ci pourrait-il se défendre ? Mais les événements que nous allons rapporter empêchèrent l'exécution de ce projet.

Le troisième jour après leur départ, Vanslyperken se promenait sur le pont, dans la matinée. Il ne s'y trouvait personne, si ce n'est l'homme qui tenait le gouvernail, car, après avoir eu un vent favorable, ils avaient été surpris par un calme pendant la nuit. Le cutter avait été porté à la dérive derrière l'île de Wight, quand il n'était qu'à trois lieues de la

ville de Sainte-Hélène, et il se trouvait alors en face de cette partie de l'île où était la caverne des contrebandiers. Vanslyperken entendit qu'on parlait sous le pont, et curieux, suivant sa coutume, de savoir de quoi on s'entretenait, il s'arrêta pour écouter. Il entendit répéter plusieurs fois le nom de Smallbones, mais il ne put distinguer une seule phrase. Ce nom l'inquiéta, et, voulant savoir de quoi il s'agissait, il descendit comme pour aller dans sa cabine; mais, au lieu d'y entrer, il s'avança doucement sur le premier pont, et entendit la conversation qui avait lieu entre Coble, Le Court et Spurey.

— Si nous avons une brise, dit le dernier, nous serons demain dans le port, et il sera trop tard. Il faut que Smallbones fasse son apparition cette nuit.

— Oui, dit Le Court.

— Il entrera dans sa cabine à minuit, continua Spurey; c'est l'heure des revenants, vous savez.

— Mais, dit Coble, le caporal...

— Chut! — Il y a quelqu'un ici, s'écria Spurey, qui avait entendu craquer les bottes du lieutenant.

Vanslyperken se retira sans être aperçu et remonta sur le pont. Il y était à peine qu'il vit une tête se montrer par l'écoutille d'avant, comme pour examiner s'il y était.

Le peu de mots qu'il avait entendus convainquirent Vanslyperken que Smallbones n'était pas mort,

et qu'il était à bord. Il s'aperçut qu'il avait été le jouet de son équipage, et sa rage ne connut plus de bornes, mais il ne savait quel parti prendre. Si Smallbones était vivant, comme il le paraissait, il fallait qu'il eût échappé à sa mère, et il avait certainement informé tout l'équipage de quelle manière elle avait attenté à ses jours ; il s'en inquiétait peu, car, pensait-il, ce n'était pas lui qui avait porté le coup. Mais comment Smallbones pouvait-il être revenu à bord, lui qu'il avait vu étendu mort et nageant dans son sang ? Il était tenté d'en revenir à sa première idée, qu'un charme protégeait la vie de Smallbones. Dans tous les cas, c'était un mystère qu'il ne pouvait pénétrer. D'abord, il résolut de le laisser venir dans sa cabine, et de l'attendre avec un pistolet bien chargé. Les mots — mais le caporal, — qui avaient été interrompus, lui semblaient prouver que Van Spitter n'était pas entré dans le complot. Cependant, il était étrange que Smallbones eût pu rester à bord sans que le caporal en fût instruit. Enfin, il résolut de ne parler à personne, de descendre le soir dans sa cabine, d'en bien fermer la porte, et de voir si quelqu'un se présenterait pour l'ouvrir. Il exécuta ce plan. A minuit, il entendit qu'on essayait d'ouvrir sa porte, mais on ne put y réussir, et l'on se retira. Il attendit jusqu'à deux heures pour voir si l'on ferait quelque nouvelle tentative, et alors il ouvrit sa porte et monta doucement sur le pont, méditant sur ce qu'il avait à

faire. S'il avait su où était le hamac de Smallbones, il aurait été voir s'il s'y trouvait; mais, avec un équipage si mal intentionné à son égard, à quoi lui servirait de s'assurer si l'objet de sa haine était réellement à bord ? Plus il réfléchissait, plus il était embarrassé. Mais le diable, qui aide toujours ses favoris, vint à son secours. La petite barque était, suivant l'usage, hissée à la poupe, et les yeux de Vanslyperken y tombèrent par hasard. Il y vit une masse noire étendue sur le banc des rameurs. Il s'approcha et entendit ronfler. Il était clair que c'était un homme de l'équipage qui y était couché, ce qui était contraire aux ordres. Il se pencha par-dessus le couronnement, écarta un grand manteau qui couvrait le dormeur, et reconnut Smallbones. Il tressaillit de joie, car il vit sur-le-champ que l'objet de sa haine était en son pouvoir.

La barque était suspendue par une seule corde à chaque davier. Elle était très-large, proportionnellement à sa longueur, et elle était retenue en place par une seule risse qui la serrait contre la poupe, et qui l'empêchait de tourner sens dessus dessous, ce qui serait arrivé infailliblement sans cela si le moindre poids avait pesé sur l'un des plat-bords. Smallbones était couché près du plat-bord voisin de la poupe du cutter. Il ne s'agissait donc que de détacher la risse; la barque tournerait sur-le-champ, et Smallbones tomberait dans la mer. Vanslyperken examina la vis avec soin, et vit qu'elle pouvait être

détachée en un instant et qu'il était sûr du succès. Cependant il voulut agir avec précaution. Il n'y avait sur le pont qu'un seul homme, celui qui tenait le gouvernail; mais il devait entendre la barque tourner et Smallbones tomber dans l'eau, et appeler du secours. Il s'approcha de lui, et le chargea d'aller dire au caporal de lui préparer un verre de grog, et d'attendre qu'il fût prêt pour le lui apporter, ajoutant qu'il tiendrait le gouvernail jusqu'à ce qu'il fût revenu. L'homme obéit, et dès qu'il fut descendu, Vanslyperken, laissant le cutter se gouverner lui-même, détacha la risse. La barque tourna sur-le-champ comme il l'avait prévu, et Smallbones tomba dans la mer. Le lieutenant se hâta d'aller reprendre le gouvernail, en y retournant, il entendit Smallbones pousser un cri. Mais le cutter l'avait déjà laissé en arrière, en ce cri fut le seul qui se fit entendre.

— Si tu viens encore faire des apparitions, murmura Vanslyperken, je veux être pendu.

Nous prions le lecteur de faire une attention particulière au vœu exprimé par M. Vanslyperken.

Le matelot revint avec le verre de grog, et le lieutenant le but en souhaitant un bon voyage au pauvre Smallbones. Il descendit ensuite dans sa cabine, et se coucha avec plus de satisfaction qu'il ne ne l'avait fait depuis longtemps.

— Nous en voilà enfin débarrassés, mon pauvre chien, dit-il en passant la main sur la tête de Snar-

ley Yow ; c'est un ennemi que tu n'as plus à craindre.

Il dormit fort tranquillement, quoiqu'il vînt de commetre un meurtre, parce qu'il avait pris toutes ses mesures pour qu'on ne pût le découvrir. On finit par s'habituer au crime. Quelques mois auparavant l'idée d'un meurtre le faisait frémir; maintenant il ne craignait plus que d'être découvert.

Nous vous souhaitons une bonne nuit, monsieur Vanslyperken.

XLIII.

Si nous voulions imiter les auteurs de romans historiques, nous abandonnerions Smallbones en ce moment à ce qui doit paraître son destin inévitable, pour le ramener sur la scène par un coup de théâtre à l'instant où le lecteur s'y attendrait le moins. Mais il y a dans cet ouvrage tant de personnages occupés à se tromper les uns les autres, que nous ne voulons pas en augmenter le nombre en cherchant de notre côté à tromper nos lecteurs. Nous suivrons donc la fortune de Smallbones, et nous rapporterons comment il échappa encore à ce danger.

Comme nous l'avons déjà dit, il faisait très-chaud, ce qui n'empêcha pas que Smallbones, en s'éveillant en sursaut, ne trouvât le bain qu'il prenait fort peu agréable. Quoiqu'il fût bon nageur, le manteau dont il était enveloppé, et qui lui avait été prêté par Coble, nuisait à ses mouvements, et il lui fallut quelques instants pour s'en débarrasser. Il était presque suffoqué quand il revint sur l'eau ; il appela du secours ; mais le cutter était déjà à une cinquantaine de toises de lui, et, le ciel étant pur, il reconnut Vanslyperken au gouvernail, et il fut convaincu que c'était à lui qu'il était redevable de la position dans laquelle il se trouvait, et non à un simple accident, comme il se l'était imaginé d'abord.

— Pour cette fois il a réussi, pensa-t-il; mais qu'importe? Je ne puis mourir qu'une fois, cela est certain ; et il ira au diable, cela ne l'est pas moins.

Avec cette assurance consolante, Smallbones, abandonné à ses propres ressources, continua à nager vers la terre, quoiqu'il n'eût guère d'espoir d'y arriver, car il en était à plus d'un demi-mille.

— N'est-ce pas une honte, pensa-t-il, d'attenter quatre fois à la vie d'un pauvre diable ! Ah ! tout est fini, je ne puis plus nager ; autant vaut me laisser tomber à fond, comme le plomb d'une sonde.

Il est facile de prendre une telle résolution, mais il ne l'est pas autant de l'exécuter. Tout en méditant de céder à ce qu'il croyait son destin, l'amour naturel de la vie fit que, presque sans y songer, il

changea de position et se laissa flotter sur le dos, pour donner du repos à ses bras. Tandis qu'il était dans cette posture, sa tête frappa contre quelque chose; il se retourna dans l'eau pour voir ce que c'était, il s'aperçut que c'était un de ces gros morceaux de liége qu'on attache au haut des filets tendus dans les bas fonds pour prendre du poisson, et qui servent à les soutenir sur l'eau. Smallbones n'était pas bien lourd, et cependant ce liége ne lui offrait pas un point d'appui suffisant. Il saisit des deux mains le haut du filet, le tira à lui peu à peu, réunit au liége qui facilitait cette opération les deux morceaux qui en étaient voisins, et il put se soutenir aisément sur la surface de la mer. Il se dit alors qu'il était fort à son aise, car l'eau était chaude et la mer tout à fait calme.

Comme le lecteur peut l'avoir remarqué, Smallbones était un garçon qui avait certainement beaucoup de courage et de bons principes. Si la fortune l'avait fait naître dans les hautes classes de la société, et qu'il eût eu l'avantage de recevoir une bonne éducation, il aurait pu devenir un héros. Dans l'état où il était né il remplissait les devoirs de sa profession, et tout autre que Vanslyperken aurait été satisfait de ses services. Comme il l'avait dit à ses compagnons sur le gaillard d'avant, il craignait Dieu, honorait le roi, et était l'ennemi naturel du diable. Le célèbre chevalier Bayard n'était rien de plus; il avait seulement un champ plus vaste pour déployer

ses talents. Bayard, en conduisant des armées à la victoire, ne montra pas plus de courage que ne le fit Smallbones en combattant Vanslyperken et son chien. On doit donc considérer Smallbones comme un aussi grand héros que le chevalier; car personne ne peut faire que ce qui lui est possible, et il serait déraisonnable d'en attendre davantage.

Tout en se soutenant sur ses trois morceaux de liége, Smallbones calculait les chances qu'il avait de sauver sa vie. — S'ils viennent visiter leurs filets au point du jour, pensa-t-il, je crois que je puis tenir bon jusqu'alors; mais s'ils tardent plus longtemps, je servirai de pâture aux poissons. Il se demanda alors s'il n'était pas nécessaire qu'il pardonnât à M. Vanslyperken; et, après avoir bien discuté le pour et le contre, il décida qu'il était de son devoir de le faire, mais que rien ne pressait encore, et que ce serait la dernière chose à laquelle il penserait. — Quant au chien, il n'était pas obligé de lui pardonner; c'était une chose aussi certaine qu'il l'était qu'il avait eu la queue coupée.

Tandis qu'il s'occupait de ces réflexions, il crut entendre du bruit dans l'éloignement. Il écouta avec attention, et reconnut que c'était un bruit de rames. — Ce sont les pêcheurs, pensa-t-il, et ils vont trouver dans leurs filets un poisson auquel ils ne s'attendent pas. Le bruit approchait, et au bout de quelques minutes il aperçut une longue barque, conduite par un grand nombre de rameurs. — Il

faut que ce soient les contrebandiers, pensa Smallbones.

Cependant la barque avançait rapidement vers la côte, et elle arriva en face de Smallbones à environ vingt-cinq toises de distance.

— Refuseront-ils de ramasser un pauvre diable qui va se noyer? se demanda Smallbones. — Ohé, la barque!

On ne l'entendit pas, et la barque continua à marcher, au taux d'environ huit milles par heure.

— Ohé, la barque! répéta Smallbones en criant de toutes ses forces.

Pour cette fois il fut entendu, et les rames cessèrent de frapper l'eau, quoique la barque continuât à avancer par suite de l'impulsion qu'elle avait reçue.

— Eh bien! cria Smallbones, ne voulez-vous donc pas sauver un pauvre garçon qui se noie?

— C'est la voix de Smallbones, j'en ferais serment! s'écria Jemmy qui tenait le gouvernail à bord du lougre; et il demanda la permission d'en changer la direction.

Sir Robert Barclay hésita; il avait d'autres intérêts à consulter, et il ne voulait pas risquer de les compromettre, même pour sauver la vie d'un homme.

— Vous prenez assez de temps pour y réfléchir, cria encore Smallbones. Avez-vous envie de laisser un chrétien pris comme un hareng dans des filets? Aimeriez-vous cela?

— C'est Smallbones, monsieur, répéta Jemmy;

et je vous garantis que c'est un garçon sûr et fidèle.

Sir Robert n'hésita plus. — Eh bien, mes amis, ramez, et prenez-le à bord.

Au bout de quelques minutes, Smallbones fut hissé sur le pont du lougre, et placé sur les écoutes de poupe en face de sir Robert.

— Il fait plus froid à l'air que dans l'eau, c'est sûr et certain, dit Smallbones en frissonnant.

— Prenez ceci, Smallbones, dit Jemmy en lui donnant un verre de grog.

— Quoi! c'est vous, Jemmy Canard! s'écria Smallbones avec surprise; comment êtes-vous ici?

— Les circonstances m'y ont amené. — Et vous, comment vous y trouvez-vous?

— Par circonstances aussi, Jemmy.

— Silence, dit sir Robert Barclay; et pas un mot de plus ne fut prononcé jusqu'à ce que le lougre fût entré dans la crique.

On se mit à débarquer la cargaison, et Smallbones, qui avait très-froid, y travailla avec ardeur pour se réchauffer. Les femmes vinrent, suivant l'usage, recevoir les marchandises sur le bord de la plate-forme; et une d'elles, qui prenait le fardeau que portait Smallbones, s'écria : — Sur ma foi! c'est Smallbones. Comment êtes-vous venu ici?

— A coup sûr, j'y suis venu par eau, Nancy.

— Eh bien, vous êtes des nôtres à présent. Vous ne pouvez retourner sur vos pas.

— Je n'en ai nulle envie, Nancy. — Mais j'espère

qu'on ne fait ici que ce que de bons chrétiens peuvent faire?

— Nous sommes tous de bons chrétiens.

— Craignez-vous Dieu et honorez-vous le roi?

— Nous craignons Dieu; et quant au roi, nous le servons très-fidèlement.

— C'est bien. — Mais où demeurez-vous?

— Reprenez votre fardeau, et suivez-moi, je vous le montrerai. — Il faut se hâter, car le lougre remettra à la voile avant une heure.

— Pour aller où?

— En France — avec un message pour le roi.

— Le roi est en Hollande, Nancy. Nous l'avons laissé à La Haye quand nous sommes partis.

— Sottise, sottise! Allons, suivez-moi.

Quand sir Robert arriva dans la caverne, il y trouva un ancien ami qui l'attendait avec la plus grande impatience. C'était Graham, qui avait été chargé par les jacobites anglais de porter à la cour de Saint-Germain une nouvelle importante. Le jeune duc de Glocester, fils unique de Guillaume, venait de mourir, et cet événement, rendant incertaine la succession au trône, donnait les plus hautes espérances au parti du roi Jacques, à qui Graham devait faire sentir combien les circonstances étaient favorables pour une invasion pendant que le trouble et la confusion régnaient en Angleterre, et que le roi Guillaume en était absent. Comme Nancy l'avait supposé, sir Robert résolut de mettre à la voile

sur-le-champ pour Cherbourg, et quand la cargaison fut débarquée, il ne laissa à son équipage que quelques instants pour se reposer. Jemmy l'assura qu'on pouvait avoir toute confiance en Smallmones, et que ses services seraient utiles; Nancy en dit autant, et il fut décidé qu'il resterait dans la caverne avec les femmes. Longtemps avant que les vêtements de Smallbones fussent secs, sir Robert avait mis à la voile, et traversait de nouveau le canal britannique.

Or, il est bon de faire remarquer qu'en fait de vêtements, Smallbones n'avait jamais que le strict nécessaire. Quand il était tombé dans la mer, il n'avait sur lui qu'un vieux pantalon de toile bleue, et une chemise de toile à carreaux, qu'il avait portée si longtemps qu'on n'aurait pu en dire la couleur. Pendant les efforts qu'il avait faits pour rapprocher les trois morceaux de liége qui lui avaient été si utiles, sa chemise s'était accrochée aux mailles des filets, et il n'avait pu l'en dégager qu'en y laissant une manche et une bonne partie du dos; et quand les matelots du lougre l'avaient tiré de l'eau pour le hisser à bord, un d'eux avait saisi le fond du pantalon qui lui était resté dans la main. De tous ces accidents, il résultait que Smallbones, vu de face, n'avait l'air que d'être couvert de haillons, mais que vu par derrière, il n'était pas présentable, surtout dans une compagnie qui n'était composée que de femmes. Tant qu'on avait été occupé du déchargement de la

cargaison et des préparatifs de départ du lougre, personne n'y avait fait attention, et Smallbones même n'y avait pas songé; mais quand il n'y eut plus rien à faire, Smallbones s'aperçut de ce qui lui manquait, et il ne savait que faire, car le jour commençait à paraître, et les autres s'apercevraient bientôt aussi que son costume n'était pas correct. Il cessa donc de travailler, s'appuya le dos contre le rocher, et regarda les femmes s'occuper à ranger dans divers renfoncements de la caverne les marchandises qui venaient d'arriver. Nancy, qui ne l'avait pas oublié, s'approcha de lui.

— Vous devez avoir faim, Smallbones : suivez-moi, je vous trouverai quelque chose à manger.

—Je ne puis bouger, mistress Nançy. —Mais dites-moi, s'il vous plaît, les hommes qui viennent de partir n'ont-ils pas laissé ici quelques-unes de leurs guenilles?

— Non, tous leurs vêtements sont de l'autre côté de l'eau. Nous n'avons ici que les nôtres.

—Et que vais-je donc faire?

—Ce que vous allez faire? — Ah! je vois; le dos de votre chemise est déchiré comme la manche. Ne vous inquiétez pas; je vous en prêterai une des miennes.

— Mais ce n'est pas le pire, mistress Nancy. On a arraché le fond de mon pantalon en me tirant de l'eau pour me mettre à bord, et je ne puis me montrer décemment.

Nancy partit d'un grand éclat de rire. — Puisque vous ne pouvez avoir des habits d'homme, dit-elle, il faut que vous mettiez des vêtements de femme, et alors vous porterez l'uniforme régulier de la caverne.

— Je suppose qu'il le faut, mais je ne puis dire que cette idée me plaise.

—Avez-vous envie de rester collé contre le rocher comme une huître? D'ailleurs vous ne pouvez paraître devant mistress Alice fait comme vous l'êtes. — Et miss Lilly! elle deviendrait rouge comme une rose, si elle vous voyait ainsi.

— Je vois bien qu'il faut m'y résoudre, mistress Nancy, car je mourrai de froid si je reste plus longtemps le dos appuyé contre ce rocher, mouillé comme je le suis.

— Attendez un instant, je vais vous chercher ce qu'il vous faut, dit Nancy, qui s'amusait beaucoup de l'idée de voir Smallbones habillé en femme. Elle ne tarda pas à lui apporter une chemise de femme, un jupon de flanelle et un châle. Elle les lui laissa en lui disant de changer de vêtements, et qu'elle viendrait ensuite voir s'il avait fait convenablement sa toilette.

Smallbones se retira derrière un rocher, changea de vêtements, et mit à rebours ceux que Nancy lui avait apportés, de sorte que, lorsqu'elle revint, elle fut obligée de lui faire recommencer l'opération. Lorsqu'elle fut terminée, elle le conduisit dans la

division de la caverne qu'occupait mistress Alice, et ils l'y trouvèrent avec Lilly et deux ou trois femmes.

— Voici le pauvre garçon qui a été pêché dans la mer, madame, dit Nancy en conservant un air grave; tous ses vêtements étaient déchirés, et j'ai été obligé de lui mettre ceux-ci.

Lady Ramsay put à peine retenir un sourire, et certainement Smallbones offrait à ses yeux la figure la plus ridicule qu'on puisse s'imaginer. Son menton était encore assez lisse pour être celui d'une femme, mais sa pâleur, sa maigreur et sa taille repoussaient cette idée. Ses longs bras décharnés étaient nus, et son jupon lui couvrait à peine les genoux. Il n'avait ni bas ni souliers, ses cheveux avaient été rasés sur un côté de la tête, et l'on y voyait une longue blessure qui commençait à se cicatriser.

Lady Ramsay lui fit quelques questions, et chargea Nancy de lui donner à déjeuner, et de pourvoir à ce qu'il pût coucher dans la petite caverne où était établie la cuisine.

Maintenant que nous avons installé Smallbones dans la caverne, nous l'y laisserons amuser les femmes des contrebandiers du récit de ses aventures, qu'il leur raconta à divers intervalles pendant le séjour qu'il y fit. Il continua à porter des vêtements de femme, Nancy n'ayant pas voulu permettre qu'il en prît d'autres; ce qui était un véritable divertissement pour toutes les femmes, et surtout pour la pe-

tite Lilly, car elle écoutait avec intérêt les remarques qu'il faisait, et qui étaient presque aussi naïves que les siennes.

XLIV.

Le lendemain du jour où M. Vanslyperken avait disposé de Smallbones d'une manière si satisfaisante pour lui, *la Jungfrau* jeta l'ancre dans le port de Portsmouth. Mais la confusion avait régné à bord du cutter pendant toute la journée. Quand on avait trouvé la porte de la cabine du lieutenant fermée la nuit précédente, on avait ajourné à la suivante l'apparition du spectre de Smallbones, et tous les conspirateurs s'étaient mis dans leurs hamacs. Smallbones, trouvant la chaleur excessive sur le premier pont, monta sur le tillac, et se coucha dans la petite barque pour dormir au frais, comptant bien redescendre sur le premier pont longtemps avant que

M. Vanslyperken fût levé. Mais, comme le lecteur l'a vu, le lieutenant se leva avant lui, et procura à Smallbones une couche encore plus fraîche que celle qu'il avait choisie.

Dès que Smallbones fut tombé dans la mer, la barque avait repris son équilibre. Cependant un matelot, en lavant le pont au point du jour, vit que la risse était détachée, mais il crut que c'était un accident arrivé en rouant les câbles, et il la rattacha sans concevoir le moindre soupçon. Quelque temps après, on s'aperçut que Smallbones n'était pas dans son lieu de retraite ordinaire sur le premier pont ; on le chercha partout, on ne put le trouver, et l'on ne sut que penser de sa disparition. Personne ne l'avait vu se coucher dans la barque. L'homme qui tenait le gouvernail à deux heures du matin dit que M. Vanslyperken avait monté sur le pont, l'avait envoyé chercher un verre de grog, et avait pris le gouvernail pendant quelques instants; mais cela ne prouvait rien contre le lieutenant, et la disparition de Smallbones était un mystère que personne ne pouvait expliquer. On ne pouvait interroger M. Vanslyperken, qu'on croyait ne pas savoir que Smallbones vécût encore et fût à bord du cutter, ce qui faisait aussi qu'on ne pouvait guère le soupçonner. Après une journée passée en conjectures, on finit par supposer que Smallbones était tombé dans la mer par accident, et que, pour cette fois, on ne le reverrait plus.

Dès que le cutter eut jeté l'ancre, Vanslyperken se hâta de porter ses doubles dépêches à l'amiral et au juif, et alla ensuite chez sa mère, curieux de savoir comment Smallbones, dans l'état où il l'avait vu, avait pu lui échapper. Il frappa à sa porte suivant son usage; mais il ne reçut aucune réponse. On était alors à la fin de juillet, et, quoiqu'il fût sept heures du soir, il faisait encore grand jour. Il frappa de nouveau, et encore inutilement. Il pensa que sa mère était sortie, et qu'elle avait emporté sa clef, comme elle le faisait toujours : elle ne pouvait tarder à rentrer, et il résolut de l'attendre. L'escalier et le corridor étaient fort obscurs, mais les rayons du soleil couchant entraient dans la chambre par la croisée, et y répandaient une vive lumière qui passait sous la porte, et qui n'était interrompue qu'en un seul endroit par une petite ombre. Vanslyperken, qui n'avait rien à faire, voulut voir ce qui causait cette ombre; il se mit à genoux, baissa la tête sur le plancher, et vit sous la porte une clef à un pouce de distance. Il la tira adroitement avec un doigt, la mit dans la serrure et ouvrit la porte.

Dès qu'il fut entré dans la chambre, il sentit une odeur épouvantable, ce qui le surprit d'autant plus que la fenêtre était ouverte. Il examina la chambre, et vit que toutes les traces du sang en avaient disparu, et qu'on avait jeté du sable sur les endroits du plancher qui en avaient été couverts. S'il n'eût été bien sûr que Smallbones était la veille à bord du

cutter, il aurait cru que c'était son cadavre qui produisait l'odeur repoussante qu'il sentait. Cette idée en fit naître une autre. Il courut vers le lit, leva brusquement les couvertures, et recula d'horreur en voyant la tête de sa mère dans un état de putréfaction complète.

L'horreur que lui inspira cette vue, et les miasmes pestilentiels qui s'exhalèrent dans la chambre dès que les couvertures furent levées, lui coupèrent la respiration ; il crut qu'il allait perdre connaissance, et il put à peine se traîner jusqu'à la croisée. Pendant quelques instants, il fut incapable de faire aucune réflexion. — Elle est donc morte ! pensa-t-il enfin ; et il frémit en se demandant où elle était maintenant. — C'est Smallbones qui l'a tuée, continua-t-il ; il n'était qu'étourdi, il est revenu à lui, il l'a tuée, a fermé la porte et a mis la clef en dessous, tout cela est clair ; mais j'ai vengé sa mort.

Son premier mouvement d'horreur et de consternation étant passé, il alla fermer la porte et s'enferma dans cette chambre. Il avait songé à appeler les voisins ; mais comme personne ne l'avait vu entrer, il résolut de n'en rien faire. Il reprendrait son or, laisserait la porte fermée, et la clef par-dessous, comme il l'avait trouvée ; et quand on découvrirait la mort de sa mère, la putréfaction serait trop avancée pour qu'on pût reconnaître le genre de sa mort, et l'on supposerait qu'elle avait eu la vieillesse pour cause. Oui, il reprendrait son or, — mais pour cela

il avait besoin de la clef de la caisse en bois de chêne qui le contenait; sa mère gardait toujours cette clef dans sa poche ; il fallait qu'il la cherchât au milieu des vers et de la corruption. Il hésita une demi-heure, et enfin il s'y décida. Nous épargnerons au lecteur de plus longs détails sur cette scène dégoûtante; nous nous bornerons à dire qu'il trouva la clef, et qu'il ouvrit la caisse.

Non-seulement il y trouva tout l'or qu'il avait remis à sa mère à diverses époques, mais une somme beaucoup plus considérable qu'il ne s'y était jamais attendu, produit des longues épargnes de l'avarice de la vieille mégère ; il avait aussi chez sa mère du linge et des vêtements, mais il crut plus prudent de ne pas y toucher. Ce ne fut pas sans peine qu'il put faire tenir tout cet or dans ses poches, après quoi il referma la caisse, en mit la clef dans le buffet, ferma la porte de la chambre, poussa la clef en dessous, et, en fils tendre et respectueux, laissa à l'administration de la paroisse le soin de faire les frais de l'enterrement des restes de sa mère.

Personne ne le vit sortir de la maison, et il se mit en chemin vers la Pointe. Jamais il n'avait eu le corps si chargé, ni l'esprit si léger, il s'était défait de Smallbones ; il avait recouvré son or ; celui qui provenait de sa mère montait à une somme encore beaucoup plus forte; il lui tardait seulement d'être à bord pour mettre son trésor en sûreté. Sa barque l'attendait, et un des matelots lui apprit que l'ami-

ral lui avait envoyé un message verbal pour lui ordonner de se rendre chez lui sur-le-champ. Il ne s'en fit pas moins conduire à son cutter, pour se débarrasser d'un poids qui le gênait, quoiqu'il eût voulu qu'il fût encore plus lourd. Après avoir soigneusement enfermé son trésor dans son buffet, il mit son uniforme, se fit reconduire à Portsmouth et alla chez l'amiral; il en reçut l'ordre de lever l'ancre sur-le-champ, car l'amiral venait de recevoir la nouvelle de la mort du duc de Glocester, avec des dépêches qu'il fallait envoyer au roi Guillaume, qui était encore à La Haye. Vanslyperken renvoya sa barque avec des ordres pour Le Court de faire tous les préparatifs nécessaires pour mettre à la voile sur-le-champ, et il courut à la hâte chez Lazare pour savoir s'il avait des lettres pour Ramsay. Le juif en avait qui étaient toutes prêtes; Vanslyperken reçut encore une fois ses cinquante guinées; et, une heure après, *la Jungfrau* voguait vers le Texel.

Pendant la traversée, qui fut très-courte, le vent ayant été constamment favorable, Vanslyperken s'amusa, suivant son usage, à copier les lettres adressées à Ramsay, et il y trouva des détails très-importants sur les projets des jacobites. Différentes communications qui avaient eu lieu entre Ramsay et les conspirateurs lui avaient aussi fait connaître l'existence de la caverne, servant de dépôt de contrebande, située au fond de la petite crique dans laquelle le délateur Cornbury l'avait conduit quel-

ques mois auparavant, et les noms des principaux jacobites qui s'étaient faits contrebandiers pour mieux servir le roi Jacques.

Il se promit de profiter le plus tôt possible de cette information, d'autant plus qu'il avait vu dans les mêmes lettres que cette caverne n'était habitée et gardée que par des femmes. M. Vanslyperken envisageait donc l'avenir sous les couleurs les plus riantes; il comptait son or, caressait Snarley Yow, calculait ce que lui vaudrait la saisie des marchandises de contrebande qu'il trouverait dans la caverne, et se croyait déjà en possession des guilders de la veuve Vandersloosh.

Le cutter arriva à sa destination, et le lieutenant, ayant remis ses dépêches tant au gouvernement qu'à Ramsay, se hâta de courir chez la veuve, qui le reçut avec le plus gracieux sourire. Il lui fit part de la mort de sa mère, sans s'expliquer sur la manière dont elle avait eu lieu, et il l'étonna en lui disant quel était le montant de sa fortune actuelle, avec la précaution d'ajouter qu'il l'a devait presque entièrement, à la succession qu'il venait de faire.

— Et qu'avez-vous fait de tout cet argent, monsieur Vanslyperken? lui demanda la veuve. Il lui répondit qu'il venait lui demander son avis à ce sujet, tout étant maintenant à bord de son cutter. La veuve, qui n'était nullement indifférente à l'argent, devint plus aimable que jamais, et conçut le projet de lui persuader de placer son trésor entre ses mains.

Mais tandis qu'elle cherchait les moyens d'y réussir, le lieutenant cherchait dans toutes ses poches la clef du buffet, où il avait placé son or, et ne l'y trouvant pas, il crut l'avoir laissée dans la serrure ou sur sa table ; il prétexta donc une affaire pour retourner à bord sur-le-champ, et la veuve n'eut pas le temps de faire jouer sa batterie. Dès qu'il fut arrivé à bord, le caporal se rendit à terre sans lui en demander la permission, ce dont il crut pouvoir se dispenser ; et il fut bientôt assis à côté de la grosse veuve, toujours éprise de lui. Cependant M. Vanslyperken retrouva sa clef dans la poche d'une veste qu'il avait quittée à l'instant de partir : ayant fermé la porte de sa cabine, il passa une couple d'heures à compter son or, et, bien assuré que rien n'avait été soustrait pendant son absence, il pensa qu'il avait encore le temps de faire une seconde visite à la veuve, et se fit conduire à terre.

Jamais il n'était entré dans la tête de Vanslyperken que le caporal Van Spitter pût le trahir, et ni la veuve ni Van Spitter n'avaient eu la moindre idée que Vanslyperken pût revenir une seconde fois à terre cette soirée, et laisser son cutter, Snarley Yow et un équipage dont il se méfiait, sans que le caporal fût à bord pour veiller à tout.

Cependant M. Vanslyperken laissa son cutter, son équipage, et même Snarley Yow, pour retourner à terre, et il arriva chez la veuve à l'instant où il était le moins attendu. Il y entra sans que personne l'a-

perçût, toutes les portes ayant été laissées ouvertes pour admettre l'air frais du soir ; car, faire l'amour pendant la canicule, est une chaude besogne pour deux personnes du calibre du caporal et de la veuve Vandersloosh. Quelles furent la rage et la mortification du lieutenant, quand il vit Van Spitter assis sur le sofa de la veuve, un bras passé autour de sa taille, lui serrant une main dans la sienne, et, *proh pudor!* prenant un baiser sur ses grosses lèvres !

Vanslyperken s'arrêta sur le seuil de la porte, immobile de surprise. Le caporal, dont l'amour n'était pas la seule occupation, se tourna en ce moment vers la table, pour prendre un verre de bière, et aperçut le lieutenant. Il fut surpris et déconcerté, et obéissant à l'instinct et à l'habitude de la discipline, il se leva sur-le-champ, se redressa de toute sa hauteur, et, levant une main qu'il appuya contre sa tête, il resta comme une statue en présence de son officier supérieur.

La veuve avait aperçu le lieutenant en même temps que le caporal; mais, en pareilles occasions, les femmes ont toujours plus de présence d'esprit que les hommes, et, sentant que toute dissimulation devenait inutile, elle se prépara à lever le masque. — Eh bien, monsieur Vanslyperken? lui dit-elle avec un air d'indifférence.

— Eh bien! répéta le lieutenant, étouffant de colère.

— Écoutant aux portes, suivant votre coutume, monsieur Vanslyperken?

— Puisse le toit de cette maison tomber sur vous, infernale...

— Pas d'impertinences, s'il vous plaît, monsieur; je n'en souffrirai pas chez moi, je vous en avertis. — Cela vous convient moins qu'à personne, c'est moi qui vous le dis.

— Femme audacieuse! — Femme à double face! — Vous...

— A double face! C'est bien dommage que vous n'en ayez pas une double, avec ce nez pointu et ce menton de galoche. — A double face! Attendez, monsieur Vanslyperken, attendez un peu, et nous verrons qui a une double face. — Savez-vous bien que je peux vous faire pendre quand je le voudrai, monsieur Vanslyperken? — Caporal, combien de guinées l'avez-vous vu recevoir dans la maison en face?

Pendant tout ce temps, Van Spitter était resté dans l'attitude respectueuse d'un soldat faisant le salut militaire, et, sans changer de posture, il répondit : — Cinquante, Frau Vandersloosh.

— C'est un mensonge, — un infâme mensonge, traître que vous êtes, et je vous en punirai, s'écria le lieutenant en tirant son coutelas.

C'était un moment très-critique. Le caporal était toujours debout, la main collée contre sa tête, sans penser à se défendre, et Vanslyperken, furieux en voyant que sa trahison était découverte, avait perdu tout empire sur lui-même. Il est probable que Van

Spitter aurait mal passé son temps, si un nouveau personnage ne fût arrivé sur la scène à l'instant où le lieutenant tirait son coutelas. Heureusement Babette, qui avait entendu parler très-haut, s'était doutée de ce qui se passait, et, s'étant armée de deux balais, elle entra brusquement dans la chambre, en remit un entre les mains de sa maîtresse, et garda l'autre.

Vanslyperken voulut se précipiter sur le caporal, mais il fut arrêté par les deux balais, qui le frappèrent l'un au visage, l'autre à la poitrine. La veuve et Babette s'étaient rangées côte à côte, et tenaient leurs balais comme des soldats tiennent leurs fusils quand ils vont faire une charge à la baïonnette. Le caporal conservait la même attitude de respect, et laissait à ses auxiliaires toutes opérations offensives ou défensives.

Le lieutenant essaya de nouveau de se jeter sur le caporal, mais les deux balais, pointés à sa figure, l'arrêtèrent encore. Il en saisit un de la main gauche, et reçut de l'autre un coup qui le lui fit lâcher.

— Sortez de chez moi, misérable! — Sortez de ma maison, traître que vous êtes! s'écria la veuve en le poussant de son balai avec tant de force, qu'elle le colla contre la muraille, tandis que Babette lui battait la figure du sien.

Ayant le visage tout en sang, Vanslyperken jugea qu'il était temps de battre en retraite, et, tournant le dos honteusement à deux balais, il gagna la porte,

puis l'escalier, puis le vestibule, et entra enfin dans la rue, poursuivi jusque-là par la veuve et Babette, qui allèrent rejoindre le caporal avec tous les honneurs de la victoire. Le lieutenant ne pouvait accuser le caporal d'avoir manqué de respect à son officier supérieur, car Van Spitter lui avait fait le salut militaire quand il était arrivé, et il était encore dans la même attitude quand il était parti.

La veuve, que la fatigue du combat avait épuisée, tomba essoufflée sur son sofa. Le caporal reprit sa place à côté d'elle, et lui persuada de prendre un verre de bière qu'il lui versa.

— Je le ferai pendre demain, s'écria la veuve ; j'irai moi-même à La Haye. — Vous pouvez le prouver, caporal?

— Oui, oui!

— Dès qu'il sera pendu, nous nous marierons.

— Oui, oui!

— Le scélérat! vendre son roi et son pays pour de l'or! — Vous êtes sûr que c'est cinquante guinées qu'il a reçues, caporal?

— Oui, oui!

— Nous verrons, M. Vanslyperken, nous verrons. Vous serez pendu, vous et votre maudit chien, ou je ne me nomme pas Vandersloosh.

XLV.

M. Vanslyperken, n'ayant gagné que de la honte à son combat contre deux balais, retourna à bord, descendit dans sa cabine, et se jeta sur son lit en frémissant de rage et de dépit. Après avoir fait des calculs si brillants et conçu des espérances si séduisantes ; — après s'être défait de son ennemi Smallbones ; — avec tant d'or en sa possession, et l'espoir d'en gagner encore, — se voir ainsi trompé par une veuve dont il se croyait sûr, et par un homme à qui il avait donné toute sa confiance, et qui connaissait presque tous ses secrets ! — Et tous deux étaient instruits de sa trahison ! — Le caporal déclarait qu'il l'avait vu en recevoir le prix ! Avec de pareils amis,

il ne pouvait attendre que la corde, et il croyait déjà la sentir autour de son cou.

Pendant ce temps, le caporal et la veuve se concertaient sur la meilleure manière de conduire leurs opérations. Van Spitter savait qu'il ne pouvait plus attendre du lieutenant qu'une haine implacable, mais il s'en inquiétait peu ; il savait que tout l'équipage prendrait son parti, et, personnellement, Vanslyperken ne lui inspirait aucune crainte.

Après une assez longue consultation, il fut enfin décidé que la veuve partirait le lendemain pour La Haye, solliciterait une audience du roi, dénoncerait Vanslyperken comme coupable de haute trahison, et appellerait en témoignage le caporal, comme l'ayant vu recevoir cinquante guinées du jésuite.

Quand cela eut été convenu, le caporal se frotta le front comme s'il eût été frappé d'une nouvelle idée. — Mais, dit-il, on me demandera pourquoi je me trouvais dans cette maison ; et que pourrai-je répondre ?

— Vous répondrez que le jésuite vous avait fait venir pour tâcher de vous séduire ; et que vous avez refusé ses propositions.

— Oui, sur mon Dieu ! c'est ce qu'il faut dire.

Le caporal retourna alors à bord ; mais il se dispensa de la formalité d'usage, d'annoncer au commandant qu'il était de retour.

De son côté, Vanslyperken avait aussi songé aux moyens à prendre pour déjouer les projets de ses

ennemis. Il était convaincu que la veuve le dénoncerait sur-le-champ; et comment se tirer d'un tel embarras?

Il avait pris, depuis quelque temps, des copies de toutes les lettres écrites par Ramsay, et de celles qui lui étaient adressées, et les dernières étaient très-importantes. Il pensa donc que ce qu'il avait de mieux à faire, était de partir pour La Haye le lendemain, au point du jour; de demander une entrevue à un des ministres, ou même à Sa Majesté; de dire que les jacobites lui avaient offert de l'argent pour qu'il se chargeât de porter leur correspondance; qu'il y avait consenti dans la vue de servir Sa Majesté en découvrant leurs secrets, et qu'il avait reçu leur argent pour qu'ils le crussent sincère; qu'il en avait ouvert les lettres et en avait pris copie, et que le contenu des dernières étant très-important, il avait cru de son devoir d'en donner connaissance au gouvernement, et d'apporter en même temps la somme qu'il avait reçue, pour la mettre à la disposition de Sa Majesté.

—Quand même elle aurait pris l'avance sur moi, pensa Vanslyperken, cela sera peu important. Je n'aurai plus rien à craindre que de Ramsay et de son parti, et le gouvernement sera tenu de me protéger contre eux.

Ce plan était certainement combiné avec prudence, et c'était le seul qui pût offrir à Vanslyperken quelque chance de succès.

Il se leva dès que l'aurore parut, mit son grand uniforme, prit avec lui toutes les copies qu'il avait faites de la correspondance jacobite, et se fit conduire à terre. Ne sachant pas monter à cheval, il prit une chaise de poste, et partit pour La Haye, où il arriva vers dix heures du matin. S'étant rendu au palais du roi, il envoya son nom au duc de Portland, et lui fit demander audience. Comme commandant d'un navire de Sa Majesté, il fut admis sur-le-champ.

— Que désirez-vous, M. Vanslyperken? dit le duc, qui était debout devant une table avec lord Albemarle.

Le lieutenant fut intimidé, et il ne put que bégayer quelques mots pour parler de sa fidélité, de sa loyauté, de son zèle, etc... Il n'est pas étonnant qu'il bégaya, car il parlait de choses qu'il ne connaissait pas. Les deux seigneurs, se rappelant la confusion dont il avait été saisi en présence du roi, se regardèrent en souriant, et enfin Vanslyperken, reprenant quelque assurance, dit qu'il avait été à portée de découvrir les complots des jacobites.

— Vraiment! dit le duc avec un air d'incrédulité; et quels sont ces complots? Soyez bref, car Sa Majesté nous attend.

— Il vous faudra un certain temps pour lire ces lettres, dit Vanslyperken en les mettant sur la table; mais le contenu en est important.

— Des lettres! comment en êtes-vous en possession?

— C'est une histoire un peu longue, monsieur, milord, je veux dire; mais si vous voulez les lire, cette lecture vous indemnisera du temps que vous y mettrez.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et le roi Guillaume entra. — Je vous attends, milords, dit-il d'un ton qui annonçait quelque mécontentement.

— Sire, dit le duc, voici le lieutenant Vanslyperken, commandant un des navires de Votre Majesté, qui dit qu'il apporte des nouvelles importantes, et qu'il a en sa possession une correspondance des jacobites.

— Oui-dà! s'écria le roi, que les complots des jacobites tenaient toujours sur le qui-vive; car ils lui avaient déjà fait courir plus d'un danger. De quoi s'agit-il, monsieur Vanslyperken? continua-t-il; parlez hardiment, qu'avez-vous à nous communiquer ?

— Je demande pardon à Votre Majesté, sire, mais voici des copies d'une correspondance entre des traîtres qui sont tant en Angleterre qu'en ce pays. Si Votre Majesté daigne les lire, elle verra que le contenu en est important. J'aurai l'honneur de vous expliquer ensuite de quelle manière j'en suis en possession.

Le roi Guillaume était homme d'affaires, et Vanslyperken avait agi sagement en lui parlant ainsi. Sa Majesté s'assit devant la table entre le duc de Portland et lord Albemarle; et ce dernier prenant

les lettres, qui étaient rangées par ordre de dates, les lut à haute voix.

Pendant cette lecture, le roi prit des notes au crayon sur une feuille de papier, mais sans l'interrompre une seule fois. Quand la dernière lettre, qui était la plus importante, eut été lue, les deux lords fixèrent les yeux sur lui, comme pour savoir ce qu'il en pensait. Pendant quelques instants, Guillaume battit du tambour sur la table avec le second et le troisième doigt de la main gauche, et enfin levant les yeux sur le lieutenant, il lui dit :

— A présent, monsieur Vanslyperken, ditesnous comment vous avez pu obtenir possession de ces lettres, et en tirer des copies?

Vanslyperken, qui était debout de l'autre côté de la table, avait observé avec soin la physionomie du roi et des deux lords, et il avait vu que le contenu de la dernière lettre avait fait sur eux une forte impression, comme il s'y attendait. Il commença donc son explication avec un certain degré de confiance.

Il dit que son équipage avait coutume de fréquenter à Amsterdam la Lust-Haus d'une certaine veuve, nommée Vandersloosh; et qu'ayant été obligé plusieurs fois d'y aller chercher ses hommes, il avait fait la connaissance de cette femme; qu'après un certain temps, elle lui avait proposé de se charger, dans ses voyages, de la correspondance de quelques amis qu'elle avait tant en Angleterre

qu'à Amsterdam; que, pour l'y déterminer, elle lui avait dit que ce service lui serait libéralement payé; qu'enfin elle lui avait avoué qu'il s'agissait d'une correspondance jacobite, et qu'il avait feint d'y consentir; qu'elle l'avait alors conduit chez un jésuite qui logeait en face de sa Lust-Haus; que ce jésuite lui avait remis quelques lettres, et lui avait donné cinquante guinées pour s'en charger; qu'il avait ensuite amené à Amsterdam un des conspirateurs qui y était encore, et qui logeait chez le syndic Van Krause; et que depuis ce temps il avait ouvert, copié et recacheté toutes les lettres qui lui avaient passé par les mains; qu'il aurait pu faire cette déclaration plus tôt, mais qu'il avait cru plus utile d'attendre jusqu'à ce qu'il eût appris quelque chose d'important, et que le contenu de la dernière lettre lui avait paru de nature à lui faire un devoir de ne pas différer plus longtemps.

— Et vous avez très-bien fait, dit le roi.

— Mais vous avez joué un jeu très-dangereux, dit lord Albemarle, les yeux fixés sur Vanslyperken. Si vous aviez été découvert en agissant en coopération avec des traîtres avant d'avoir fait cette déclaration, ne voyez-vous pas ce qui aurait pu en résulter?

— Mon zèle aurait pu me coûter la vie, milord, répondit adroitement Vanslyperken; mais c'est le devoir d'un officier de Sa Majesté.

— C'est bien parler, dit le duc de Portland.

— J'ai quelques questions à vous faire, monsieur

Vanslyperken, dit le roi. Quelle est cette caverne dont il est parlé plusieurs fois dans ces lettres ?

— C'est, à ce qu'il paraît, un dépôt de contrebande, sire ; et elle est située sur la côte méridionale de l'île de Wight. Ces lettres seules m'en ont fait connaître l'existence. Cependant j'ai passé toute la nuit dans une crique qui en est voisine pour intercepter un lougre contrebandier, d'après des informations que j'en avais reçues ; mais l'alarme avait été donnée, et il m'a échappé à la faveur d'un brouillard.

— Quel est l'agent des jacobites à Portsmouth ?

— Un juif nommé Lazare, demeurant dans la petite rue d'Orange, derrière la pointe.

— Savez-vous les noms de quelques-uns des conspirateurs ?

— Je n'en connais aucun, sire, si ce n'est une femme intrigante, fort active, nommée Moggy *Salisbury*, dont le mari était, il n'y a pas plus d'un mois, contre-maître à bord de *la Jungfrau*, et qui a obtenu son congé, je ne sais par quelle protection.

— Duc de Portland, dit le roi, prenez une note pour vous informer quelle est la personne qui a sollicité le congé de cet homme. — Vous pouvez vous retirer, monsieur Vanslyperken, mais nous aurons besoin de vous revoir. En attendant, gardez le secret sur ce qui s'est passé.

— Avec votre permission, sire, j'ai encore un devoir à remplir, dit Vanslyperken, en tirant de sa

poche quelques rouleaux de guinées. Voici les sommes que j'ai reçues à différentes époques des conspirateurs, et que je n'ai jamais eu le dessein de m'approprier.

—Cette conduite est louable, monsieur Vanslyperken; mais les propriétés des traîtres sont confisquées au profit de la couronne; par conséquent, cet or m'appartient, vous pouvez l'accepter comme un présent de votre roi.

Vanslyperken reprit ses rouleaux, salua respectueusement, et se retira.

On doit convenir que Vanslyperken n'aurait pu mieux jouer ses cartes qu'il venait de le faire, et que son astuce lui fait honneur. Avec de pareils talents diplomatiques, il aurait fait un excellent premier ministre.

— Le conseil doit s'assembler à midi, milords, dit Guillaume; il faut y produire ces pièces. Elles me paraissent porter un cachet d'authenticité.

— Je ne doute pas qu'elles ne soient des copies fidèles, dit lord Albemarle; mais...

— Mais quoi, milord?

— Je doute beaucoup de la fidélité du copiste. — Il ne vous a pas tout dit; comptez-y bien.

— En supposant, sire, qu'un homme voulût agir, comme M. Vanslyperken prétend l'avoir fait, dans le dessein de découvrir une conspiration, ne serait-il pas naturel que, pour éviter tout risque personnel, il remît au gouvernement la première lettre, et

qu'il obtînt sa sanction pour continuer le même rôle? Depuis deux ans et plus que cet officier est chargé de porter à Amsterdam les dépêches du gouvernement, n'est-il pas possible qu'un homme qui a tant de dextérité pour ouvrir les lettres des autres, puisse également ouvrir les dépêches officielles dont il est porteur?

— Cela est vrai, milord, dit le roi, ayant l'air de réfléchir.

— Votre Majesté sait qu'on a conçu des soupçons sur la fidélité du syndic, soupçons que ce que vient de dire cet officier paraît confirmer. Mais pourquoi a-t-on conçu ces soupçons? parce qu'il était instruit des secrets du gouvernement, et qu'on a supposé qu'il en avait obtenu la connaissance de quelqu'un qui avait notre confiance, et qui l'a trahie. Votre Majesté verra sur-le-champ que les secrets dont il s'agit peuvent avoir été obtenus par mynheer Van Krause par les mêmes moyens qu'on a employés pour obtenir ceux des conspirateurs. Je puis me tromper, et si mes soupçons contre cet officier sont injustes, je prie Dieu de me les pardonner; mais il y a dans sa physionomie quelque chose qui me dit...

— Quoi, milord?

— Qu'il a trahi les deux partis, sire.

— De par le ciel, Albemarle, je crois que vous avez raison! s'écria le duc de Portland.

— C'est ce que nous saurons bientôt, dit le roi.

A présent nous avons à décider s'il est à propos d'employer cet homme pour tâcher d'en découvrir davantage, ou de faire arrêter sur-le-champ les individus qu'il a dénoncés. Mais nous ferons mieux de discuter cette question dans la chambre du conseil. — Allons, milords, on nous attend.

Cette affaire était trop importante pour ne pas faire mettre à l'écart toutes les autres, et, après une mûre délibération, il fut décidé que des officiers de justice se rendraient à minuit chez le syndic, chez le jésuite et chez la veuve Vandersloosh, pour les arrêter et les conduire en prison avec tous les conspirateurs qui pourraient se trouver chez eux; — que *la Jungfrau* serait dépêchée sur-le-champ en Angleterre pour y porter l'ordre d'arrêter aussi le juif Lazare et Moggy Salisbury, et d'envoyer une force suffisante pour attaquer la caverne et de s'emparer de tous ceux qu'on y trouverait, en chargeant l'amiral de prendre Vanslyperken pour guide, et d'employer son cutter à cette expédition.

Ces arrangements ayant été pris, le roi manda Vanslyperken en sa présence.

— Lieutenant Vanslyperken, lui dit-il, nous vous sommes très-redevable pour la communication importante que vous nous avez faite; et nous n'oublierons pas, en temps convenable, de vous récompenser de votre zèle et de votre loyauté, comme vous le méritez. Quant à présent, il faut que vous mettiez à la voile pour l'Angleterre dès que nos dépêches

seront prêtes, et vous les recevrez avant minuit. Vous prendrez les ordres de l'amiral à Portsmouth, et je ne doute pas que vous ne saisissiez cette occasion pour nous donner de nouvelles preuves de votre fidélité et de votre attachement.

Vanslyperken salua le roi en toute humilité, et se retira enchanté du succès de ses manœuvres. Il sauta gaiement dans sa chaise de poste et partit.

— Ha, ha, madame Vandersloosh, pensa-t-il, vous vouliez me trahir! Mais nous vous verrons venir, madame Vandersloosh, nous vous verrons venir.

Et il la vit réellement venir, car il la rencontra arrivant à La Haye dans une autre chaise de poste, à l'instant où il sortait de cette ville. Ils se reconnurent. Le lieutenant regarda la veuve avec un sourire moqueur; la veuve porta la main gauche à son cou en faisant de l'autre un geste menaçant au lieutenant, et les deux chaises continuèrent à rouler chacune de leur côté.

XLVI.

Environ deux heures après que le conseil se fut séparé, le billet suivant fut remis entre les mains de Ramsay par une vieille femme qui disparut à l'instant.

— Le lieutenant du cutter a pris copie de toute votre correspondance et vous a trahis. Fuyez sur-le-champ, car vous devez être arrêté à minuit, vous et tous vos amis. Par justice pour mynheer Van Krause, laissez quelques pièces pour le justifier. — Le cutter mettra à la voile ce soir. Il porte des ordres pour l'arrestation de vos amis, tant à Portsmouth que dans la caverne.

— Je punirai ce misérable, pensa Ramsay, après avoir lu un billet arrivé si à propos, et qui lui avait été envoyé par un des membres du conseil du roi. — Il n'y a pas de temps à perdre; cinq minutes de réflexion, et il faut agir. — Ramsay eut bientôt formé tous ses plans, et il envoya un homme sûr au jésuite pour l'en informer, en le chargeant d'en faire part aux autres. Il écrivit ensuite à Vanslyperken pour lui mander de venir sur-le-champ, après quoi il se rendit près de Wilhelmina. Il lui dit en peu de mots qu'il venait d'être informé que le gouvernement avait donné des ordres pour que son père et lui fussent arrêtés à minuit comme soupçonnés de haute trahison, et conduits en prison.

— Votre père ne court aucun danger, ajouta-t-il; son innocence sera pleinement reconnue; mais moi, Wilhelmina, il faut que je parte à l'instant, ou ma mort est assurée.

— Quoi ! nous séparer, Édouard !

— Non ; il faut que vous partiez avec moi, Wilhelmina, et pour plus d'une raison. Le gouvernement a ordonné que les arrestations fussent faites pendant la nuit, pour éviter une commotion ; mais il ne pourra l'empêcher. La populace est toujours prête à donner des preuves de zèle et de loyauté, quand elle peut le faire par la rapine et le pillage, et soyez sûre qu'avant demain soir cette maison sera pillée et démolie de fond en comble. Vous ne pouvez aller en prison avec votre père ; vous ne pouvez

rester ici pour être à la merci d'une canaille en fureur qui ne respectera rien. Il faut que vous partiez avec moi, Wilhelmina. Fiez-vous à moi, non-seulement par amour pour moi, mais par tendresse pour votre père.

— Mon père, Édouard ! ce n'est qu'à lui que je songe. Comment puis-je le quitter dans un pareil moment ?

— Vous le sauverez en agissant ainsi. Votre départ avec moi sera une preuve de son innocence. — Décidez-vous, ma chère Wilhelmina, décidez-vous sur-le-champ. Il faut que vous partiez avec moi, ou que nous nous séparions pour toujours.

Wilhelmina ne lui répondit que par des larmes ; mais, à force de prières et de raisonnements, Ramsay la détermina enfin à suivre son conseil, et elle le quitta pour aller faire ses préparatifs de départ. Pendant ce temps, Ramsay fit prier le syndic de vouloir bien passer dans sa chambre.

Mynheer Van Krause ne tarda point à y arriver. — Eh bien, mynheer Ramsay, vous avez quelques nouvelles à m'apprendre, j'en suis sûr, lui dit-il. Car, malgré la leçon qu'il avait reçue, il ne pouvait résister au désir d'apprendre des nouvelles pour les faire circuler ensuite sous le secret. Ramsay, avant de lui répondre, ferma la porte à double tour.

— Oui, mynheer Van Krause, dit-il alors, j'ai des nouvelles fort importantes à vous apprendre, et je suis fâché d'ajouter qu'elles sont aussi très-désagréables.

— Vraiment! dit le syndic alarmé.

— Oui. Un membre du conseil de Sa Majesté, qui s'est assemblé ce matin, vient de me faire passer un avis portant que vous êtes soupçonné de trahison.

— Moi! Dieu du ciel!

— Et qu'à minuit, vous devez être arrêté et mis en prison.

— Moi, syndic de la ville! — moi qui fais mettre les autres en prison!

— Oui, vous; telle est la reconnaissance du roi Guillaume pour vos longs et fidèles services. Je vous ai fait prier de venir me trouver pour nous concerter sur ce que vous devez faire. — Voulez-vous fuir? je puis vous en donner les moyens.

— Fuir, mynheer Ramsay! — Le syndic d'Amsterdam, fuir! — Jamais. — On peut m'accuser faussement; on peut me condamner et me couper la tête en face de la maison de ville, mais je ne fuirai pas.

— Je m'attendais à cette réponse, et je crois que vous avez raison, mynheer Van Krause; mais il y a d'autres considérations auxquelles vous devez réfléchir. Quand la populace saura que vous êtes en prison pour cause de trahison, je suis convaincu qu'elle viendra piller votre maison et la démolir.

— Et elle fera bien, si elle me croit coupable. Je lui pardonne d'avance.

— Fort bien; mais c'est une mesure de prudence de sauver du naufrage tout ce qu'il sera possible.

— Vous avez sans doute déjà réalisé une somme considérable?

— Oui, mynheer Ramsay, oui. J'ai quelques caisses pleines d'or.

— Il ne faut pas que des pillards en fassent leur proie. Le cutter du roi part cette nuit; je compte partir par cette occasion; si vous le jugez à propos, j'emporterai votre or, et je vous le garderai bien en sûreté. Par ce moyen, quoi qu'il puisse arriver, votre fille ne se trouvera pas sans ressource.

— Vous avez raison, mon jeune ami; on ne peut dire comment tout ceci finira, et c'est le parti qu'il faut prendre. Je vous remettrai aussi des mandats sur mes correspondants à Hambourg et à Francfort, où j'ai une bonne partie de ma fortune. J'ai suivi votre avis, mon jeune ami; j'ai pris mes précautions, et, quoique je possède quelques centaines de milliers de guilders, cette maison et son mobilier seront à peu près tout ce qu'on pourra me prendre. — Mais ma pauvre fille, mynheer Ramsay?

— Si quelque accident vous arrivait, mynheer Van Krause, vous pouvez vous fier à moi; je vous le jure sur toutes mes espérances de salut.

— Oh! mon jeune ami, dans quel monde nous vivons, puisqu'on n'y peut distinguer un sujet fidèle d'un traître! — Mais pourquoi ne restez-vous pas ici? vous pourriez protéger ma fille et ma maison; requérir la garde civique.

— Moi, rester ici! je dois être arrêté en même

temps que vous comme soupçonné de haute trahison, et je n'aurais aucune chance d'échapper à des ennemis acharnés contre moi. — Mais soyez tranquille, mynheer Van Krause ; j'ai le moyen, en partant, de dissiper tous les soupçons conçus contre vous.

— Vous !

— Oui, moi ; mais je ne puis m'expliquer ; mon départ est nécessaire pour votre sûreté comme pour la mienne. Je prendrai tout sur moi, et vous serez justifié.

— Je ne vous comprends réellement pas, mon jeune ami ; mais on dirait que vous allez faire quelque grand sacrifice pour moi.

— Ne vous inquiétez de rien, mynheer Van Krause ; qu'il vous suffise de savoir que je donnerai des preuves de votre innocence ; c'est un devoir dont je veux m'acquitter. Mais nous n'avons pas de temps à perdre. Que votre or soit prêt au coucher du soleil ; tous mes préparatifs seront faits.

— Mais ma fille ne peut rester ici. Elle y serait seule, — à la merci d'une populace effrénée.

— Soyez sans inquiétude, j'y ai pourvu. Votre fille sera en sûreté avant qu'on vienne vous arrêter. J'ai pris des mesures à ce sujet.

— Et où avez-vous dessein de l'envoyer ?

— Ce ne sera chez aucun de vos amis, mynheer Van Krause ; non, non, il ne faut pas se fier à eux. Mais soyez bien tranquille, elle sera en lieu sûr,

quoique le choix de ce lieu doive dépendre des circonstances. Vous saurez tout un peu plus tard; mais le temps nous presse, et il faut songer à ce qui nous reste à faire.

— Dieu du ciel! s'écria mynheer Van Krause en ouvrant la porte, moi, syndic d'Amsterdam! moi le sujet le plus fidèle et le plus loyal!... Eh bien! comme dit l'Écriture: Ne placez pas votre confiance dans les princes!

— Fiez-vous à moi, mynheer Van Krause, dit Ramsay en lui prenant la main.

— Je me confie en vous entièrement, mon jeune ami, et j'irai en prison avec fierté, comme un homme innocent et injustement accusé.

Le syndic descendit dans son bureau pour préparer ses mandats sur ses correspondants; Ramsay retourna près de Wilhelmina, et lui fit part de ce qui venait de se passer entre son père et lui, ce qui la confirma dans sa résolution.

Il faut maintenant que nous retournions près de la veuve Vandersloosh, qui était arrivée en sûreté au palais du roi, fort incommodée par la chaleur du jour, qui fondait sa graisse. Elle dit sur-le-champ à un domestique qu'elle avait besoin de parler à Sa Majesté pour affaire importante.

Le domestique répondit qu'il ne pouvait l'annoncer à Sa Majesté; mais que, si elle voulait lui donner son nom par écrit, il le porterait à lord Albemarle.

La veuve écrivit son nom sur un morceau de papier, et le domestique l'emporta. Elle s'assit sur un banc dans le vestibule, et chercha à se rafraîchir à l'aide de son éventail.

— Frau Vandersloosh! dit lord Albemarle en lisant son nom; faites-la entrer.—Sur ma foi, ajouta-t-il en s'adressant au duc de Portland qui était avec lui, c'est la femme qui doit être arrêtée cette nuit d'après la dénonciation du lieutenant Vanslyperken. Nous allons apprendre quelque chose, soyez-en sûr.

Frau Vandersloosh entra dans l'appartement, comme un vaisseau de guerre hollandais de cette époque, à toutes voiles, ayant la poupe élevée et la proue large. Ne s'étant jamais trouvée en présence de si grands personnages, la sueur lui coulait par tous les pores, et elle s'éventait de toutes ses forces.

— Vous désirez me parler, dit lord Albemarle.

— Oui, Votre Honneur. Je suis venue pour dénoncer à la couronne de Sa Majesté un infâme traître. — Oui, oui, mynheer Vanslyperken, nous verrons, nous verrons.

— Nous sommes prêts à vous entendre, madame.

Elle commença son histoire, qui ne fit que confirmer tout ce que Vanslyperken avait déjà dit, à l'exception de l'accusation qu'il avait portée contre elle.

— Mais, ma bonne femme, savez-vous que monsieur Vanslyperken est déjà venu ici?

— Oui, Votre Honneur ; je l'ai rencontré en chemin. Il m'a regardée d'un air moqueur, mais je me suis dit : Attendez, mynheer Vanslyperken, attendez ; nous verrons.

— Et savez-vous aussi qu'il vous a dénoncée comme étant complice des pratiques de trahison dont vous venez de parler ?

— Moi ! — Lui ! ô ciel, ô ciel ! — Mettez-moi en face de lui, et qu'il le répète, s'il l'ose, le scélérat — le lâche — le traître — l'assassin !

Elle raconta alors tout ce qu'elle savait de l'histoire de Vanslyperken, de son chien, de Smallbones, et dit comme quoi le lieutenant lui avait fait la cour ; comme quoi elle lui avait préféré le caporal Van Spitter ; et ajouta que Vanslyperken l'ayant trouvée la veille avec le caporal, elle l'avait chassé à coups de balai, et l'avait menacé de le dénoncer au gouvernement. — Et voilà pourquoi, continua-t-elle, il a pris l'avance pour venir me dénoncer le premier. Si cela n'est pas vrai, je ne m'appelle pas Vandersloosh. Et elle se promena en long et en large, du pas d'un éléphant, en continuant à s'éventer.

— Frau Vandersloosh, dit lord Albemarle, cela suffit pour le présent. Nous n'oublierons pas ce que vous venez de nous dire. Vous pouvez vous retirer.

— Je suis prête à revenir quand il vous plaira, Votre Honneur, dit la veuve en ouvrant la porte ; oui, oui, mynheer Vanslyperken, nous verrons !

— Eh bien, milord, que pensez-vous de tout

ceci? demanda lord Albemarle au duc de Portland, dès qu'elle fut partie.

— Sur mon âme, je crois qu'elle n'est point coupable. — Elle est trop grasse pour se mêler de pratiques de trahison.

— Je pense comme vous. L'épisode du caporal jette du jour sur la conduite de Vanslyperken, et s'il n'est pas un traître, il n'en exista jamais. Mais il faut le laisser remplir sa tâche : après quoi, nous découvrirons la vérité. — Ou je me trompe fort, ou cet homme est né pour être pendu.

Pendant ce temps, Vanslyperken avait reçu le billet de Ramsay. Comme il ignorait les mesures que le gouvernement avait prises, il résolut d'aller le voir, et de l'informer de l'ordre qu'il avait reçu de mettre à la voile. Peut-être en recevrait-il des lettres qui lui procureraient de nouvelles informations, et dans tous les cas il écarterait de l'esprit de Ramsay tout soupçon qu'il eût trahi.

Ramsay reçut Vanslyperken avec un air de confiance.—Asseyez-vous, monsieur Vanslyperken. Je désire savoir s'il y a quelque chance que vous mettiez bientôt à la voile.

—Je venais vous dire que j'ai reçu ordre de lever l'ancre ce soir.

— Rien n'est plus heureux; il faut que j'aille en Angleterre, et je partirai avec vous. J'ai à emporter une somme assez considérable en espèces, pourrons-nous la placer à bord sans qu'on le voie?

—Une somme considérable en espèces ! ces mots fixèrent toute l'attention de Vanslyperken. Oui, il s'emparerait de la personne de Ramsay, le ferait prisonnier, donnerait ainsi au gouvernement une nouvelle preuve de sa dextérité et de sa fidélité, et se mettrait en possession des espèces, s'il le pouvait. Il ne pouvait plus compter sur le caporal, mais l'équipage, quelque mal disposé qu'il fût, n'oserait désobéir quand il ordonnerait d'arrêter un traître.

Tandis qu'il faisait ces réflexions, Ramsay avait les yeux fixés sur lui et attendait sa réponse.

— Il sera difficile, dit Vanslyperken, de prendre à bord une somme considérable sans qu'on le voie.

—C'est ce que je craignais ; mais j'ai une proposition à vous faire. Quand vous serez en mer, mettez en panne à un mille de la côte. Je viendrai à bord sur la barque du syndic, et rien ne sera découvert.

Vanslyperken parut encore réfléchir.

—Je courrai un grand risque, M. Ramsay.

—Non, pas très-grand ; et vous serez bien payé, je vous le promets.

—Eh bien, monsieur, j'y consens.—Mais je ne sais à quelle heure je devrai partir, il faut que vous ayez quelqu'un pour vous avertir de l'instant où je mettrai à la voile, car je ne pourrai vous en informer.

—J'en aurai soin. — Ayez une seule lumière sur votre poupe. Quand vous verrez une barque approcher, hélez-la vous-même, je répondrai : Messager du roi avec des dépêches. Cela trompera les hommes

de votre équipage, ils m'ont déjà vu sous ce titre.

—Oui, cela sera prudent, répondit Vanslyperken, et ils se séparèrent avec l'air de la plus grande cordialité.

—Misérable! dit Ramsay, quand le lieutenant fut parti;—j'ai lu dans tes pensées.

Wilhelmina s'était procuré les vêtements d'un jeune homme de quinze ans, déguisement sous lequel elle voulait accompagner Ramsay, et tous ses préparatifs étaient terminés avant que la nuit tombât. Le syndic plaça ses guilders dans de petites caisses pour qu'elles fussent plus faciles à porter, et Ramsay écrivit quelques lettres. Les dépêches de La Haye arrivèrent à bord de *la Jungfrau* à neuf heures et demie, et à dix Vanslyperken leva l'ancre et sortit du port. A un mille de la côte, il mit en panne et plaça une lumière sur la poupe, comme il était convenu avec Ramsay. Une bonne demi-heure après, on vit une grande barque, conduite par dix rameurs, s'avancer vers le cutter. — Oh! hé, la barque! cria Vanslyperken.—Messager du roi avec des dépêches, répondit Ramsay. — Fort bien, dit le lieutenant; jetez une corde à l'avant.

Mais dès que la barque fut bord à bord avec le cutter, quinze à vingt hommes bien armés s'y montrèrent, sautèrent sur le tillac, et forcèrent l'équipage à descendre sous le pont. Ramsay, ayant à sa ceinture deux paires de pistolets, s'avança vers Vanslyperken.

— Que signifie donc tout ceci? lui demanda le lieutenant effrayé.

— Ce n'est qu'une mesure de précaution, monsieur, répondit Ramsay; — j'ai un compte à régler avec vous.

Vanslyperken vit que sa trahison était découverte, et il se jeta à genoux. Ramsay se détourna pour donner quelques ordres, et le lieutenant en profita pour descendre sous le pont.

—N'importe, dit Ramsay, n'importe! montez les caisses à bord le plus tôt possible.

Il descendit dans la barque, en ramena Wilhelmina, qui y était restée, et la conduisit dans la cabine. Les conspirateurs, étant alors en pleine possession du tillac, déployèrent les voiles; un d'eux prit le gouvernail, et le cutter fendit les flots, emmenant la barque à la remorque.

XLVII.

L'équipage de *la Jungfrau* ne savait pas que son commandant avait battu en retraite, et le croyait encore sur le tillac; il s'était caché aux yeux des hommes de son équipage, qui ne furent pas peu surpris d'une attaque qui leur semblait inexplicable. Vanslyperken, se méfiant de son équipage, gardait toutes les armes dans sa cabine, et non-seulement les assaillants inconnus en étaient en possession, mais ils avaient placé une forte garde dans le passage qui conduisait au premier pont.

— Eh bien, cela passe ma compréhension, dit Bill Spurey.

— Et la mienne aussi, dit Obadiah Coble. Quand l'Angleterre est en paix avec toutes les nations, être pris ainsi à l'abordage ! Et par qui ? et pourquoi ?

— J'ai dans l'idée que le patron est au fond de tout cela, reprit Spurey.

— Oui, dit Le Court.

— Mais c'est un fond auquel je ne puis arriver, ajouta Spurey.

— Ni moi, dit Coble ; ma ligne de sonde n'est pas assez longue.

— Cottam ! s'écria Jansen ; que feut tire tout cela ? c'est une trahison.

— Oui, sur mon Dieu, dit le caporal ; et c'est Vanslyperken qui est le traître. Van Spitter avait sur ce sujet quelques idées confuses ; mais il ne pouvait les mettre en ordre.

— Je n'aime pas à être enfermé ainsi, dit Coble. Ils ne peuvent être en aussi grand nombre que nous, quand même ils auraient été entassés dans leur barque comme des harengs dans une caque. — Ne pourrions-nous arriver aux armes afin de les attaquer, caporal !

— Les armes sont dans la cabine, répondit Van Spitter. Je n'ai que trois paires de pistolets et six baïonnettes.

— Mais nous avons des anspects, dit Spurey.

— Cottam ! tonnez-moi un anspect , s'écria Jansen.

— Dans tous les cas, dit Coble, nous ferons mieux

d'attendre qu'il fasse jour, nous y verrons plus clair à notre besogne.

— Oui, dit Le Court.

— Mais qu'ont-ils fait du lieutenant ? demanda Coble.

— Je n'en sais rien, dit Spurey ; mais ils ont chassé le chien de la cabine.

— En ce cas, ils en ont aussi chassé le maître, dit Coble, c'est une chose sûre.

Ils passèrent ainsi toute la nuit à se livrer à leurs conjectures, et la seule chose qu'ils décidèrent fut qu'ils feraient une tentative pour se remettre en possession du navire, aussitôt qu'ils le pourraient.

Pendant ce temps, Ramsay, qui était dans la cabine avec Wilhelmina et le jésuite, avait ouvert les dépêches, et y avait vu les mesures qui avaient été prises pour faire arrêter les conspirateurs, tant à Portsmouth que dans la caverne. Son premier dessein avait été de conduire le cutter directement à Cherbourg, pour y débarquer Wilhelmina et les caisses de guilders ; mais l'inquiétude qu'il avait pour ses amis le détermina à aller d'abord à la caverne, et d'envoyer de là un messager, par terre, à Portsmouth. Le vent était favorable, la mer tranquille, et *la Jungfrau* marchait avec rapidité.

On avait retiré sur le tillac les échelles des écoutilles ; on avait fermé les panneaux, et les hommes de l'équipage du cutter n'avaient aucune chance de succès qu'en attaquant la garde qui était stationnée

dans le passage en avant de la cabine. Ils avaient six pistolets, environ deux cents livres de munitions et six baïonnettes. C'étaient toutes leurs armes, mais ils étaient résolus, et, dès qu'il fit grand jour, ils commencèrent leurs opérations. Ayant empilé leurs hamacs de manière à en former une barricade qui leur permettrait de tirer par-dessus, et qui les défendrait contre le feu des ennemis, ils donnèrent le signal des hostilités en tirant un coup de pistolet sur les hommes qui étaient de garde dans le passage, et dont l'un fut blessé. Au bruit de l'explosion, Ramsay sortit de la cabine; deux autres coups furent tirés successivement, et il donna ordre à ses gens de tirer à leur tour; mais leur feu ne fit aucun mal aux marins du cutter, qui étaient protégés par les hamacs, et qui continuaient à tirer un coup de pistolet à la fois pour avoir le temps de recharger leurs armes. Ramsay, ayant déjà trois hommes blessés, vit que ce poste n'était pas tenable, et il résolut de l'évacuer, attendu qu'il pourrait aisément se maintenir en possession du tillac.

Il fit ouvrir la fenêtre ronde qui était au-dessus de la cabine; on monta Wilhelmina par cette ouverture sur le tillac, ainsi que les caisses de guilders, et Ramsay et les hommes de garde y retournèrent par le même moyen. Alors on referma la fenêtre, et l'on mit en place tous les panneaux. Sans la barricade de hamacs, les hommes de l'équipage les auraient poursuivis par le même chemin jusque

sur le tillac. Ils commencèrent à la démolir dès qu'ils virent que leurs ennemis faisaient retraite, mais ils ne purent arriver à la cabine que lorsque toutes les issues avaient été fermées.

L'équipage du cutter était alors en possession de la totalité du premier pont et de la cabine, mais il ne pouvait rien faire de plus, et Ramsay vit que s'il pouvait rester maître du tillac, c'était tout ce qu'il devait attendre avec des antagonistes si déterminés. Pendant le cours de la journée, il y eut encore quelques escarmouches. Les hommes de l'équipage montaient sur la table de la cabine et de là tiraient par la fenêtre; mais ils ne pouvaient le faire sans se montrer et s'exposer au feu des assaillants, qui étaient toujours à l'affût, et ils finirent par y renoncer. Pendant la nuit, ils firent encore quelques tentatives pour pénétrer sur le tillac, mais elles furent déjouées par la vigilance de Ramsay. Le lendemain matin, l'île de Wight était en vue. Wilhelmina avait passé la nuit, couchée sur le gaillard d'avant et couverte d'une voile. Aucun des conspirateurs n'avait rien mangé depuis qu'ils étaient à bord; Wilhelmina n'avait pris qu'un morceau de biscuit qui s'était trouvé dans la cabine, et il tardait à Ramsay d'arriver à sa destination.

Vers midi, le cutter était en face du promontoire de Black-Gang-Chyne. Ramsay avait eu dessein de se servir de ce navire pour conduire à Cherbourg tous ceux qui se trouvaient dans la caverne; mais ce

projet ne pouvait plus s'exécuter. Il avait cinq hommes blessés; il ne pouvait se rendre à terre que sur la barque, et le nombre de rameurs qu'elle exigeait faisait qu'il ne resterait à bord qu'un si petit nombre d'hommes qu'ils ne pourraient résister à l'équipage. D'ailleurs, leurs munitions étaient épuisées, et il ne leur restait que quelques charges qu'ils réservaient pour un besoin urgent. Il résolut donc de placer tout son monde sur la barque avec Wilhelmina et les caisses de guilders, de se rendre dans la caverne, de faire avertir ses amis de Portsmouth de venir les y joindre, et de s'y défendre jusqu'à ce qu'ils pussent trouver une occasion pour passer en France. Le vent était contraire pour le retour du cutter à Portsmouth, et il aurait le temps d'envoyer par terre un exprès à Portsmouth avant que *la Jungfrau* pût y arriver.

Par suite de la précipitation avec laquelle la cabine avait été abandonnée, une grande faute avait été commise : les dépêches avaient été laissées sur le lit de Vanslyperken. Si elles eussent été emportées ou détruites, Ramsay et ses amis auraient eu tout le temps de se rendre en France avant que de nouveaux ordres pussent être envoyés de La Haye; mais, dans la situation actuelle des choses, il ne pouvait mieux faire que d'exécuter son dernier projet. Cependant, avant de quitter le cutter, il prit la précaution de faire couper tous les cordages, les haubans et les étais des mâts majeurs, afin de retarder

d'autant l'arrivée de ce bâtiment à Portsmouth.

L'équipage du cutter ne fut pas très-longtemps sans s'apercevoir que le tillac était abandonné, et il le regagna sans y trouver un seul ennemi ; mais Ramsay et ses amis étaient déjà dans la caverne.

— Et que faire à présent ? dit Coble ; ils ont mis nos manœuvres dans un bel état. Il faut nous mettre à nouer et à épisser, je suppose.

— Oui, dit Le Court.

— Mais que diable ont-ils fait du patron? s'écria Spurey.

— Ils l'ont jeté par-dessus le bord, ou ils l'ont emmené avec eux, dit Coble.

— Eh bien, c'est une bonne affaire, dit Spurey.

— Oui, sur mon Dieu, dit le caporal. Le Court aura un long rapport à faire à l'amiral.

— Dans tous les cas, ils nous en ont débarrassés, reprit Spurey; je voudrais seulement qu'ils l'eussent pendu.

— Ce ne serait que ce qu'il mérite, dit Coble.

— Cottam! s'écria Jansen; j'aimerais à le foir pentre.

— Eh bien, dit Spurey, qu'il soit pendu ou non, pendons son chien. — Allons, camarades, une corde à la grande vergue!

— Je vais le chercher, dit le caporal.

— Vous oseriez! s'écria une voix de tonnerre derrière lui. Van Spitter se retourna, et vit le lieutenant son coutelas à la main,

— Infernal mutin ! s'écria Vanslyperken; touchez mon chien si vous l'osez !

Le caporal leva la main à sa tête pour faire le salut militaire, tandis que Vanslyperken secouait la tête avec une expression de physionomie diabolique.

— D'où, diable, vient-il ? demanda Spurey à voix basse.

Coble leva les épaules, et Le Court siffla.

Dès qu'on eut renoué et épissé tous les cordages, ce qui prit assez long temps, le cutter mit à la voile; mais comme le vent était tout à fait contraire, il ne put arriver à Portsmouth que le lendemain fort tard dans la soirée, et l'amiral ne lut les dépêches que le lendemain matin, pour la meilleure raison possible, qui est que Vanslyperken ne les lui apporta pas plus tôt. Il avait une longue histoire à raconter, et il avait cru prudent de ne pas déranger l'amiral après son dîner, car il savait que les grands personnages sont sujets à prendre de l'humeur quand on interrompt le cours de leur digestion.

Il en résulta que lorsque Vanslyperken porta les dépêches à l'amiral, l'exprès envoyé de la caverne avait eu le temps d'arriver, et tous ceux qu'on devait arrêter avaient pourvu à leur sûreté. Le lieutenant lui raconta son histoire à sa manière. Il lui dit qu'il avait été hélé par une grande barque prétendant avoir à bord un messager du roi et de nouvelles dépêches; que tout à coup une quarantaine

d'hommes armés jusqu'aux dents avaient monté sur son bord, et l'avaient forcé, ainsi que son équipage, de descendre sur le premier pont; que pendant vingt-quatre heures il les avait combattus à la tête de son équipage, et qu'enfin il les avait forcés d'abandonner le cutter. Tout cela était assez plausible, et l'amiral n'avait aucune raison pour ne pas le croire.

L'amiral donna sur-le-champ des ordres pour qu'on entourât la maison du juif Lazare, qu'on enfonçât la porte, et qu'on arrêtât tous ceux qui s'y trouveraient; mais il ne s'y trouva qu'un vieux chat. Il ordonna aussi à Vanslyperken de se préparer à recevoir à bord un détachement de troupes, et à mettre à la voile dans la soirée. Mais les troupes ne se mettent pas en marche aussi promptement qu'on le pense, et, avant qu'on eût pu rassembler cent hommes avec leurs havresacs, leurs accoutrements, des vivres et des munitions, le soir était arrivé. D'ailleurs Vanslyperken avait reçu ordre de prendre sur le chantier trois barques pour le débarquement des troupes, et aucune n'était en état de service. Il fallait à l'une un nouveau plat-bord, à l'autre un nouveau gouvernail, et il manquait trois planches à la quille de la troisième. Tout cela ne pouvait être prêt que le lendemain matin, et il fallut attendre. Les ordres de M. Vanslyperken étaient d'entrer dans la crique, de débarquer les troupes pour qu'elles attaquassent la caverne, de couvrir leur mar-

che, et de donner toute l'assistance possible au major commandant le détachement. Mais où était la caverne? Tout ce qu'on savait à cet égard, c'était qu'elle devait être dans les environs de la crique.

Le lendemain à huit heures du matin, le détachement, composé de cent hommes, arriva à bord de *la Jungfrau*. Mais le major trouva que les ponts en étaient encombrés, qu'il ne pouvait respirer librement, et il fit passer vingt-cinq hommes sur chacune des trois barques qu'on prit à la remorque, resta sur le cutter avec les vingt-cinq autres, et enfin on mit à la voile.

XLVIII.

Nous retournerons maintenant près de mynheer Van Krause. Après avoir remis son or et ses mandats à Ramsay, il monta dans son salon et s'assit sur un fauteuil, déterminé à attendre son destin avec toute la dignité d'un sénateur romain. Quelque temps après, il envoya chercher sa fille, qui lui fit dire qu'elle était occupée à empaqueter sa garde-robe, réponse qui lui parut très-raisonnable. Il resta sur son fauteuil, réfléchissant à son incarcération prochaine, préparant sa défense, et se livrant à l'espoir d'obtenir une déclaration glorieuse de son innocence. Quand l'horloge de la cathédrale sonna dix

heures et demie, il envoya un nouveau message à sa fille; mais on vint lui dire qu'elle n'était pas dans son appartement. Il chargea le vieux Koop d'aller prier Ramsay de venir lui parler; il reçut pour réponse une lettre que Ramsay avait laissée sur sa table, et, en ayant rompu le cachet, il lut ce qui suit :

« MON CHER MONSIEUR,

« J'ai cherché un asile pour votre aimable fille « pendant ce temps de troubles, et je n'ai pu en « trouver aucun qui me parût convenable. J'ai donc « pris le parti hardi, sans oser vous en parler, de « crainte qu'il ne reçût pas votre sanction, de l'em- « mener à bord du cutter avec moi. Elle y sera en « toute sûreté ; et comme sa réputation pourrait « souffrir, jusqu'à un certain point, d'avoir été seule « plusieurs jours en compagnie d'un jeune homme « comme moi, il a été convenu entre nous que son « destin sera uni au mien par des nœuds indissolubles « dès que nous serons entrés dans le port. J'espère « que vous pardonnerez cette conduite, vu la circon- « stance. Quant à vous, n'ayez aucune crainte; je « vous ai mis hors de tout danger. Traitez avec mé- « pris l'accusation portée contre vous, et si vous êtes « admis en présence de Guillaume, reprochez-lui « hardiment son ingratitude. J'espère que nous nous « reverrons bientôt, pour que je puisse vous remet- « tre les espèces et les mandats que vous m'avez con-

« fiés ; et il tarde à votre fille de recevoir votre bé-
« nédiction.

« Votre affectionné jusqu'à la mort,

« ÉDOUARD RAMSAY. »

Mynheer Van Krause lut et relut cette lettre avec une grande attention. Tout dépend en ce monde de l'humeur dans laquelle on se trouve pour le moment. Le syndic était alors dans un accès de vertu romaine, et il prit le contenu de la lettre en vrai Caton.

— Excellent jeune homme! il l'emmène avec lui pour la mettre hors de danger; et, pour sauver sa réputation, il va l'épouser! Il m'avait bien dit qu'il me sauverait; mais il a tout sauvé, ma fille, moi et ma fortune. On verra à présent comment je me conduirai, on verra le calme d'un stoïcien. Je ne montrerai ni émotion ni surprise de mon arrestation, parce que je sais qu'elle doit avoir lieu; ni crainte ni émotion quand on me conduira en prison, parce que je sais que je n'ai rien à craindre; je leur dirai de se rappeler que je suis syndic de cette ville, et que j'ai droit au respect dû à cette place élevée. Mynheer Van Krause sonna le vieux Koop, se fit donner sa pipe et un pot de bière, et, ainsi doublement armé, il attendit tranquillement l'officier chargé de l'arrêter.

Vers la même heure que cette lettre fut remise au syndic, on en apporta une autre à lord Albemarle,

qui faisait alors une partie de cartes avec le duc de Portland. Au bas de l'adresse était écrit : Pressé et important. Mais les deux nobles lords parurent regarder leur partie comme plus pressée et plus importante ; car ce ne fut que vers minuit, quand elle fut terminée, que cette lettre fut ouverte. Elle contenait différents papiers, et lord Albemarle lut ce qui suit :

« Milord,

« Quoique votre ennemi politique, je vous rends « la justice que vous méritez, et c'est pourquoi je « m'adresse à vous pour épargner à votre gouver- « nement la honte de persécuter un innocent, un « homme qui a toujours été un de ses plus fidèles et « zélés partisans, et pour vous dévoiler la perfidie « et la scélératesse d'un traître. Quand je vous au- « rai dit que mon nom est Ramsay, vous croirez « aisément qu'avant que cette lettre se trouve entre « vos mains, je serai hors de votre portée. Je suis « venu ici à bord du cutter, commandé par M. Van- « slyperken, avec des lettres de recommandation « pour mynheer Van Krause, à qui j'étais annoncé « comme un ferme partisan de Guillaume d'Orange, « et comme protestant. Il me fit, à ce double titre, « le meilleur accueil, et m'offrit un appartement « chez lui. Vous pouvez vous imaginer quel motif « m'avait amené ici ; mais la fortune me favorisa en

« m'offrant en la personne du lieutenant Vansly-
« perken un homme prêt à tout faire pour de l'ar-
« gent. Il avait déjà transmis notre correspondance
« avec nos amis en Hollande, et, quand je fus sur
« son bord, je lui appris les moyens d'ouvrir les dé-
« pêches de votre gouvernement, et de m'en faire
« des copies, service dont je n'ai pas besoin de dire
« qu'il fut très-libéralement payé. Mais il paraît
« qu'il profita du moyen que je lui avais appris de
« connaître vos secrets, pour se mettre en posses-
« sion des nôtres; qu'il commit ainsi une double
« trahison, et peu s'en est fallu que je n'en fusse
« victime.

« C'est moi, milord, qui ai appris au syndic Van
« Krause les nouvelles dont la connaissance l'a rendu
« suspect; je l'ai fait pour lui faire croire que j'a-
« vais la confiance intime de votre gouvernement,
« et pour gagner ses bonnes grâces, en flattant la
« faiblesse qu'il avait d'aimer à paraître plus in-
« struit que les autres; car j'étais épris de sa fille,
« qui vient de quitter ce pays avec moi. Jamais je ne
« l'ai détrompé sur mes opinions politiques, et il
« ne l'est pas encore en ce moment. Je dois rendre
« ce témoignage à un homme honnête. Je vous en-
« voie les copies de vos dépêches, écrites de la propre
« main de M. Vanslyperken. En vous convainquant
« de la perfidie de ce misérable, j'espère qu'elles
« vous porteront à croire à l'innocence du digne
« syndic, sur l'assurance d'un homme qui, quoique

« jacobite, catholique et proscrit, est incapable de « vous faire un mensonge. Je suis, milord, avec « tout le respect dû au noble caractère de votre « seigneurie,

« Votre très-humble et très-obéissant « serviteur,

« ÉDOUARD RAMSAY. »

— Voici ce qui confirme mes soupçons, dit lord Albemarle en remettant cette lettre au duc de Portland.

Le duc lut la lettre, et examina les copies des dépêches.

— Verrons-nous le roi ce soir? demanda le duc.

— Non. Le roi est couché; et à quoi bon le déranger? Les arrestations doivent être faites à présent. Attendons le rapport qu'on nous en fera demain matin. Nous verrons combien de personnes ont été arrêtées, et nous mettrons ces pièces sous les yeux de Sa Majesté.

Laissant les deux nobles lords aller se coucher, nous retournerons à Amsterdam. Minuit sonnait quand on frappa un grand coup à la porte du syndic. Koop, à qui son maître avait ordonné de ne pas se coucher, alla l'ouvrir, et un détachement nombreux de gardes de la ville entra dans la cour.

— Où est mynheer Van Krause? demanda le magistrat qui les accompagnait.

— Le syndic est dans son salon, mynheer, répondit Koop.

Le magistrat y monta, sans se faire annoncer, avec trois ou quatre hommes. Il trouva le syndic fumant sa pipe.

— Ah! c'est mon intime ami! mynheer Engelback! Et quel motif vous amène ici à une pareille heure avec tant de monde? Y a-t-il un incendie dans la ville?

— Non, mynheer; mais je suis fâché d'être obligé de vous dire que j'ai ordre de vous arrêter et de vous conduire en prison.

— En prison! moi, syndic de cette ville! — Cela est bien étrange! — Me permettrez-vous de voir votre ordre? — Il est en règle, contresigné par Sa Majesté. — Je n'ai plus rien à dire, mynheer Engelback. — Koop, donnez-moi mon manteau. — Mynheer Engelback, je demande à être traité avec les égards dus au syndic d'Amsterdam.

Engelback fut surpris du sang-froid de Van Krause. Jamais il ne s'était montré avec tant d'avantage. Il le salua avec respect, et lui dit ensuite : — Vous avez chez vous quelques amis, mynheer Van Krause?

— Aucun autre que vous, mynheer Engelback.

— Vous nous excuserez; mais il faut que nous fassions la visite de votre maison.

— Avec l'ordre de Sa Majesté, vous n'avez pas besoin d'excuse.

Après une perquisition faite avec le plus grand soin, on ne trouva personne dans la maison, et l'on commença à croire que le gouvernement pouvait avoir été trompé. Mynheer Van Krause fut alors conduit à la maison de ville avec toutes les marques possibles d'égards et de respect, et on l'y plaça sous sûre garde ; car les autorités civiques ne jugèrent pas convenable de jeter dans une prison le syndic de leur ville, quand il n'était encore que soupçonné. En y arrivant, il surprit tout le monde par l'air de tranquillité avec lequel il se remit à fumer une pipe.

Mais quoiqu'on n'eût trouvé que le syndic chez le syndic, et pas une âme dans la maison habitée par le jésuite, il y avait encore une personne à arrêter, — la veuve Vandersloosh ; car, quoique lord Albemarle fût convaincu de son innocence, il ne pouvait prendre sur lui d'agir contre les décisions du conseil ; et à une heure du matin on frappa à sa porte à coups redoublés. Elle s'éveilla en sursaut.

— Babette ! Babette ! s'écria-t-elle.

— Madame ! répondit Babette à demi endormie.

— On frappe à la porte.

— Ce sont quelques ivrognes, madame ; ils s'en iront quand ils verront qu'on ne leur ouvre pas.

Les coups à la porte redoublèrent.

— Levez-vous donc, Babette ! — menacez-les de la garde.

On frappa encore plus fort.

— Babette ! Babette !

— Il faut bien que je mette quelque chose sur moi, madame.

— Parlez-leur par la fenêtre.

Babette ouvrit une croisée, y passa la tête, et s'écria : — Si vous ne vous en allez, ivrognes que vous êtes, ma maîtresse appellera la garde.

— Si vous n'ouvrez la porte sur-le-champ, nous l'enfoncerons, répondit l'officier de justice.

— Dites-leur que cette maison n'est pas une auberge, et qu'on n'y reçoit personne à une pareille heure, Babette.

Babette exécuta cet ordre, et ferma la croisée.

— Enfoncez la porte, dit l'officier à ses gens.

En deux minutes la porte fut brisée, et ils montèrent l'escalier.

— Ils sont entrés, Babette ! s'écria la veuve en sautant à bas de son lit pour fermer la porte de sa chambre qu'elle avait laissée ouverte à cause de la chaleur. Mais l'officier arrivait ; il avança le pied pour la tenir entr'ouverte, et elle aperçut un homme en habit noir, tenant en main un bâton blanc.

— Que venez-vous faire ici ? s'écria la veuve alarmée.

— Nous voulons parler à Frau Vandersloosh.

— Eh bien, c'est moi. — Que me voulez-vous?

— J'ai à vous prier de vous habiller, et de me suivre sur-le-champ à la maison de ville.

— Dieu du ciel ! de quoi s'agit-il donc?

— D'une accusation de haute trahison, madame.

— Oh! oh! — je sais ce que c'est. — Fort bien, mon cher mynheer, je vais m'habiller à l'instant. Je serai toujours prête à me lever à toute heure de la nuit pour que ce misérable soit... Oui, oui, mynheer Vanslyperken, nous verrons, nous verrons. — Babette, conduisez ces messieurs en bas, et donnez-leur quelques bouteilles de ma meilleure bière. — J'espère que vous la trouverez bonne, monsieur. C'est moi qui la brasse. — Babette! vous reviendrez pour m'aider à m'habiller.

L'officier ne jugea pas à propos de détromper la veuve, qui s'imaginait qu'elle allait faire une déposition contre Vanslyperken, et non être mise en prison.

— Nous verrons comment cela finira, dit-elle en commençant à s'habiller. — Babette, mon jupon de dessous.— Je n'ai dit que la vérité à ces deux lords, et je suis sûre qu'ils m'ont crue. — Ne me serrez pas tout d'un coup, Babette; combien de fois vous l'ai-je dit! je crois que vous avez passé un œillet. — Le scélérat! m'accuser de trahison! — Mes jupons, Babette! — Que vous êtes stupide! ne savez-vous pas que je mets toujours le rouge en dessous, ensuite le bleu et puis le vert. Pourquoi me les donnez-vous comme ils vous tombent sous la main? — Mon busc, Babette. — Combien leur avez-vous donné de bouteilles de bière? — Je suppose qu'on va le juger pendant la nuit, afin de le faire pendre au

point du jour. — Veillez bien à tout pendant mon absence. Je reviendrai dès qu'il sera pendu. — Oui, oui, monsieur Vanslyperken; ce sera votre fin, et celle de votre chien.

La veuve, étant habillée, alla trouver l'officier, qui la conduisit à la maison de ville, devant mynheer Engelback, qui remplissait les fonctions de prévôt.

— Voici la veuve Vandersloosh, mynheer.

— Fort bien. — Emmenez-la.

— M'emmener! s'écria la veuve ; où?

Engelback ne daigna pas lui répondre. Deux hommes vigoureux la prirent chacun par un bras, et l'emmenèrent en dépit de ses réclamations et de quelque résistance.

— Où me conduisez-vous? Que signifie tout ceci? s'écria la veuve effrayée.

Personne ne lui répondit, et elle arriva bientôt devant une porte qui fut ouverte par un autre homme tenant un trousseau de clefs. Elle vit sur-le-champ que c'était un cachot. La vérité se présenta à son esprit pour la première fois. Elle était arrêtée comme accusée de trahison. Avant qu'elle eùt eu le temps de pousser un seul cri, on la poussa dans la prison, la porte en fut fermée, et elle entendit tirer les verrous. Accablée de surprise et d'indignation, elle tomba sur un banc. — Est-il bien possible? s'écria-t-elle; le scélérat l'a-t-il donc emporté sur moi? — Eh bien, n'importe! nous verrons, monsieur Vanslyperken, nous verrons.

XLIX.

L'arrivée de Ramsay et de ses compagnons était si inattendue, que lady Barclay s'imagina d'abord que les contrebandiers avaient été trahis, et que la barque avait été envoyée par le cutter avec des hommes armés pour attaquer la caverne. En une minute, elle fit tous ses préparatifs de défense, car il avait été convenu depuis longtemps qu'en cas d'attaque imprévue, les femmes opposeraient toute la résistance qui serait en leur pouvoir, ce que la nature du local permettait.

Mais, comme on le remarqua bientôt, ces nouveaux débarqués, quoique venant du cutter, et pa-

raissant bien armés, n'avaient pas l'air de songer à des hostilités. Ils avançaient sans ordre, et plusieurs d'entre eux portaient sur l'épaule une petite caisse. Que pouvaient contenir ces caisses? Ce pouvait être des grenades qu'ils avaient dessein de jeter dans la caverne. Quoi qu'il en fût, ils arrivèrent bientôt au bas de la plate-forme, à l'endroit où l'on plaçait ordinairement l'échelle. Smallbones, ses longues jambes nues, et avec son jupon court, était en faction sur une pointe de rocher élevée de deux à trois pieds au-dessus du niveau de la plate-forme, un mousquet à la main. — Qui vive? s'écria-t-il suivant l'ordre qui lui avait été donné.

— Est-il possible que ce soit une femme? demanda Wilhelmina à Ramsay, sur le bras duquel elle était appuyée.

— Dans tous les cas, je n'ai pas l'honneur de la connaître. Mais elle pointe son mousquet. — Amis, répondit Ramsay; — dites à mistress Alice que c'est Ramsay.

Smallbones alla faire son rapport, et reçut ordre de descendre l'échelle. Ramsay monta sur la plate-forme avec Wilhelmina, et se hâta d'y faire monter ses compagnons avec les caisses de guilders. On retira ensuite l'échelle, de crainte que l'équipage du cutter, se trouvant libre, ne débarquât pour attaquer la caverne. Ramsay présenta Wilhelmina à lady Barclay, lui raconta le plus brièvement possible tout ce qui était arrivé, et lui dit à quoi ils de-

vaient s'attendre. Il n'y avait pas un instant à perdre, car l'équipage du cutter pouvait envoyer les dépêches par terre à Portsmouth, s'ils y pensaient, et il était très-important de prendre l'avance. Nancy Corbett fut mise en réquisition, et on lui donna ses instructions. Les conspirateurs qui étaient à Portsmouth devaient se rendre sur-le-champ à la caverne, avec la précaution de se déguiser, de crainte de rencontrer les gens de l'équipage du cutter, qui pourraient être chargés de porter les dépêches par terre. Heureusement, il se trouvait dans la caverne une quantité suffisante d'armes et de munitions. Nancy partit à l'instant même, et elle arriva pendant la nuit à Portsmouth. Elle donna l'alarme aux conspirateurs, qui logeaient tous chez le juif, et il fut décidé que le meilleur déguisement qu'ils pussent prendre était des vêtements de femme. Avant que le jour parût, ils avaient tous quitté Portsmouth; ils prirent des barques, à quelque intervalle les uns des autres, au nombre de trois ou quatre à la fois, et débarquèrent dans l'île de Wight à Ryde, ou Moggy Salisbury les attendait pour les conduire à la caverne, car aucun d'eux n'en connaissait le chemin. Nancy Corbett ne les avait pas accompagnés. Elle resta à Portsmouth pour épier les mesures qui seraient prises par les autorités.

Le juif Lazare amenait avec lui seize hommes vigoureux et déterminés; et quand ils furent sur la plate-forme, ils avaient l'air d'une race gigantesque

de femmes comme on n'en avait jamais vu, à l'exception du juif, qui semblait une vieille décrépite. Ils avaient gardé sous leurs robes leurs justaucorps de buffle, car ils étaient décidés à faire une résistance opiniâtre. Ils furent bientôt dans la caverne, et Ramsay leur distribua des armes et des munitions. Sir Robert Barclay avait quitté la caverne avec son lougre il y avait deux jours, et l'on ne savait pas quand il reviendrait. On désirait ardemment son retour, car l'équipage du lougre doublerait leurs forces, et s'il arrivait avant que l'attaque eût lieu, le lougre et la grande barque amenée par Ramsay semblaient pouvoir suffire pour transporter en France tous ceux qui se trouvaient dans la caverne.

Comme nous l'avons déjà dit, le cutter n'arriva à Portsmouth que dans la soirée du second jour; les dépêches ne furent remises à l'amiral que le lendemain matin, et alors tout fut en mouvement pour les préparatifs de l'expédition contre la caverne. Nancy Corbett était aux aguets. Elle apprit bientôt quel régiment devait fournir les hommes qui devaient en faire l'attaque; elle en connaissait quelques officiers et sergents: elle se glissa dans la cour de la caserne, et y trouva un sergent de sa connaissance.

— Eh bien! sergent Tanner, lui dit-elle, êtes-vous de l'expédition qu'on prépare?

— Oui, mistress Corbett, j'ai reçu mes ordres.

— Je vous souhaite beaucoup de plaisir, dit Nancy d'un ton ironique.

— Oh ! ce n'est rien, mistress Corbett; rien du tout. Il ne s'agit que de débusquer quelques contrebandiers d'une caverne. C'est l'affaire d'un tour de main.

— J'ai entendu un commis de l'amiral en parler différemment.

— Que disait-il donc?

— Mais dites-moi d'abord quelle sera la force de votre détachement?

— Cent soldats, — huit sous-officiers, — deux lieutenants, — un capitaine et un major.

— Bravo, sergent! vous emporterez tout devant vous.

— C'est ce que j'espère, mistress Corbett; d'autant plus que nous devons avoir l'aide de l'équipage du cutter.

— De mieux en mieux. Je vous félicite des lauriers dont vous allez vous couvrir, sergent. Ha! ha! ha!

— Pourquoi riez-vous, mistress Corbett, et qu'avez-vous entendu dire par le commis de l'amiral?

— Qu'il n'y a pas un seul contrebandier dans la caverne.

— Quoi! il ne s'y trouve personne?

— Pardonnez-moi. C'est là qu'ils débarquent leurs marchandises.

— Il faut donc qu'ils y laissent quelques-uns d'entre eux pour les garder.

— Non. Ce sont leurs femmes qui les gardent. —

Quelle glorieuse expédition ! — Voyons si j'ai bien retenu, — un major, un capitaine, deux lieutenants, huit sous-officiers, et cent soldats pour attaquer et mettre en déroute une vingtaine de vieilles femmes !

— Vous plaisantez, mistress Nancy !

— Point du tout, sergent, vous verrez que c'est la vérité. L'amiral est honteux de cette affaire, et tout l'équipage du cutter a juré de ne pas tirer un coup de feu.

— Par le dieu de la guerre ! c'est une nouvelle diabolique que vous m'apprenez là, mistress Corbett.

— Pas du tout ! cela fera une réputation à votre régiment. — On vous appellerales Tueurs de Femmes ! Ha ! ha ! ha ! Je vous félicite, sergent Tanner. — Ha ! ha ! ha !

Nancy connaissait le pouvoir du ridicule. Elle quitta le sergent, et ayant été accostée un moment après par un des lieutenants, elle le railla de la même manière.

— Parlez-vous sérieusement, Nancy ? lui demanda le lieutenant Dillon.

— Très-sérieusement, lieutenant. Mais j'ai aussi appris qu'elles sont bien armées, et aussi déterminées que leurs maris. Elles se défendront bien, je vous en réponds. Elles ont juré de se faire tuer jusqu'à la dernière avant de se rendre. Nous verrons bientôt qui se bat le mieux, les hommes ou les fem-

mes. Je parie un jacobus d'or pour mon sexe : tenez-vous la gageure, lieutenant?

— Cela est détestable! s'écria le lieutenant; je ne puis ordonner à mes soldats de faire feu sur des femmes, quand ce seraient des diables incarnés; une femme est toujours une femme.

— Et elle n'en vaut pas moins pour être brave, lieutenant Dillon. — Comme je le disais au sergent Tanner, votre régiment sera connu par le sobriquet de Tueurs de Femmes.

— Damnation! Mais un moment : — il doit s'y trouver des hommes. Ceux qui s'étaient emparés du cutter ont abordé à terre sur une barque.

— Oui, avec quarante caisses pleines d'or, dit-on. Mais croyez-vous qu'ils aient été assez sots pour vous y attendre? Non, non. Ils en sont partis la nuit dernière sur la même barque avec tout leur argent, et ils sont à présent en sûreté à Cherbourg. J'en suis sûre, car j'ai vu ce matin la femme d'un contrebandier qui demeure ici; elle m'a montré une lettre de son mari qui lui disait d'aller l'y rejoindre, et je crois qu'elle est partie. Mais il faut que je m'en aille. — Adieu, monsieur le Tueur de Femmes.

Le lieutenant répéta aux officiers ce que Nancy venait de lui dire, et le major, à qui cette nouvelle ne plaisait nullement, alla trouver l'amiral, et lui dit que le bruit courait qu'ils n'auraient à combattre que des femmes dans cette caverne.

— Il est certain, répondit l'amiral, que les dépê-

ches disent qu'on croit qu'il ne s'y trouve que des femmes; mais les contrebandiers qui s'étaient mis en possession du cutter y ont débarqué, et...

— Et en sont partis la nuit dernière avec leur argent, amiral; de sorte que nous n'avons à gagner ni honneur ni profit.

— Vous aurez du moins le mérite d'avoir obéi à vos ordres, major Lincoln.

Le major ne répondit rien, et se retira fort mécontent. Pendant ce temps, le sergent Tanner avait appris la nouvelle aux sous-officiers et aux soldats qui devaient faire partie de l'expédition, et le mécontentement fut universel. La plupart des soldats jurèrent qu'ils ne tireraient pas un coup de mousquet contre des femmes, et une mutinerie fut sur le point d'éclater.

Cependant Nancy avait trouvé le moyen de parler aux hommes de l'équipage de *la Jungfrau* qui étaient venus à terre. Elle leur avait dit que les contrebandiers étaient partis avec leur or; qu'ils n'auraient à se battre que contre des femmes; que les soldats avaient juré qu'ils ne brûleraient pas une amorce, et que Moggy Salisbury, qui était dans la caverne, avait dit qu'elle prendrait une de ses chemises pour étendard, et qu'elle se défendrait jusqu'à la mort. Tout cela fut répété à bord du cutter, et tous les marins jurèrent qu'ils ne feraient pas feu contre des femmes, et surtout contre Moggy Salisbury.

De quoi ne peut venir à bout la langue insidieuse d'une femme!

Après cette explication, on peut supposer qu'aucun de ceux qui devaient composer l'expédition n'était animé d'un grand zèle. Le fait est que, depuis le major jusqu'au dernier soldat, et depuis Vanslyperken jusqu'au dernier matelot, tous étaient de mauvaise humeur.

Nancy Corbett, après avoir exécuté son projet, retourna dans la caverne la nuit suivante, et, ce qui fut fort heureux, le lougre de sir Robert arriva la même nuit. Ayant appris tout ce qui était arrivé, il fit hisser sur les rochers le lougre et la grande barque, et se prépara à opposer la résistance déterminée qu'on devait attendre d'hommes dont la vie dépendait du résultat de cette affaire.

Le lendemain matin, on vit arriver le cutter, traînant ses barques à la remorque, et refoulant à peine la marée, tant la brise était faible. Nancy Corbett demanda à parler à sir Robert Barclay. Elle lui apprit ce qu'elle avait fait à Portsmouth, et le mécontentement qui régnait parmi les soldats et les marins, et lui dit que si tous les hommes prenaient des vêtements de femme, cela leur serait plus utile que cinquante hommes de plus. Cet avis parut bon à sir Robert; il en fit part à Ramsay, qui l'invita fortement à le suivre; il en fit sur-le-champ la proposition à ses compagnons, qui y consentirent, et tous se déguisèrent en femmes à l'instant même en

poussant de grands éclats de rire. La seule personne qui conserva le costume d'homme fut une femme, — Wilhelmina, qui devait rester dans la caverne avec les autres femmes.

L.

Vers midi, *la Jungfrau* jeta l'ancre à l'entrée de la crique, et les soldats furent distribués sur les trois barques; M. Vanslyperken mit les siennes en mer, et y plaça une partie de ses marins et ses soldats de marine; et vers une heure, ayant ses pistolets à sa ceinture et son coutelas à la main, il annonça au major Lincoln que tout était prêt. Le major descendit dans la barque du lieutenant; on avança jusqu'au fond de la petite crique, et l'on débarqua. On aperçut le lougre et l'autre barque hissés sur les rochers, et cette vue répandit la joie, car elle faisait espérer qu'on trouverait des hommes

20.

à combattre. Le major se mit à la tête de ses soldats qui commencèrent à gravir péniblement les rochers, et ils arrivèrent enfin au pied de celui qui formait à quinze pieds plus haut une plate-forme dont nous avons fait la description et sur laquelle était l'entrée de la caverne. En ce moment, le major cria : — Halte! et il n'aurait pu donner un ordre plus judicieux, car il était impossible d'aller plus avant. On fit un détour, on visita toutes les parties accessibles des rochers, et l'on ne put découvrir aucune caverne. Le major, voyant toutes ses recherches inutiles, tint conseil avec ses officiers, et comme ils désiraient tous se débarrasser de cette affaire, il fut décidé qu'on se rembarquerait. L'ordre fut donné aux soldats de retourner sur le bord de la crique pour reprendre leurs barques, et l'expédition se serait ainsi terminée sans effusion de sang, si une femme n'eût commis une imprudence. Moggy Salisbury avait attaché une chemise de femme au bout d'un long bâton en guise d'étendard, et voyant que les ennemis allaient se rembarquer, elle l'arbora par dérision sur le haut d'un petit rocher. Un des marins de *la Jungfrau* l'aperçut, et s'écria : — Voilà du moins leur étendard déployé sur le pic.

— Où? demanda le major. — Oui, de par le ciel! je le vois. C'est donc là que doit être la caverne.

Ni sir Robert, ni aucun de ses amis, ne furent informé, de cette manœuvre de Moggy; car Small-

bones, qui s'en était aperçu, baissa l'étendard presque au même instant, mais il était trop tard; le major crut de son devoir de retourner à l'attaque et il ordonna aux soldats de gravir de nouveau les rochers.

Moggy entra dans la caverne. — Ils nous ont découverts, monsieur, dit-elle à sir Robert; je les ai vus étendre le bras de ce côté, et ils reviennent sur leurs pas. Je vais me mettre en sentinelle; ils ne tireront pas sur une femme, et, s'ils tirent, je m'en soucie fort peu.

Sir Robert et Ramsay entrèrent en consultation sérieuse. Ils pensaient que, par une manœuvre hardie, ils pourraient se tirer d'embarras. Le vent était tombé; il y avait sur la mer un calme plat, et tout semblait annoncer que ce calme serait de quelque durée.

— Si nous pouvions arranger cela, et je crois que nous le pouvons, dit sir Robert; plus tôt l'affaire serait entamée, et mieux cela vaudrait.

Pendant ce temps, Moggy avait pris un mousquet, et, l'appuyant sur son épaule, elle se promenait le long du bord de la plate-forme comme une sentinelle en faction. Les soldats l'aperçurent, et ils se la montrèrent les uns aux autres en riant. Quand le major fut à portée de l'entendre, elle s'écria : — Que faites-vous ici, soldats? Retirez-vous, ou je vous enverrai une balle dans votre jaquette.

— Ma bonne femme, répondit le major, nous ne voudrions pas vous faire le moindre mal, mais il faut vous rendre.

— Nous rendre! qui parle de se rendre? Qu'on arbore l'étendard!

Smallbones arbora la chemise attachée au bout d'un bâton en faisant une grimace de satisfaction.

— Bonne femme, songez qu'il faut que nous exécutions nos ordres.

— J'ai aussi à obéir aux miens. — Holà, la garde!

Toutes les femmes, — les véritables femmes, —arrivèrent alors sur le bord de la plate-forme, comme cela avait été convenu, ayant le fusil sur l'épaule, et la petite Lilly marchant à leur tête, un sabre à la main.

A la vue d'une petite fille commandant ce détachement, tous les soldats firent de grands éclats de rire.

— C'en est assez, c'en est assez, dit sir Robert craignant pour sa fille; faites-les rentrer.

— Ne craignez rien, répondit Moggy, ils ne tireront pas les premiers. Cependant elle donna ordre à la garde de se retirer, et la petite Lilly reconduisit sa troupe dans la caverne.

— Sur mon âme cela est trop ridicule! s'écria le lieutenant Dillon.

— Je ne sais véritablement que faire, dit le major.

— Il faut, de manière ou d'autre, que nous commencions les hostilités, dit sir Robert.

Smallbones sortit de la caverne, armé d'un mousquet, pour aller relever Moggy, qui alla rejoindre les autres femmes.

Le major, qui s'imagina qu'il devait y avoir un chemin de l'autre côté pour arriver à la caverne, s'approcha du rocher perpendiculaire dans le dessein de le tourner.

— Éloignez-vous ou je ferai feu, dit Smallbones en le couchant en joue; car depuis qu'il était dans la caverne, il avait appris le maniement des armes à feu.

Le major continua à avancer sans s'inquiéter de cette menace. Smallbones lâcha son coup, et le major tomba.

— L'infernale diablesse! s'écria le lieutenant Dillon; êtes-vous blessé, major?

— Oui, je le suis et je ne puis me relever.

Un contrebandier, qui s'était avancé sur le bord de la plate-forme, tira un autre coup de mousquet et tua un sergent, \

— Tonnerre et flammes! qu'allons-nous donc faire? s'écria Dillon.

Mais en ce moment tous les confédérés sortirent de la caverne habillés en femmes, et commencèrent un feu meurtrier contre les soldats. Le capitaine, qui avait alors pris le commandement, voulut exécuter le projet du major; mais, en tournant

le rocher, les soldats se trouvèrent exposés plus que jamais au feu de leurs ennemis, et un grand nombre tombèrent, tués ou blessés. Ils avaient d'abord refusé de faire feu, parce qu'ils étaient convaincus qu'ils avaient affaire à des femmes; mais il y a des bornes à tout, même à la galanterie; et quand ils virent tomber un si grand nombre de leurs compagnons, ils furent saisis de colère et d'indignation, et ils tirèrent à leur tour; mais déjà près de la moitié du détachement était hors de combat.

Les marins, qui formaient l'arrière-garde, ne pouvaient voir, au milieu de la fumée, combien les soldats avaient souffert. Ils firent feu quand ils en reçurent l'ordre; mais ils tirèrent en l'air comme ils en étaient convenus.

Cependant les soldats reçurent ordre d'avancer le long du côté du rocher qui donnait vers l'orient. Cette partie était plus élevée et plus escarpée que celle qui était située du côté de l'occident, et où l'on plaçait une échelle pour monter et pour descendre. Là, ils furent entièrement à la merci des confédérés, qui, cachés derrière des masses de rochers, tiraient sur eux presque à coup sûr. Le capitaine fut tué; le lieutenant Dillon fut blessé dangereusement, et le commandement de ce qui restait du détachement fut dévolu à l'autre lieutenant, jeune homme qui venait à peine d'arriver au régiment, et qui ne connaissait rien à l'art de la guerre,

si l'art de la guerre pouvait être utile dans un cas semblable.

— Appelez-vous cela combattre des femmes? demanda un vieux soldat au sergent Tanner. — J'ai vu du service, mais je ne me suis jamais trouvé à un feu si meurtrier. Nous avons déjà perdu les deux tiers de nos hommes.

— Et nous serons tous tués avant de trouver l'entrée de cette maudite caverne, répondit le sergent. L'honneur du régiment est perdu pour toujours, et, quant à moi, je m'inquiète fort peu qu'une balle m'emporte le crâne.

Les marins qui formaient l'arrière-garde avaient peu souffert, mais quand les rangs des soldats furent tellement éclaircis, Ramsay chargea une partie de ses gens de diriger leur feu sur l'équipage du cutter, et plusieurs furent tués ou blessés. Vanslyperken, après avoir en vain changé plusieurs fois de position, fit porter ces derniers sur sa barque, et retourna avec eux à bord de son cutter, sous prétexte d'aller chercher des munitions, laissant les autres se tirer d'affaire comme ils le pourraient.

— Je me doutais que l'affaire serait trop chaude pour lui, dit Spurey.

— Oui, répondit Le Court, qui tomba au même instant, la cuisse percée d'une balle.

Les marins restèrent bravement à leur poste, et en quelques minutes tous furent blessés ou tués, car c'était principalement contre eux que le feu des

confédérés se dirigeait. Les soldats, qui étaient alors sous le commandement du sergent Tanner, voyant qu'ils ne pouvaient ni avancer ni reculer sans s'exposer à un feu meurtrier auquel ils ne pourraient répondre avec succès, s'étaient divisés en petits pelotons, et se tenaient derrière des pointes de rochers, d'où ils tiraient contre les conspirateurs, quand ils pouvaient le faire sans se montrer. Mais de tout le détachement, à peine restait-il vingt hommes sans blessure.

Il était alors quatre heures après midi. La mer était calme et lisse comme un miroir; pas un souffle d'air ne se faisait sentir, et l'on voyait, à un quart de mille du rivage, le cutter qui ne pouvait faire usage de ses voiles.

— Voici le moment, sir Robert.

— Oui, Ramsay, il faut un coup d'audace. — Allons, mes amis, à bas ces habits de femmes, et prenez vos sabres et vos pistolets.

Cet ordre fut exécuté en quelques minutes, et quoique les conspirateurs eussent eu aussi quelques blessés dans cette affaire, l'équipage du lougre, les hommes arrivés d'Amsterdam avec Ramsay, et ceux qui étaient venus de Portsmouth avec le juif, pouvaient encore fournir quarante hommes vigoureux et déterminés, et laisser dans la caverne assez de bras pour en imposer à ce qui restait de soldats.

On plaça l'échelle, et quarante hommes descendirent de la plate-forme, sous les ordres de sir Ro-

bert et de Ramsay. Jemmy et Smallbones, qui devaient rester sur la plate-forme, retirèrent l'échelle, tandis que sir Robert et ses compagnons s'avançaient vers la crique, et, s'emparant des barques que personne ne gardait, ils firent force de rames vers le cutter.

LI.

La grande difficulté que sir Robert Barclay avait à surmonter, était de trouver les moyens d'emmener en France les personnes des deux sexes qui étaient alors réunies dans la caverne; car il n'était pas douteux qu'à présent que leur retraite était connue, le gouvernement ne prît des mesures efficaces pour les obliger à se rendre, soit par la force soit par la famine. Il avait été reconnu que le lougre et la barque ne pouvaient suffire pour contenir près de cent cinquante personnes, et ils n'avaient des vivres que pour quelques jours. L'idée qui s'était présentée à l'esprit de sir Robert, quand il avait vu

survenir un calme, avait été de prendre le cutter à l'abordage, après avoir défait les troupes, et de s'en servir pour conduire tout son monde à Cherbourg, ce qui mettrait fin à son embarras.

Tel était le plan qu'avait proposé sir Robert, et Ramsay l'ayant approuvé, ils étaient partis pour l'exécuter, sans aucune inquiétude pour ceux qui restaient dans la caverne; car, sans échelle d'escalade, il était impossible d'arriver à la plate-forme, quand même le faible reste du détachement aurait été disposé à tenter une nouvelle attaque.

La partie de l'équipage de *la Jungfrau* qui se trouvait à bord, les ayant vus accourir vers le rivage et s'emparer des trois barques, alla en informer Vanslyperken, qui s'était retiré dans sa cabine, ne voulant pas risquer davantage une vie aussi précieuse que la sienne en se mêlant de cette affaire. Il monta pourtant sur le pont, et vit les trois barques, pleines d'hommes armés, sortir de la crique.

— Ils viennent nous attaquer, monsieur, dit Coble, qui avait été chargé du commandement du cutter, quand M. Vanslyperken l'avait quitté avec le détachement de soldats.

Vanslyperken devint pâle comme la mort, et resta les yeux fixés sur Ramsay, qui était debout sur la poupe de la première barque, son sabre levé en l'air. Il le reconnut aussitôt, put à peine respirer, et ne répondit rien.

L'équipage du cutter, quoique affaibli par la perte d'un grand nombre de ses hommes, prit les armes avec courage. Coble, Jansen, et le caporal qui était revenu avec Vanslyperken, étaient à la tête des autres et les animaient.

— Cottam ! s'écria Jansen ; nous poufons encore leur donner de la pesogne.

— Oui, sur mon Dieu, dit le caporal.

Vanslyperken tressaillit. — Cela est inutile, leur dit-il ; ce serait une folie, — ils sont deux contre un, — ce serait sacrifier notre vie à pure perte ; — il faut nousrendre. — Descendez tous sous le pont. — M'entendez-vous ? obéissez !

— Oui, murmura Coble ; et je ne manquerai pas d'en faire rapport à l'amiral. Je n'ai jamais entendu donner un ordre semblable, et il y a cinquante ans que je sers dans la marine royale.

— Caporal Van Spitter, s'écria Vanslyperken, je vous ordonne de descendre sous le pont, ainsi qu'à tous les autres. — Je commande ici, je crois ; — m'obéirez-vous, monsieur ?

— Oui, monsieur, oui, répondit Van Spitter ; et il descendit sur-le-champ.

Les barques étaient alors à dix toises du cutter, et les hommes étaient irrésolus. L'obéissance du caporal les avait découragés, et la plupart suivirent son exemple.

— Il n'y a plus rien à faire, je le vois, dit Coble, cela ne servirait qu'à nous faire tailler en pièces,

Il jeta son coutelas sur le pont, et ceux qui y étaient restés en firent autant, excepté Jansen, qui tenait le sien levé en l'air. Coble le lui arracha des mains et le jeta par-dessus le bord, à l'instant où les barques arrivaient.

— Cottam ! murmura Jansen croisant les bras sans changer de place, pendant que ses compagnons se retiraient vers l'arrière, et regardant les conspirateurs arriver. Ramsay fut le premier qui monta à bord, et, voyant que le petit nombre de marins qui étaient sur le pont ne faisaient aucune résistance, il arrêta ses compagnons qui se précipitaient sur eux le sabre à la main. En une minute, tout était tranquille sur le tillac de *la Jungfrau*. Vanslyperken, en voyant les barques s'approcher, était descendu dans sa cabine et s'y était enfermé, espérant que la colère de Ramsay se calmerait quand il verrait qu'il ne rencontrait aucune opposition, et qu'il en obtiendrait quartier, ce qui était la seule pensée qui l'occupât.

— Mes amis, dit sir Robert à l'équipage du cutter, je suis charmé que vous n'ayez pas essayé de nous opposer une résistance qui aurait été inutile. J'aurais été fâché qu'un seul de vous perdît encore la vie. Mais peut-être quelques-uns de vous feraient-ils bien de prendre une barque et de se rendre à terre, pour aller relever vos compagnons blessés.

— Nous le ferons bien volontiers, monsieur, répondit Coble en s'avançant sur lui. Le cutter est

à vous, en tant que cela nous concerne, et nous vous promettons de ne faire aucune tentative pour le reprendre, en reconnaissance de la bonté que vous avez de penser à nos pauvres compagnons. Je crois que vous le promettrez comme moi, camarades ?

— Oui ! oui ! nous le promettons.

Coble et ce qui restait de l'équipage du cutter prirent une barque, entrèrent dans la crique, et trouvèrent sur le rivage les compagnons qui leur manquaient, morts ou blessés. Ils ramenèrent à bord Dick le Court, Bill Spurey, et neuf autres qui n'étaient que blessés, et laissèrent les autres sur le sable. Dès qu'ils furent de retour, sir Robert Barclay et Ramsay, laissant douze hommes sur le cutter, force suffisante pour en imposer à l'équipage s'il avait été disposé à manquer à sa promesse, retournèrent à terre avec leurs autres compagnons ; car leur victoire n'était pas encore complète, puisqu'il restait une vingtaine de soldats, qui s'étaient placés à l'abri du feu derrière des rochers.

Dès qu'ils furent débarqués, Ramsay leva en l'air un mouchoir blanc placé sur la baïonnette d'un mousquet.

— Sergent Tanner, dit un des soldats, voici un drapeau parlementaire.

— Oui. Eh bien ! je n'en suis pas fâché. — Ils sont deux contre un à présent. Je vais m'en approcher.

— Nous pourrions, dit Ramsay quand il fut près

de lui, vous forcer de vous rendre à discrétion ou vous tailler en pièces, vous ne pouvez en disconvenir ; mais nous n'avons pas de telles intentions : trop de braves gens ont déjà péri.

— C'est la vérité ; mais une consolation, c'est que nous voyons enfin que nous avons eu affaire à des hommes, et non à des femmes.

— Fort bien ; mais voici nos conditions : vous avez été envoyés pour vous mettre en possession de la caverne ; vous pourrez y entrer dès que nous serons partis. En attendant, vous vous retirerez tous sur ce rocher à ma gauche, et vous nous laisserez nous embarquer sans y mettre le moindre obstacle. — Vous pouvez même faire encore mieux ; empilez vos armes, relevez vos blessés, portez-les sur le bord de la crique, et dès que nous serons en sûreté, nous vous mettrons en possession de vos barques. — Si vous n'acceptez pas l'une ou l'autre de ces conditions, nous vous attaquons à l'instant même. Répondez donc, et que ce soit sur-le-champ.

— J'accepte la dernière, car je ne vois aucun moyen de faire mieux. C'est moi qui suis à présent l'officier commandant, et vous avez la parole du sergent Tanner.

Le sergent retourna vers les soldats, et, avant d'arriver près d'eux, il leur cria : — Attention ! — Empilez vos armes ! Les soldats fatigués d'un si long combat, et n'ayant aucune chance de succès contre un ennemi si supérieur en nombre, obéirent

avec joie à cet ordre, et, se divisant ensuite par pelotons de trois ou quatre, ils s'occupèrent à relever leurs blessés, et à les porter sur le rivage.

Sir Robert et ses compagnons s'avancèrent à la hâte vers la plate-forme ; on descendit l'échelle, et ils y montèrent. Lady Barclay et Lilly se jetèrent dans les bras de sir Robert, et Wilhelmina ne fit pas un moins bon accueil à Ramsay. Tous les préparatifs du départ avaient déjà été faits ; on descendit tous les paquets, sans oublier les caisses de guilders, et, en moins d'un quart d'heure, la caverne fut dépouillée de tout ce qui était transportable.

Lorsque tout eut été descendu et qu'il ne resta plus personne dans la caverne, chacun se chargea d'une partie du bagage et le porta sur le bord de la mer. On plaça sur la première barque les caisses de guilders, et sir Robert y monta avec sa femme, sa fille, Wilhelmina, et tout l'équipage du lougre ; les autres hommes s'embarquèrent sur la seconde avec une partie des bagages, et Ramsay prit sur la troisième le reste des bagages et toutes les femmes. Quand il fut prêt à partir, il appela le sergent, lui montra l'échelle, et lui dit qu'il trouverait dans la caverne de quoi s'indemniser de la peine qu'il aurait prise d'y monter.

— Y trouverai-je de l'eau, monsieur ? cela vous fendrait le cœur d'entendre ces pauvres blessés demander à boire.

— Vous y trouverez de l'eau et de l'eau-de-vie

en abondance. — Quand vous serez arrivés à Portsmouth, vous pouvez raconter votre histoire comme bon vous semblera. Aucun de nous n'y sera pour vous contredire.

— La liste des morts et des blessés suffira pour raconter l'histoire. — Adieu, monsieur, je vous remercie ; il me tarde d'envoyer de l'eau à ces pauvres diables.

Il appela deux soldats, et les fit monter sur la plateforme pour en aller chercher.

— Adieu donc, sergent Tanner ! cria une des femmes qui étaient dans la barque.

— Nancy Corbett ! s'écria le sergent ; est-il possible ?

— Oui, sergent. — Eh bien, ne vous l'avais-je pas dit ? vous ne perdrez jamais le nom de Tueur de Femmes.

— Jolies femmes, sur ma foi ! dit le sergent en se détournant avec dépit.

Les barques partirent, et en quelques minutes elles furent bord à bord avec le cutter. Dès que le bagage en eut été retiré, Ramsay fit mettre en mer une barque de *la Jungfrau,* et ordonna à quelques hommes de l'équipage de les reconduire à terre à la remorque, comme il l'avait promis au sergent.

Pendant ce temps, les trois dames étaient restées sur le gaillard d'arrière, Vanslyperken s'étant enfermé dans sa cabine ; toutes les femmes étaient sur le tillac. Sir Robert Barclay ordonna alors qu'on en-

fonçât la porte de la cabine, et que l'on conduisît le lieutenant sur le premier pont. Quand la porte fut ouverte, on le trouva sur son lit plus mort que vif, et il se laissa emmener sans résistance. On mit alors les dames en possession de la cabine ; on fit descendre toutes les femmes sous le premier pont, et sir Robert ordonna que Vanslyperken fût amené sur le tillac.

LII.

Nous ne devons pourtant oublier ni le digne syndic, ni la veuve Vandersloosh, que nous avons laissés prisonniers à Amsterdam. Mynheer Van Krause fumait sa pipe, et prouvait à ses gardes qu'un grand homme peut se montrer encore plus grand quand il est dans l'adversité. Si la veuve avait eu des témoins, elle aurait sans doute donné aussi des preuves de sa grandeur d'âme; mais elle était seule, sans autre siége que le pavé d'une prison, et elle ne pouvait que déplorer le présent et espérer un avenir plus heureux. Tantôt elle se tordait les mains avec désespoir; tantôt elle se flattait que sa

situation fâcheuse ne serait que momentanée, et elle se consolait en répétant de temps en temps : — Eh bien, monsieur Vanslyperken, nous verrons, nous verrons !

Que la nuit parut longue aux deux prisonniers, c'est ce qu'on ne saurait nier ; mais la plus longue nuit aura sa fin tant que la terre continuera à tourner autour du soleil. Le syndic vit donc paraître le jour à l'heure ordinaire ; mais la veuve n'eut pas le même avantage, attendu la différence de son logement.

Après la lumière du jour, vient le déjeuner ; c'est l'ordre naturel des affaires de ce monde, et les rois n'étant que des hommes, et se trouvant pressés des mêmes besoins que les autres mortels, Sa Majesté le roi Guillaume, le matin qui suivit cette double arrestation, déjeuna de bonne heure avec le duc de Portland et lord Albemarle. L'histoire ne dit pas ce qu'on lui servit pour son déjeuner, mais dès qu'il eut fini ce repas, il commença à parler d'affaires.

— Eh bien, lord Albemarle, savez-vous combien de conspirateurs ont été arrêtés la nuit dernière ?

— Je regrette d'avoir à informer Votre Majesté que les innocents ont été arrêtés, et que les coupables se sont échappés.

— Que voulez-vous dire, milord ? demanda le roi en prenant un air grave.

— Quelque ami secret a rendu aux conspirateurs le service de les avertir à temps, sire. Ils ont

tous disparu, et les deux seules personnes qui aient été arrêtées sont le syndic d'Amsterdam et la veuve Vandersloosh.

— Comptez-vous donc le syndic parmi les innocents dont vous parlez, milord?

— Si Votre Majesté veut avoir la bonté de lire cette lettre, dit lord Albemarle en lui présentant l'épître de Ramsay et les pièces qui y étaient jointes, elle pensera probablement comme moi.

Guillaume lut la lettre. — Quel est ce Ramsay? demanda-t-il; est-ce celui qui a été déclaré proscrit en même temps que sir Robert Barclay?

— Oui, sire,

— Quelle croyance pouvez-vous accorder à son témoignage?

— Toute croyance, sire. Il est incapable de faire un mensonge.

— Un traître comme lui!

— Traître à Votre Majesté, sire; mais fidèle au ci-devant roi Jacques. — Mais les pièces jointes à sa lettre prouvent qu'on ne doit avoir aucun égard à la déclaration du lieutenant Vanslyperken, et qu'il a commis une double trahison.

— Cela paraît évident, dit le roi après y avoir jeté un coup d'œil. La corde est tout ce qu'il mérite. — Mais êtes-vous bien sûr que ce soit son écriture?

— Parfaitement sûr, sire. J'en ai fait la comparaison avec une pièce authentique.

— Eh bien, milord, vous verrez à cette affaire,
— Et le syndic ?

— Comme Votre Majesté doit le voir, il a été trompé, et on l'a injustement soupçonné.

— Et cette femme ?

— Elle est venue ici hier matin pour nous dénoncer la trahison de Vanslyperken, et elle m'a convaincu de son innocence. — Le duc de Portland était présent, et il pense comme moi.

— Eh bien, milord, faites-les mettre en liberté, mais il sera bon de les surveiller un peu. — Vous rendrez compte de cette affaire au conseil cette après-midi.

— M'est-il permis de faire observer à Votre Majesté que l'affront public fait au syndic d'Amsterdam doit être réparé ?

— A la bonne heure, — sans doute. — Faites-le venir, je le recevrai demain matin.

Et à ces mots, Sa Majesté sortit de l'appartement.

Lord Albemarle envoya sur-le-champ un courrier à Amsterdam pour y porter l'ordre de mettre en liberté le syndic et la veuve Vandersloosh et écrivit un billet au premier pour l'avertir que Sa Majesté le recevrait le lendemain à midi.

Mais pendant que ces actes de justice se préparaient à La Haye, d'autres actes, dont la justice n'était pas aussi claire, se commettaient à Amsterdam. Dès le point du jour, la nouvelle de l'arrestation du syndic pour crime de trahison s'était

répandue dans toute la ville, et des groupes nombreux se formèrent dans toutes les rues. D'abord on y discuta paisiblement un événement si extraordinaire et si imprévu; mais bientôt les attroupements augmentèrent, la populace s'ameuta, les esprits s'échauffèrent, et l'on entendit crier de tous côtés : — Vive le roi Guillaume ! — mort aux traîtres! — à sa maison! à sa maison! Tous les groupes séparés coururent vers le même point, comme si c'eût été un projet concerté d'avance; le même esprit animait toute la populace; c'était à qui prouverait le premier sa loyauté, en pillant la maison de mynheer Van Krause.

Ce genre de loyauté a toujours été à la mode dans les Pays-Bas. En dix minutes, la porte fut enfoncée; une foule immense se répandit dans toute la maison; chacun s'empara de ce qui pouvait lui con venir, et les tables, les chaises, les lits, les tableaux, les instruments de musique de Wilhelmina; en un mot, tout le mobilier qui n'était pas transportable, ou qui ne trouvait pas d'amateur, fut mis en pièces, empilé au milieu des appartements, et l'on finit par y mettre le feu. En moins d'une heure, les flammes dévoraient la splendide maison du syndic, et le peuple dansait en face, en criant : — Longue vie au roi Guillaume !

Avant que le courrier fût arrivé de La Haye, il ne restait de la maison du syndic que des débris fumants. Les magasins n'avaient pas été épargnés;

tout ce qui y restait de marchandises avait été consumé ; le bâtiment qui les contenait, situé sur le derrière de la maison, était tombé dans le canal et l'avait presque comblé. Quinze schuyts qui arrivaient, chacun avec une cargaison, avaient été obligés de s'arrêter à quelque distance sur le canal, et les matelots hollandais, avec le flegme apathique de leur nation, regardaient les flammes, leur pipe à la bouche, et les mains dans leurs poches.

Le rassemblement royaliste, après avoir exécuté son projet, se dispersa peu à peu. Il est singulier que l'indignation populaire se montre toujours de la même manière. Si la populace eût été ameutée par un sentiment de courroux contre le gouvernement, elle aurait prouvé son mécontentement en se livrant aux mêmes excès, avec la seule différence qu'elle aurait incendié la maison de ville, au lieu de brûler la demeure de mynheer Van Krause.

Mais avant que chacun fût rentré chez soi, l'opinion publique prit une nouvelle direction, et ce fut en sens inverse. Le bruit courut que l'innocence du syndic avait été reconnue, et qu'un courrier venait d'apporter de La Haye l'ordre qu'on le mît en liberté à l'instant même. La populace fut indignée qu'on eût traité avec tant d'injustice le premier magistrat de la ville, et la seule question fut de savoir si elle mettrait le feu à quelque édifice public pour prouver son indignation, ou si elle irait prendre le syndic pour le reconduire chez lui en triomphe, oubliant

qu'elle venait de brûler sa maison. Heureusement, elle se décida pour ce dernier parti. On courut à la maison de ville, en criant : — Vive notre digne syndic ! vive mynheer Van Krause ! On se précipita sur le grand escalier ; on s'empara de lui ; on le fit asseoir sur un fauteuil que quatre hommes robustes portèrent sur leurs épaules ; on le fit traverser ainsi toute la ville, suivi d'une foule immense de peuple, poussant des acclamations en son honneur, et on le déposa enfin, en triomphe, en face des ruines fumantes de sa maison, où on le laissa assis sur son fauteuil. — Que pouvait-on faire de plus? On l'y avait glorieusement apporté ; et, quant à rebâtir sa maison, la chose était impossible. Tandis que le syndic contemplait ce spectacle de désastre, la foule se dissipa, chacun regrettant, peut-être, qu'on eût mis tant de précipitation à ce pillage; mais personne n'étant disposé à renoncer à ce qu'il y avait gagné. Quelle belle chose est la loyauté! Mynheer Van Krause, resté presque seul, regarda quelques instants avec indignation et courroux quelques pans de murs noircis qui n'étaient pas écroulés, et alla se loger dans un hôtel garni.

Pendant ce temps, on avait annoncé à la veuve Vandersloosh qu'elle était libre, et la porte du cachot dans lequel elle était enfermée lui avait été ouverte. La veuve, indignée d'avoir été mise en prison, en récompense d'un acte de loyauté, sortit avec un air de dignité de la maison de ville, sans

daigner répondre aux compliments que lui firent quelques officiers inférieurs. Elle prit la résolution d'aller dire à Sa Majesté ce qu'elle en pensait, et, le lendemain matin, elle se donna la peine de retourner à La Haye. Mais quand elle arriva au palais, Sa Majesté ne voulait voir personne; — lord Albemarle était indisposé, — et le duc de Portland était occupé. La veuve en fut donc pour les frais de son voyage; et, à son retour, elle déclara à Babette que, de sa vie, elle ne remettrait les pieds dans le palais du roi.

Mais quoique la veuve Vandersloosh n'eût pas été reçue à la cour, le syndic fut admis dès qu'il eut envoyé son nom; et lord Albemarle, le prenant par la main, le présenta à Sa Majesté.

— Nous avons été un peu précipités, mynheer Van Krause, lui dit le roi avec un sourire gracieux.

Le syndic s'inclina profondément.

— Nous sommes fâché d'apprendre que la populace, par suite de sa loyauté, a brûlé votre maison. — Elle a été un peu trop précipitée.

Le syndic s'inclina de nouveau.

— Vous conserverez la place de syndic de la ville d'Amsterdam, mynheer Van Krause.

— Pardon, sire, répondit Van Krause avec respect, mais d'un ton ferme; j'ai obéi aux ordres de Votre Majesté, en me rendant en votre présence, mais je vous prie de confier cette charge à un

autre, et de me permettre de remettre à vos pieds les marques de cette dignité. Mon intention est de quitter Amsterdam.

— Cette intention est un peu trop précipitée, mynheer Van Krause, dit le roi avec un air de mécontentement.

— Sire, l'homme qui a été détenu prisonnier dans la maison de ville n'est plus propre à y remplir les fonctions de juge. J'ai servi bien des années Votre Majesté avec zèle et fidélité. En récompense, j'ai été mis en prison, et ma maison a été pillée et incendiée. Il faut que je rentre dans un rang plus conforme à ma condition actuelle. Je prie donc de nouveau Votre Majesté, en l'assurant de ma fidélité inviolable, de trouver bon que je mette à vos pieds les marques de la dignité de syndic.

Et à ces mots il détacha la chaîne d'or qu'il portait autour du cou, et la déposa par terre devant Sa Majesté avec le bâton de syndic. Guillaume fronça les sourcils et s'approcha d'une fenêtre ; et mynheer Van Krause, voyant que le roi lui tournait le dos, salua lord Albemarle et sortit de l'appartement.

— Un peu trop précipité! pensa mynheer Van Krause en quittant le palais. — On me met en prison sans m'entendre, et il faut que je me contente qu'on me dise qu'on a été un peu trop précipité. — La canaille pille et brûle ma maison, et elle n'a été qu'un peu trop précipitée. — Eh bien, il est heu-

reux que j'aie suivi l'avis de Ramsay. Ce que j'ai perdu n'est qu'une bagatelle; mais si les sommes que j'ai confiées à Ramsay et les remises que j'attendais de Hambourg et de Francfort s'y fussent trouvées, j'étais complétement ruiné, et je n'aurais obtenu d'autre satisfaction qu'un sourire gracieux et l'excuse qu'on avait été un peu trop précipité. Je voudrais bien savoir où sont Ramsay et ma fille : il me tarde de les rejoindre.

Le lecteur doit conclure de ce soliloque mental que la loyauté de mynheer Van Krause avait subi quelque diminution, et qu'il pensait probablement que c'était une marchandise qu'il avait payée trop cher.

A son retour de La Haye, mynheer Van Krause, à la grande surprise de tous les citoyens, mais à la grande satisfaction de son ami intime Engelback, annonça publiquement qu'il avait donné sa démission de la place de syndic. Le lendemain matin Engelback partit pour La Haye, eut une entrevue avec le duc de Portland, et fut nommé à la place de syndic de la ville d'Amsterdam, vacante par suite de la démission de mynheer Van Krause. Il en résulta que tous ceux qui, deux jours auparavant, ôtaient leur chapeau devant mynheer Van Krause, et le gardaient devant mynheer Engelback, se découvrirent la tête en passant devant mynheer Engelback, et la laissèrent couverte quand ils rencontraient mynheer Van Krause.

LIII.

Nous avons laissé sir Robert Barclay sur le tillac du cutter, les dames dans la cabine, les autres femmes sur le premier pont, et Vanslyperken sur le point d'être amené devant sir Robert par deux des conspirateurs. L'équipage de *la Jungfrau* était aussi sur le premier pont; les uns donnant des secours aux blessés, les autres causant avec Jemmy et sa femme.

— Mais, Jemmy, comment, tiaple! fous troufez-fous afec ces gens-là? demanda Jansen.

— Je vais vous le dire, répondit Moggy. La dernière fois qu'il était à Portsmouth, ils l'entendirent chanter et jouer du violon, et ils en furent si con-

tents qu'ils résolurent de l'avoir avec eux pour les divertir dans leur caverne. Si bien qu'un soir ils l'emmenèrent de force, et il a été leur prisonnier depuis ce temps.

— C'était porter la plaisanterie un peu loin, dit Coble.

— Oui, sur mon Dieu! s'écria le caporal.

— Mais, dans tous les cas, me voici en liberté à présent, dit Jemmy, entrant dans l'idée de sa femme; et si Vanslyperken ne commande plus le cutter, comme je crois que cela arrivera, je rentrerais volontiers à bord du cutter comme contre-maître.
— Je crois que cela serait possible, Dick?

— Oui, répondit Le Court, qu'on avait placé dans son hamac.

— Eh bien, continua Moggy, quand je vis que je ne pouvais retrouver mon Jemmy, ce cher petit canard de mari, — mon joyau — ma boîte de diamants, — n'est-il pas vrai, Jemmy? je me mis à courir les rues, comme une désespérée, en m'arrachant les cheveux. Enfin je rencontrai Nancy Corbett, dont le mari est un des contrebandiers; elle m'apprit où il était, elle m'obtint la permission d'aller le joindre, et voilà comment nous sommes tous deux ici.

Le but de Moggy était de faire en sorte que personne ne pût savoir que Jemmy avait volontairement pris parti avec les contrebandiers; et, comme personne ne se donna la peine de la contredire,

son histoire ne fut pas regardée comme apocryphe. Mais en ce moment deux des conspirateurs arrivèrent pour emmener Vanslyperken sur le tillac, et tous les hommes de l'équipage de *la Jungfrau* les suivirent pour voir ce qui allait se passer.

Quand Vanslyperken fut placé devant sir Robert Barclay, ses jambes tremblaient sous lui, et il pouvait à peine se soutenir. Son visage était livide et ses lèvres blanches de crainte, car il sentait qu'il n'avait que bien peu d'espoir de merci.

— Monsieur, lui dit sir Robert d'un ton sévère, vous allez entendre ce dont vous êtes accusé; car, quoique nous agissions en contravention aux lois, nous voulons être justes. — Vous êtes entré volontairement à notre service, et vous avez été à notre solde. Vous êtes devenu un des nôtres, avec cette seule différence, que nous soutenons notre cause par principe d'honneur et de fidélité, et que vous l'avez servie par des motifs mercenaires. Nous avons fidèlement rempli nos obligations envers vous; chaque service que vous nous avez rendu vous a été payé, et bien payé. Cependant vous nous avez trahis; vous avez révélé nos secrets à votre gouvernement, et sans un avis reçu fort à temps, monsieur (montrant Ramsay), et plusieurs autres auraient péri sur un gibet. —Maintenant avez-vous quelque chose à dire pour votre défense, et pour ne pas mourir de la même mort à laquelle vous destiniez les autres?

— Mourir! s'écria Vanslyperken, non, non! — Merci, monsieur! — Je ne suis pas préparé à la mort.

—Peu de gens le sont;—mais un scélérat comme vous ne mérite pas de vivre.

— Merci, merci! je vous le demande à genoux, s'écria Vanslyperken en se jetant aux pieds de sir Robert; — monsieur Ramsay, parlez pour moi.

— Je parlerai, dit Ramsay, mais ce ne sera pas pour vous. Ce sera pour vous prouver que, quand même nous vous laisserions la vie, vous n'en seriez pas moins pendu. J'ai mis entre les mains de votre gouvernement toutes les copies que vous avez faites de ses dépêches, en y joignant l'explication nécessaire. — En attendez-vous quelque merci? il n'en a pas montré beaucoup jusqu'à présent.

—O ciel! ô ciel! s'écria Vanslyperken, se laissant tomber sur le pont de désespoir.

— Maintenant, messieurs, dit sir Robert en s'adressant aux conspirateurs qui étaient placés à sa droite sur le gaillard d'arrière, vous avez entendu l'accusation portée contre cet homme; vous voyez qu'il ne peut se justifier; quelle est votre sentence?

— La mort!

— Et vous, ajouta-t-il en se tournant vers l'équipage du cutter, qui était à sa gauche, vous venez d'apprendre que cet homme a trahi le gouvernement qu'il servait, et à la solde duquel il était: que mérite-t-il?

— Comme matière d'opinion, répondit Coble en remontant son pantalon, je pense comme vous, monsieur, qui que vous puissiez être, qu'il mérite la mort.

— Oui, sur mon Dieu ! dit le caporal.

— La mort ! s'écria tout l'équipage.

— Vous voyez que vous êtes doublement condamné, pour double trahison, dit sir Robert. Préparez-vous donc à la mort. Je ne sais quelle religion vous professez, mais je ne puis vous accorder que quinze minutes pour vous réconcilier avec Dieu.

Vanslyperken, le visage collé contre les planches, ne put que joindre les mains.

— Pendant ce temps, mes amis, dit Ramsay, attachez une corde à la grande vergue.

Deux des conspirateurs s'avancèrent pour obéir à ses ordres, et l'équipage de *la Jungfrau* s'empressa de leur trouver une corde. Mais tandis que cela se passait à tribord, Jemmy s'occupait fort tranquillement à en attacher une autre à la vergue, à bâbord, sans que personne y fît attention.

Quand la première corde fut attachée à la grande vergue, et que le nœud coulant eut été préparé, le caporal Van Spitter alla en rendre compte à sir Robert, en faisant le salut militaire, et sir Robert y répondit en ôtant son chapeau, suivant l'usage. Il regarda à sa montre, qu'il avait toujours tenue en main depuis qu'il avait prononcé la sentence de Vanslyperken, qui restait encore étendu sur le pont.

— Je dois vous avertir, monsieur, qu'il ne vous reste que cinq minutes, dit sir Robert.

— Cinq minutes! s'écria Vanslyperken en se relevant par un mouvement subit et presque involontaire; que cinq minutes! — Mourir dans cinq minutes! continua-t-il en regardant avec horreur la corde attachée à la vergue, et le fatal nœud coulant qui était entre les mains de Van Spitter. — Attendez! — j'ai de l'or, — beaucoup d'or, — je puis racheter ma vie.

— Tout l'or du monde ne la rachèterait pas, répondit sir Robert avec mépris.

— Hélas! s'écria Vanslyperken en se tordant les mains, faut-il donc que j'abandonne tout mon or!

— Vous n'avez plus que deux minutes, monsieur, dit sir Robert. — Qu'on lui passe la corde autour du cou.

Le caporal obéit à cet ordre, et s'acquitta de cette tâche en amateur.

— Merci, merci! s'écria Vanslyperken, retombant à genoux, et étendant les bras.

— Implorez la merci du ciel, il ne vous reste qu'une minute.

Mais en ce moment, on vit paraître, à l'autre bout du pont, une grande femme maigre, amenant à l'aide d'une corde le héros de cet ouvrage, Snarley Yow, qui se faisait traîner et opposait une résistance inutile. Il fut conduit en face de Vanslyperken, qui à cette vue, fut saisi d'indignation.

— Mon chien! s'écria-t-il; — femme, laissez ce

chien! — Qui êtes-vous pour oser toucher à mon chien?

La femme jeta sur le pont son bonnet et un voile qui lui couvrait le visage. Comme le lecteur peut s'en douter, c'était Smallbones. Il était venu à bord du cutter sous ses habits de femme, pour que ses anciens compagnons ne pussent le reconnaître que lorsqu'il le jugerait à propos. Jemmy avait concerté avec lui le plan de cette scène épisodique.

— Smallbones ! s'écria tout l'équipage du cutter, au comble de la surprise.

— Merci du ciel ! s'écria Vanslyperken ; la mer a-t-elle donc rendu ses morts?

— Non, dit Smallbones, car je n'ai jamais été mort, quoique ce ne soit pas votre faute. Mais, comme il paraît que vous allez être pendu, et que je suis bon chrétien, je vous pardonne, — c'est-à-dire, pourvu que vous soyez pendu.

Vanslyperken, qui vit alors que quelque nouveau miracle avait sauvé la vie de Smallbones, fut moins effrayé de le revoir.

— Si vous me pardonnez, ne faites aucun mal à mon chien.

— Mais je ne lui pardonne pas, à lui. Il me doit un long compte, qui va être réglé. Quand on vous hissera d'un côté, il sera hissé de l'autre, aussi sûr que je me nomme Smallbones.

— Ayez compassion de lui, dit Vanslyperken, qui, chose fort étrange ! oubliait le destin qui l'attendait, pour plaider en faveur de son chien.

— C'est un traître! son jugement est prononcé, et il mourra! s'écria Smallbones en frappant du poing droit la paume de sa main gauche.

Pendant cette conversation, le quart d'heure accordé à Vanslyperken était expiré depuis plusieurs minutes; mais l'intérêt qu'on y avait pris avait engagé sir Robert à en attendre la fin.

— En voilà bien assez, dit sir Robert. — Recommandez votre âme à Dieu; votre vie touche à sa fin. — Du monde à la corde!

— Jemmy, cria Smallbones, préparez-vous.

— Un moment! — Je ne demande qu'un moment! — un seul moment, monsieur, s'écria Vanslyperken avec une agitation qui surprit tout le monde.

— Pourquoi?

— Pour embrasser mon pauvre chien.

Quelque étrange, quelque ridicule que fût cette demande dans un pareil moment, Vanslyperken la fit les larmes aux yeux, et avec un tel accent de sensibilité, qu'on ne put s'empêcher d'en être ému. C'était une étincelle qui brillait à la fin de la nuit de turpitudes et de crimes qui avait couvert toute la vie de ce misérable. Sir Robert fit un signe de consentement, et l'on conduisit Vanslyperken, toujours la corde au cou, jusqu'à l'endroit où Smallbones tenait Snarley Yow. Il se baissa sur son chien, et l'embrassa tendrement à plusieurs reprises.

— Assez, assez! s'écria sir Robert, ramenez-le.

Le caporal Van Spitter le prit par le bras, et le

traîna à la place où il devait subir son destin. L'esprit de Vanslyperken semblait n'être occupé que de la situation de son chien et avoir oublié la sienne. Il avait les yeux fixés sur Snarley Yow, et ceux de Snarley Yow étaient fixés sur son maître, qu'il faisait de vains efforts pour suivre. Sir Robert donna le signal. Quatre hommes vigoureux tirèrent la corde de tribord, Jemmy tira celle de bâbord, et l'on vit s'élever en même temps à plusieurs pieds en l'air Vanslyperken et Snarley Yow.

Ainsi périrent un des plus grands misérables et un des chiens les plus hargneux qui aient jamais existé. Digne couple d'amis, ils avaient vécu ensemble, et ils ne furent pas séparés à leur mort.

Une pièce trouvée parmi les papiers des jacobites prouve que cette double expédition eut lieu le 3 août 1700.

LIV.

Il y a peu de gens assez vindicatifs pour conserver un sentiment d'animosité contre un ennemi que la mort va frapper. Les yeux de tous ceux qui se trouvaient sur le pont, — à une seule exception près, — étaient fixés sur Vanslyperken à l'instant où il fut élevé en l'air; mais la vue de ses mouvements convulsifs fit qu'ils s'en détournèrent sur-le-champ, avec une horreur qui allait presque jusqu'à la compassion.

Un seul individu ne songeait pas à Vanslyperken : c'était Smallbones qui n'était occupé qu'à regarder Snarley Yow, qui remuait avec fureur ses pattes et tout son corps. Mais ses efforts diminuèrent

peu à peu; bientôt il resta immobile, et cependant Smallbones restait toujours les yeux fixés sur lui, comme s'il eût douté que ce genre de mort pût frapper un chien qui avait échappé à tant d'autres.

— Pour cette fois, dit-il, je ne crois pas que tu en reviennes; mais tu n'es pas encore hors de mes mains. On dit qu'il faut s'y reprendre à neuf fois pour tuer un chat; mais il y a certains chiens qui ont la vie encore plus dure.

Pendant un quart d'heure, tout fut en silence sur le pont du cutter. Une brise qui s'éleva alors commença à rider la surface de la mer. C'était une circonstance trop favorable pour ne pas en profiter. Sir Robert fit venir devant lui tout l'équipage de *la Jungfrau*. Il dit qu'il allait conduire le cutter à Cherbourg pour y débarquer avec ses compagnons et toutes les femmes, et qu'ensuite l'équipage serait libre, et pourrait le reconduire à Portsmouth. Tout ce qu'il demandait, était que chacun fût tranquille et soumis pendant le peu de temps qu'ils avaient à rester ensemble.

Coble répondit, au nom de tout l'équipage, qu'il n'y avait pas de danger qu'ils ne se tinssent pas tranquilles, quand ils étaient à peine dans la proportion d'un contre trois; qu'au fait, ils n'avaient aucune animosité; qu'ils avaient certainement été mécontents de voir plusieurs de leurs compagnons tués et blessés, et leur navire pris une seconde fois, mais que ce qui venait de se passer à la grande

vergue leur avait fait tout oublier; qu'il pouvait donc conduire le cutter où bon lui semblerait et le garder aussi longtemps qu'il le voudrait, et que lorsqu'il n'en aurait plus besoin, il serait assez temps de le reconduire à Portsmouth.

— Eh bien! dit sir Robert, puisque nous sommes d'accord, nous allons mettre à la voile. — Mais d'abord qu'on coupe cette corde, ajouta-t-il en montrant celle à laquelle était suspendu le corps de Vanslyperken, qui était mort au bout de quelques minutes.

Jansen s'avança un coutelas à la main, coupa la corde, et le corps de Vanslyperken tomba dans la mer et disparut.

— Qu'on ne coupe pas celle-ci! s'écria Smallbones, les yeux toujours fixés sur Snarley Yow; je ne me fie pas à lui. — Jemmy, allez me chercher un saumon de fer; je veux l'enfoncer à cinquante brasses, et, s'il revient encore, pour le coup j'y renonce.

Jemmy apporta un saumon de fer; Smallbones descendit le corps de Snarley Yow sur le pont, l'attacha à cette masse pesante avec la corde qui avait servi à le pendre, et Jemmy et lui le jetèrent dans la mer.

— Là! dit Smallbones; à présent je crois qu'il ne me mordra plus, et pourtant il ne faut jurer de rien. Maintenant je vais voir si je retrouverai mon sac, afin de m'habiller comme un chrétien.

La brise était bonne et le cutter fendait les ondes avec rapidité. Les femmes remontèrent sur le tillac ; et le jésuite, qui avait des connaissances en chirurgie, et qui avait pansé tous les blessés, vint faire rapport qu'aucune de leurs blessures n'était mortelle.

— Nous danserons à vos noces, caporal, dit Bill Spurey ; je voudrais seulement que nous pussions aller à Amsterdam, au lieu de Portsmouth.

— Oui, sur mon Dieu! dit Van Spitter ; et frappé de cette idée, il alla trouver Ramsay sur le gaillard d'arrière ; lui parla de la veuve Vandersloosh et du voyage qu'elle avait fait à La Haye pour dénoncer Vanslyperken. Il finit par lui faire part du désir qu'il avait, ainsi que tout l'équipage, d'aller à Amsterdam au lieu de Portsmouth. Rien ne pouvait être plus agréable à Ramsay, qui désirait faire passer une lettre à mynheer Van Krause, pour l'informer que sa fille était en sûreté. Il lui répondit sur-le-champ qu'ils pouvaient y aller, s'ils le désiraient.

— Mais, monsieur, nous n'avons pas d'excuse.

— Soyez tranquille, je vous en fournirai une. — Vous irez à Amsterdam.

La meilleure intelligence s'établit entre l'équipage de *la Jungfrau,* les conspirateurs et les contrebandiers. Comme les blessés occupaient la plus grande partie du premier pont, ceux qui se portaient bien ne pouvaient songer à se coucher, et ils passèrent la nuit à se divertir sur le tillac, le caporal, qui con-

tinuait à remplir les fonctions de munitionnaire, ayant soin que rien ne leur manquât. Au point du jour, le cutter entra dans le port de Cherbourg. Un rapport fut fait sur-le-champ aux autorités de la ville que ce navire appartenait au gouvernement anglais, et que sir Robert Barclay, qui était bien connu, s'en était emparé. Il en résulta qu'on envoya un ordre au cutter de sortir du port sur-le-champ, attendu que l'y recevoir serait équivalent à un acte d'agression de la part de la France. Mais cet ordre n'était que pour la forme, et personne n'empêcha sir Robert et tous ceux qui l'accompagnaient de débarquer avec leurs espèces et tout leur bagage.

Ramsay alla ensuite trouver les autorités françaises avec sir Robert. Il leur dit qu'il était de la plus grande importance pour lui de faire passer une lettre à Amsterdam, ce qui pouvait se faire de la manière la plus satisfaisante. C'était d'écrire au roi Guillaume que, sachant qu'il était à La Haye, et un cutter du gouvernement ayant été amené dans leur port par des jacobites, elles avaient saisi ce bâtiment, pour que Sa Majesté ne pût supposer que le gouvernement français sanctionnait cette conduite, et qu'elles avaient chargé un officier de marine de le reconduire à Sa Majesté, en lui témoignant leurs regrets qu'un tel événement fût arrivé. Les autorités savaient qu'elles ne déplairaient pas à la cour de Versailles en faisant ce qui pouvait être agréable à sir Robert, et que cette démarche ne pouvait être

prise qu'en bonne part par celle de Londres. Elles firent donc ce que désirait Ramsay. Une dépêche fut préparée; un officier de la marine française en fut chargé et prit le commandement de *la Jungfrau;* Ramsay chargea le caporal Van Spitter de sa lettre pour mynheer Van Krause, et, avant que le soleil fût couché, le cutter remit à la voile.

Le troisième jour, de bonne heure dans la matinée, le cutter jeta l'ancre dans le port d'Amsterdam, et l'officier français partit pour La Haye, et demanda une audience à lord Albemarle, qui le reçut sur-le-champ, et, après avoir lu ses lettres de créance, le présenta au roi Guillaume.

— Il paraît, dit Sa Majesté, après avoir lu les lettres qui contenaient toutes les explications nécessaires, que ces conspirateurs jacobites nous ont épargné la peine de faire pendre un traître.

— Oui, sire, répondit lord Albemarle; le lieutenant Vanslyperken a subi la peine qu'il méritait.

— Monsieur, dit le roi à l'officier français, nous adresserons à votre gouvernement nos remercîments de sa politesse. — Lord Albemarle, vous veillerez à ce que monsieur reçoive ici l'accueil qui lui est dû.

L'officier salua et se retira.

— C'est un excès de politesse qui ne me plaît pas infiniment, dit ensuite le roi à lord Albemarle. Faites surveiller cet homme de très-près. Je crois

que cette lettre n'est qu'un prétexte, et qu'il se trame quelque autre complot.

— Je pense comme Votre Majesté, et j'aurai soin d'exécuter ses ordres, répondit lord Albemarle ; et le roi rentra dans ses appartements privés.

Le cutter n'avait jeté l'ancre que depuis une demi-heure, quand Obadiah Coble se rendit à terre avec le caporal. Leur premier soin fut de s'adresser aux autorités pour demander qu'on transportât les blessés dans un hôpital, afin qu'ils pussent recevoir les soins nécessaires, ce qui fut ordonné et exécuté sur-le-champ, sous la surveillance de *Coble*. Le caporal avait ensuite à porter à mynheer Van Krause la lettre de Ramsay; mais il voulut d'abord rendre une visite à la veuve Vandersloosh, qui fut surprise de revoir sitôt le caporal, et enchantée d'apprendre que Vanslyperken et son chien avaient été pendus.

— Je tiendrai ma parole, caporal, s'écria-t-elle, je vous ai dit que je ne me marierais pas avant qu'il fût pendu ; à présent, je suis prête à vous épouser dès demain.

— Oui, sur mon Dieu ! — Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Non, non ; pas aujourd'hui, caporal, ni même demain. Il faut attendre que ces pauvres diables soient sortis de l'hôpital. Je veux les avoir tous à la noce.

— Oui, sur mon Dieu !

La veuve lui raconta alors tout ce qui s'était passé depuis quelques jours ; et le nom de mynheer Van Krause, prononcé plusieurs fois pendant ce récit, rappela au caporal qu'il avait une lettre à lui remettre, et il demanda à la veuve où il pourrait le trouver. Mais elle était trop prudente pour permettre au caporal de la porter lui-même, et elle en chargea Babette, qui s'acquitta de cette mission avec circonspection et dextérité. Mynheer Van Krause fut au comble de la joie en recevant cette lettre. Il eut bientôt fait ses arrangements, et il alla rejoindre à Cherbourg sa fille et Ramsay, qui n'avaient pas attendu sa présence pour célébrer leur mariage ; car il avait eu lieu le lendemain de leur arrivée. Mynheer Van Krause ne fut pas peu surpris d'apprendre que son gendre était un jacobite ; mais son incarcération et l'incendie de sa maison avaient considérablement refroidi la chaleur de son zèle. Il s'établit à Hambourg, et s'inquiéta fort peu que Guillaume ou Jacques régnât sur l'Angleterre.

Le mariage de Ramsay le rendit aussi moins ardent pour la bonne cause ; il avait obtenu une jolie femme et une jolie fortune, et, pour être très-zélé, il faut être très-pauvre. La mort du roi Jacques, qui arriva l'année suivante, le délia des engagements qu'il avait pris ; et comme il demeurait à Hambourg avec son beau-père, on l'oublia bientôt, et jamais on ne l'invita à prendre part aux tentatives infructueuses que les jacobites firent encore par la suite.

Comme il fallait écrire à l'amirauté en Angleterre pour l'informer du sort de Vanslyperken, et lui demander d'envoyer un officier pour prendre le commandement de *la Jungfrau,* car ni Le Court, ni Coble, ne connaissaient la navigation, le cutter resta près d'un mois dans le port. D'ailleurs, il fallait bien laisser aux blessés le temps de se guérir à l'hôpital.

Environ trois semaines après l'entrée de *la Jungfrau* dans le port, tout l'équipage se rendit à terre, et il n'y resta pas même un seul matelot pour en prendre soin. La cause de ce mépris extraordinaire des règlements de la marine est facile à deviner : c'était le jour du mariage de la veuve Vandersloosh avec le caporal.

La veuve avait fait de grands préparatifs pour cette cérémonie importante, et elle avait mis Moggy en réquisition pour l'aider avec Babette à préparer et à décorer la Lust-Huys; car elle avait déclaré qu'elle voulait que son mariage fît assez de bruit pour que le roi Guillaume en entendît parler. Tous les hommes de l'équipage du cutter avaient été invités, — non à se régaler aux dépens des deux époux, ce qui n'entrait dans les intentions ni de la veuve, ni du caporal, — mais à y dépenser leur argent dans la soirée.

Il est bon de faire observer ici que, depuis leur entrée dans le port, les membres de cet équipage avaient dépensé beaucoup d'argent chez la veuve,

ce qui paraissait d'autant plus étrange, qu'on savait qu'ils n'avaient pas reçu leur paye depuis quelque temps, et l'on avait aussi remarqué qu'aucun d'eux ne semblait aussi riche que le caporal et Smallbones. On soupçonnait qu'ils avaient partagé entre eux l'or de M. Vanslyperken, se considérant comme ses héritiers légitimes. Il est impossible de décider si ce soupçon était fondé; mais un fait certain, c'est que le successeur de M. Vanslyperken ne trouva pas une pièce d'or dans sa cabine. Nous laissons au lecteur le soin de tirer de tous ces faits telle conclusion qu'il lui plaira.

La veuve était splendidement parée : — un jupon blanc, — des bas d'un bleu foncé ; — des boucles d'argent à ses souliers, — un corps de robe de velours écarlate avec de longs pans par devant et par derrière, — une croix d'or de six pouces de longueur tombant sur sa poitrine, et attachée à un ruban jaune qui soutenait aussi un grand cœur d'or, placé à mi-chemin entre son cou et la croix; — enfin sur sa tête un ornement qu'en appelle en Hollande et en Allemagne un *zitternabel,* qui tremblait à chaque pas, tandis qu'elle se rendait à l'église, appuyée sur le bras du caporal. Quelques-uns des ponts se trouvèrent pourtant trop étroits pour permettre à l'heureux couple d'y passer de front. La bénédiction nuptiale fut prononcée; la veuve quitta avec plaisir le nom de Vandersloosh pour prendre celui de Van Spitter; et les mariés retournèrent chez eux pour

se rafraîchir à l'aide de la bière brassée par Frau Van Spitter, après une promenade si fatigante pendant que le thermomètre marquait 96 degrés.

Qu'on ne suppose pourtant pas qu'ils dînèrent tête à tête. Non; le caporal et sa femme n'étaient point avares à ce point. Ils avaient une compagnie d'élite : — M. Le Court, premier officier du cutter; M. Coble, second officier; M. William Spurey; M. James Salisbury et sa femme; et M. Smallbones, qui n'est pas le personnage le moins important de notre histoire, quoique nous le nommions le dernier, et qui, s'étant procuré de l'argent de manière ou d'autre, était alors très-proprement habillé. La mariée prépara le dîner de ses propres mains, avec l'aide de Moggy et de Babette; et quand il fut servi, elle alla l'annoncer elle-même à ses convives, rouge comme une furie. On se mit à table, et personne n'aurait pu en faire les honneurs mieux que le caporal.

Cependant la compagnie se rassemblait dans la Lust-Huys. La salle était pleine; Babette avait sans cesse à trotter d'un bout à l'autre : elle était ici, elle était là, elle était partout. Les musiciens commençaient à accorder leurs instruments, et ce fut pour les mariés et leurs amis un signal pour quitter la table. Des acclamations bruyantes s'élevèrent quand le caporal se présenta donnant la main à sa femme; car, indépendamment de l'équipage du cutter, elle

avait invité un bon nombre d'autres amis, et bien des gens étaient venus par curiosité sans avoir reçu aucune invitation ; de sorte que la noce, bien loin d'être une occasion de dépense, produisit à l'heureux couple une recette considérable.

— Caporal, dit Bill Spurey, il faut que vous ouvriez le bal avec votre femme.

— Oui, sur mon Dieu !

— Quelle danse préférez-vous, madame Van Spitter ?

— Une valse, s'il vous platt.

Les musiciens jouèrent une valse. Le caporal ne savait pas valser, mais il pouvait tourner. Il saisit sa femme par la taille, et elle appuya son gros bras sur l'épaule de son mari. Dès qu'ils furent en mouvement, une cinquantaine de couples suivirent leur exemple. Soutenu par une pièce de résistance comme la ci-devant veuve, le caporal ne craignait pas de perdre l'équilibre, et ils tournaient avec une rapidité effrayante avec la force dangereuse des deux boules de fer attachées au volant qui règle le pouvoir de quelque énorme machine à vapeur. Le premier couple qu'ils rencontrèrent fut renversé ; un second et un troisième eurent le même sort ; deux chaises et une table furent brisées ; trois jeunes filles furent jetées par terre avec leurs paniers de noix et de gâteaux ; Jemmy et Smallbones furent lancés à l'autre bout de la salle ; Babette même ne put résister au choc, et elle tomba avec les bouteilles

de bière qu'elle portait. Chacun fuyait l'orbite qu'ils parcouraient, et bientôt ils furent seuls à valser. Mais un corps pesant, une fois mis en mouvement, ne s'arrête pas aisément, et mistress Van Spitter, voyant que rien ne pouvait arrêter son mari, et étant hors d'haleine, laissa porter sur lui tout son poids. C'en était trop pour le caporal; il ne put la soutenir, et la laissant tomber, il se jeta lourdement sur une chaise dont les pieds se brisèrent, et il tomba à son tour à côté de sa femme, qui ne savait si elle devait rire ou gronder; mais c'était la soirée de ses noces, et elle prit le premier parti.

Plus tard dans la soirée, le caporal l'invita galamment à danser une seconde fois; mais elle s'en excusa en alléguant qu'il faisait trop chaud.

On passa toute la soirée à danser, à boire et à chanter; mais nous n'avons pas le temps de faire l'énumération de la quantité de bière et d'autres liqueurs qui furent consommées; de rapporter les plaisanteries qu'on fit, et les chansons bachiques et érotiques qu'on chanta, ni même d'implorer la pitié du lecteur pour la pauvre Babette, qui n'eut pas un seul instant de repos, et qui se trouva si fatiguée le lendemain matin, qu'elle fut obligée de garder le lit toute la journée. Mais il nous est encore plus impossible de donner une idée des trois acclamations qui firent trembler la Lust-Huys jusque dans ses fondations, quand le caporal et sa femme firent leurs adieux à la compagnie.

— Eh bien ! Dick, dit Jemmy à Le Court, tandis que tout l'équipage retournait en corps à bord du cutter, nous avons eu une fameuse soirée ?

— Oui, répondit Le Court.

FIN.



Publications Nouvelles.

MAUPRAT, par *G. Sand.* 2 vol. in-18.

LES MÉMOIRES DU DIABLE, par *Frédéric Soulié.* 2 vol. in-18.

SALONS CÉLÈBRES, par madame *Sophie Gay.* 2 vol. in-18.

L'EXCOMMUNIÉ, roman posthume, par *Horace de Saint-Aubin* (entièrement inédit). 2 vol. in-18.

FLAVIEN OU DE ROME AU DÉSERT, par *Alexandre Guiraud.* 3 vol. in-18.

LES VOIX INTÉRIEURES, par *Victor Hugo.* Un vol. in-8.

MARIA OU SOIR ET MATIN, par Mme *de Saint-Surin.* 2 v. in-18.

LE FAUBOURG St-GERMAIN, par le *Comte Horace de Viel Castel.* 2 vol. in-18.

VANITÉ OU L'AMOUR DANS UN SALON, par *Henry Spiegel.* Un vol. in-18.

FRANK MILDMAY OU L'OFFICIER DE LA MARINE ROYALE, par le *Capitaine Marryat.*

L'HERBAGÈRE, par le *Vicomte d'Arlincourt.* 2 vol. in-18.

LA CHUTE DES FEUILLES, par *Alphonse Brot.* 2 vol. in-18.

NEWTON FORSTER, par le capitaine *Marryat;* traduit de l'anglais. 2 vol. in-18.

TRAITÉ DES GASTRALGIES ET DES ENTÉRALGIES, par *Barras.* Un vol. in-18.

CAÏN LE PIRATE, par le *Capitaine Marryat;* traduit de l'anglais. 2 vol. in-18.

LES ROMANS ET LE MARIAGE, par *Th. de Ferrière*, auteur de : *Il Vivere.* 2 vol. in-18.

LA MAISON ROUGE, par *Émile Souvestre.* 2 vol. in-18.

DERNIERS JOURS DE POMPEI, par *Bulwer;* deuxième édition. 2 vol. in-18.

DICTIONNAIRE DES SCIENCES NATURELLES, par *Drapiez.* 1re livr. — Texte et planches.

GRAMMAIRE DES GRAMMAIRES, par *Girault Duvivier*, mise d'accord avec le Dictionnaire de l'Académie.

MANUEL DES JEUNES MÈRES, par *Th. Léger.* Un vol. in-18.

LES PRISONNIERS D'ABD-EL-KADER, par *A. Defrance.* 2 vol. in-18, avec le portrait d'Abd-el-Kader et le plan de *Tékédemta.*

SCÈNES DE LA VIE ITALIENNE, par *Méry.* 2 vol. in-18.

NOUVELLES IMPRESSIONS DE VOYAGES, par *A. Dumas.* 3 vol. in-18.



